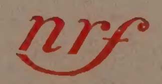
3e ANNÉE Nº 196 1er JANVIER 1930

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



FRANCE : 5 FR, ÉTRANGER : 6.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXXIV

PARIS

43, RUE DE BEAUNE, 43

1930

ÉVA

OU

LE JOURNAL INTERROMPU

I

... Très jeune, il y a quinze ans, j'ai publié un roman. Je viens de le relire. A peine deux ou trois phrases, que je n'avais pas remarquées en les écrivant, me touchent encore. Si ce livre est déterré plus tard, ce n'est pas moi qui reviendrai au jour. On ne s'exprime que pour un instant.

Mes proches ont cru que j'avais décrit mes fiançailles, mon mariage, ma personne. Ils se trompaient. Je ne me suis pas raconté dans ce roman. Les aveux en littérature sont rares : Il faut prendre trop de peine pour dire ce que l'on ressent.

Je m'étais inspiré d'Éva et son portrait était réussi. On m'a surtout reproché ce type de jeune fille invraisemblable. Et puis, on a trouvé que l'amour était absent de ce roman d'amour. Enfin, je n'ai pas eu de succès.

Aujourd'hui, j'écris un journal sans me soucier de style ni de personnages, qui entraînent au mensonge.

Depuis des années, je n'ai rédigé que des lettres de commerce. Il me semble que je ne pense à rien. Pourtant, je n'aime pas à écouter le phonographe, ni à jouer aux cartes, et je ne peux rester assis devant aucun

spectacle, comme si à ce moment même on dérangeait mes réflexions. Ces idées endormies prennent aujourd'hui la forme que voici, parce que j'écris ces notes. Si je composais un roman, un traité, si je pensais à un auditoire, à ma réputation, à mon art, à mon salut, elles auraient un autre tour. Elles seraient bien différentes.

... Je n'ai rien écrit depuis quinze ans, mais si de minimes circonstances eussent été autres, je serais aujourd'hui un romancier. J'aurais produit quelques livres, que je jugerais indispensable d'avoir écrits, pour mon bien-être moral. De grandes œuvres sont nées d'un léger prétexte. Elles découvrent l'écrivain à lui-même. Puis, le succès ou l'obscurité modifient l'homme jusque dans sa pensée et ses facultés d'invention : certains sont nés pour l'ombre. La gloire les saisit. Ils demeurent tout rétractés et timides. D'autres ont besoin d'applaudissements pour devenir raisonnables.

Un métier vous détourne de bien des vanités. Peut-être qu'il vous détourne trop. C'est ce qui m'est arrivé. Une famille à entretenir avec peu d'argent, un emploi, une femme que j'aime et que j'ai tâché de rendre heureuse, m'ont accaparé. Je crois qu'on trouverait dans certaines conditions d'existence, dans certains rapports avec la famille surtout, la raison d'être de beaucoup d'œuvres, et aussi la cause qui en a détruit dans le germe un bon nombre.

En vérité, si je cherche le motif de mon abstention, je le trouve ailleurs : je suis un homme heureux. Je possède le seul bonheur qui soit au monde. J'aime la femme avec qui je vis et qui est ma femme.

Je n'ai pas de goût pour la fantaisie. J'aime l'imagination quand elle est capable de reproduire un drame

moral qui s'est joué une seule fois dans le secret et en esprit. C'est ce drame qui m'a fait défaut.

On ne voit dans les livres que la peinture de l'amour contrarié. Ces problèmes affreux m'intéressent, mais je les regarde comme des curiosités. Là-dessus je suis plus instruit qu'un maître psychologue. Je sais qu'il existe un amour confiant, partagé, durable, que le temps embellit et augmente. Je le connais et j'en ai vu plusieurs exemples.

Il faut croire que cet amour est trop subtil pour se prêter aux transfigurations : il fournit peu de péripéties et s'exprime courtement, par des mots qui ont perdu leur force. Celui qui l'éprouve ne demande plus rien à la vie. Il n'a plus grand chose à dire. Aux temps où les Japonais étaient heureux, ils ne peignaient que des tasses et des paravents.

... Il m'est resté une envie d'écrire que je contente avec ces notes. Je n'ai pas honte d'une réflexion trop intime ou de peu de poids. Ainsi, je finirai peut-être par me voir. Est-ce un faux visage de moi que je susciterai à mon insu, et qui me dupera ? Pourquoi ? Est-ce que j'existe avec plus de certitude et de vérité dans les éléments insondables de mon être et qui échappent à toutes prises ? L'individu qui a surgi de ces ténèbres, que je distingue et que je peux reproduire, est suffisamment complexe : je m'en tiens là.

Présentement, il est entendu que les êtres sont incommunicables et se dérobent à toutes les observations : en particulier, la personne aimée nous est complètement étrangère ; nous ne la possédons jamais. Je trouve, au contraire, qu'on la connaît bien et que c'est là un des côtés tragiques de l'amour.

Il n'y a pas une impression, une obscure susceptibilité d'Éva que je n'aie perçue, pas un mot dont je ne sache exactement la répercussion sur elle, pas une contrariété

dont je n'aie prévu les effets et que je n'aie su détourner. Même il me semble qu'elle m'a imprégné de sa propre sensibilité si délicate, au point que je suis affecté à sa place et plus vivement, par l'événement qui doit l'émouvoir. Si nous n'avons plus d'amis à Paris, sauf Étienne, à cause de certaines particularités du caractère d'Éva, cela tient aussi à mon zèle. J'ai éludé tant d'invitations, avancé tant de bizarres prétextes de refus, supprimé tant de relations, que nous voilà dans un désert.

Je sais que toute réception est une fatigue pour Éva, un ennui ; que l'idée de se rendre chez une amie la tourmente par avance, qu'elle n'ira pas et le regrettera ensuite ; je sais la faiblesse nerveuse, les raisons compliquées qui lui rendent difficile toute vie sociale ; mais justement, pénétrant trop sa nature, agissant dans la vie, quand elle est en cause, comme si j'éprouvais ses propres réflexes, je leur ai donné une amplitude excessive. Plus ignorant de sa sensibilité, indifférent à son humeur, plus égoïste et brutal, je n'aurais pas pris garde à ces imperceptibles réactions. Nous serions plus entourés et peut-être qu'elle en serait contente.

On n'a d'ouverture sur un être que si on en est aimé. La femme qu'on aime et qui ne vous aime pas demeure incompréhensible.

... Hier soir, rentrant de mon bureau, je passais rue du Bac. Un autobus qui remplissait la chaussée me força de sauter sur le petit trottoir et m'aplatit contre une vitrine. Je me regardai dans la glace et il me parut alors que pour la première fois, depuis cinq ans que je prends cette rue à six heures dix, je m'apercevais de ce trajet. Je songeais sans doute à la note que j'écris en ce moment et j'eus conscience de ma démarche : je me vis, adroit et pressé, glissant chaque soir à travers la foule sans jamais me laisser attarder dans ces rues

engorgées et brillantes si bien disposées pour retenir le passant.

Éva m'attend, sans souffrir, jusqu'à six heures vingt. Mais tout retard lui est intolérable. Elle ne m'adresse jamais un reproche, mais, sur son visage, une ombre légère que je ne dissiperai de la soirée, m'avertit de son souci. Grâce à une dextérité devenue mécanique j'arrive à l'instant où je suis attendu.

Ainsi j'emploie le seul temps qui m'appartienne après mes heures de travail à rentrer chez moi au plus vite et par le plus court. J'étais un jeune homme qui aimait la flânerie et l'amitié. Aujourd'hui, je ne vois même plus les impolitesses, les défections, les renoncements que j'ai accumulés, la stratégie qu'il me faut renouveler chaque jour, pour m'assurer un prompt retour. Une telle contrainte m'eût semblé abominable, jadis, si j'avais pu la concevoir. Je ne sens pas ma servitude. Auprès du plaisir de retrouver Éva en bonnes dispositions, il n'existe rien pour moi.

Ce retranchement du monde, je ne sais plus s'il vient de certaines susceptibilités d'Éva ou si je l'ai voulu. J'aime la conversation. Je parle même à ce papier. Autrefois assurément, cette solitude m'eût pesé. Mais j'étais un autre homme. La vie que nous menons me plaît. Du moins, je le crois.

J'ai conservé une jolie image du temps où je rencontrais des inconnus : en été, quatre hommes dans une fraîche salle à manger à Auteuil, les stores baissés et remplis d'une lumière couleur champagne. Déjeuner parisien, animé de cette bonne humeur que donne l'appétit parce qu'il est tard. Personne ne se connaissait. On était comme délicieusement allégé de ses propres souvenirs et de sa personnalité. Un esprit gracieux, favorable, cette espèce d'amour qu'on a pour l'humanité, ou pour la personne qui est là, circulait facilement à travers des êtres sans forme.

J'ai lu que dans les réunions du « monde », la finance, les lettres, la science, la politique, délèguent leurs représentants autour d'une tasse de thé et que ces rencontres sont curieuses. Je crois que le poète, le savant, le financier, ne pénètrent jamais dans un salon. C'est un substitut sans caractère, un fantôme poli, qu'on voit entrer. Autour du thé, il n'y a personne. C'est cela qui est charmant.

... J'écris ces notes le dimanche matin. J'aimerais écrire tous les jours, mais je ne dispose pas de ma soirée. J'achète des livres et je les range dans ma bibliothèque. C'est Éva qui a le temps de les lire. Les moments que nous passons ensemble sont courts et je les réserve à Éva quand je ne fais pas les devoirs des enfants. Il faut qu'elle soit endormie à neuf heures et demie, exactement. Si elle se couche un peu plus tard, elle est prise d'un singulier énervement et ne dort plus de la nuit. Lorsque je ne suis pas dans la chambre, elle ne peut pas s'assoupir. Elle n'a pu supporter longtemps que je partage son lit, mais il faut que je reste auprès d'elle. Cela m'oblige à me coucher de très bonne heure. Je reste éveillé, étendu sur le dos, tâchant de ne pas bouger. Vers minuit, je sens que si je me levais pour marcher dans la pièce ou manger un fruit, je m'endormirais aussitôt ; mais le plus léger bruit de ma part éveillerait Éva et elle ne se rendormirait plus. Le lendemain son humeur s'en ressentirait. C'est cela que je redoute surtout. Non pas qu'elle soit jamais impatiente ou déraisonnable, mais la moindre fatigue marque sur son esprit. C'est une altération que seul je distinguerai, et qui me gâtera ce que j'ai de plus cher. Cependant, j'ai constaté que si Éva est réveillée par un bruit qui vient des enfants ou de l'extérieur, elle se rendort aussitôt.

Je ne sais plus ce que je voulais dire quand j'ai com-

mencé à noter ces détails. Ceci, je crois : il semble que rien ne soit plus déterminé que notre caractère et plus difficile à modifier qu'un penchant ou un trait de notre nature. Mais certaines circonstances opèrent presque à notre insu de tels miracles. Je suis d'un tempérament nerveux, irascible, autoritaire : cela n'apparaît point dans ma vie. Je montre une douceur et une complaisance qu'on voit chez les benêts sans nerfs. J'étais un homme frivole, indépendant, et le moins fait pour supporter une femme. Apparemment, il n'en reste rien.

... Il y a un secret pour vivre heureux avec la personne qu'on aime : il ne faut pas vouloir la modifier. Pour corriger un travers qui nous agace, on a bientôt renversé son bonheur. Prenons garde que ce défaut tient à la nature de cette femme. S'il provoque une irritation disproportionnée, c'est qu'une haine, ignorée de nous, trouve ici un prétexte pour éclater. La femme perçoit ce motif secret, quand elle semble affectée sans mesure par des propos anodins, et cette susceptibilité accroit notre colère. On en vient bientôt à ces bizarres querelles d'époux où les mots n'ont plus de sens exact, mais des pointes blessantes, signes d'un langage muet, symboles inintelligibles qui se rapportent à une tragédie obscure.

Les travers que nous lui reprochons sont ennuyeux, mais regardons-les avec bienveillance. L'artiste connaît les défauts de son œuvre et les aime, parce qu'ils sont liés à des mérites essentiels. Si Éva était parfaite, elle serait une autre femme.

Cette douceur amie, cette compréhension, cette faiblesse illimitée, c'est l'amour.

Je n'admets pas l'amour grognon, despotique, justicier, qui vitupère et assassine. On peut aimer et haïr à la fois le même être. Mais ce sont là deux sentiments distincts. Il y a des gens de tempérament jaloux, triste,

insatiable, diabolique. Leur amour se ressent de ces vices. Il en tire parfois des aspects fulgurants. Mais un vice n'est pas l'amour.

... J'ai revu Gisèle, cette jolie bonne de mes parents. J'avais treize ans, je crois, quand elle est partie de chez nous. Je me souvenais d'une délicieuse fille blonde. J'ai retrouvé ses yeux, peut-être, mais, tout de suite, j'ai remarqué son menton et sa bouche déviés, comme si la vie lui avait asséné un coup dans la mâchoire. Elle était ainsi jeune fille, certainement. Elle était laide, mais on ne le savait pas. La jeunesse l'illuminait et nous aveuglait.

Je l'ai quittée, songeant à ce mystère de la beauté, et j'ai pris un tramway. Devant moi, une jeune fille était assise. Je regardai ses yeux brillants et noirs, ses joues fraîches, ses bras de cire bien moulés. Jolie ? Non, Admirable, si l'on veut ; mais un je ne sais quoi de pincé entre le nez et le menton disait que sa beauté trompait.

Il y a des visages qui passent pour disgracieux, et qui ont aussi entre le nez et le menton un je ne sais quoi mais qui est charmant. Le portrait d'Éva que je préfère est manqué. Il fait pitié à un photographe. Pour moi, il vit, il lui ressemble.

J'ai tâché de me rappeler le visage d'Éva, que j'ai connue quand elle était une jeune fille en tailleur beige, marchant très droite dans les rues de Lausanne, je ne peux pas le retrouver ; j'ignore si elle a changé. Je ne le saurai jamais. Ce que j'aime en elle est bien situé dans sa personne physique, si fragile, qui dépérit tous les jours : et pourtant, cela ne varie pas, cela ne vieillit point. C'est comme une essence matérielle et inaltérable qui la distingue dans une foule, à tout âge, immédiatement reconnue.

Les hommes ne sont pas d'accord sur la beauté

féminine. Quand on me montre un visage célèbre pour ses attraits et visible de loin, je me garde bien de l'approcher.

On a eu raison de fixer de bonne heure les formes du beau dans l'art et de classer certaines œuvres, retranchées du vulgaire, qu'on impose comme modèles intangibles. Si on laissait intervenir en ces matières le goût de chacun, il n'y aurait plus de chefs-d'œuvre. On aspire à la postérité pour être tranquille.

... Il ne faut pas écrire sur le bonheur. On est lu sévèrement par un homme instruit, le malheureux surtout. Une idée que je récuse ne vaut plus rien ; elle était faite pour me convaincre. Il est téméraire de m'aborder sur un terrain que j'ai exploré à mes dépens et dont je suis maître.

Pourtant, moi aussi, je dirai un mot sur le bonheur. Il n'existe que gratuit. Il n'est pas ressenti par contraste, ni obtenu par la volonté ou la sagesse. Si on a trop souffert pour s'en approcher, s'il vient trop tard, on a perdu le cœur léger et frais qui pouvait le goûter. On souffrira toujours.

... Un de mes jeunes cousins qui va se marier demande à un ami plus expérimenté ce que sa femme et lui se disent tous les jours. Question terrible.

Propos d'époux ! entretiens étranges qui ne ressemblent à nuls autres, qui n'ont l'air de rien et expriment si bien l'amour ou l'ennui, qui traversent d'un vol sinueux de longs silences et se posent dans la poussière ou sur une branche fleurie !

Si je veux définir ce que j'aime surtout chez Éva, je dirai que c'est l'intelligence. Celui qui n'a pas été ravi par l'esprit d'une femme aimée doit encore apprendre sur l'amour et sur l'intelligence. Les hommes règnent sur un canton très respectable. En général, ils valent

par leurs produits. Le plus apte aux abstractions est dépaysé devant d'essentiels et menus problèmes, que pose sans cesse la vie morale.

Chez les boutiquiers, chez les paysans, c'est la femme qui est intelligente. Dans les villes de province, dans certaines capitales du vin et de la passementerie où les hommes sont tout entiers engloutis par un métier sordide, avec qui échangerait-on une sorte d'idée si on n'avait la ressource, en de mornes réunions, d'approcher sa chaise d'une femme qui a conservé un peu d'âme ?

Cet été, parcourant les salles du Grand Hôtel à Paris, je ne croisai que visages de brutes, des spécimens bien vêtus et robustes d'une espèce commune à deux continents et que le même combat a défigurés. Tout à coup j'aperçus une femme, assise dans un coin du salon. Elle n'était pas jolie, elle n'était plus jeune. On distinguait tout juste en elle un air d'attendre et de réfléchir. Là, dans cette forme indécise, quelque chose d'humain et de spirituel s'était réfugié.

Il y a des artistes, des hommes fins, qui ont porté beaucoup plus loin l'intelligence féminine. Ils sont rares. Les femmes abondent. Ce sont elles qui sauvent l'esprit sur la face de la terre.

Je n'en suis pas certain. A tout cela, on pourrait facilement contredire. On prétend que les femmes se sont beaucoup gâtées ces derniers temps. Dieu merci ! je n'ai pas à les voir et cela m'est égal. Je sais que l'esprit d'une femme a enchanté ma vie. En somme, c'est tout ce que je voulais dire.

... Quand certain pli de l'esprit, une humeur contractée, une bizarrerie de caractère se montrent chez Éva, l'air que je respire est différent ; il ne pénètre plus dans ma poitrine. J'ai un malaise qui vient du cœur, qui touche au cerveau ; une espèce d'hémorragie m'épuise, je n'ai plus faim, je suis vieux, j'éprouve la sensation d'un

malheur écrasant ; il me semble que ma vie est affreuse. Je m'endors à l'aube. Mais deux heures de sommeil suffisent pour abolir cette impression mortelle, si au matin Éva me parle de sa voix normale. Instantanément j'oublie la peine si lourde qui me rongeait ; je ne la comprends plus.

Lorsque je m'interroge, je me dis d'instinct : « Je suis heureux », comme on dit « tout va bien », sans penser aux cauchemars de la nuit. Oui, je suis heureux, c'est bien vrai. Mais, si je tenais en détail le journal de ma vie, si je pouvais saisir la nuance de l'instant, ses éléments douteux, toujours en mouvements, en oscillations, frémissant de reflets et de reflux, je n'y trouverais rien qui réponde à ce sentiment étale, à ce ton uni et fixé qu'on voit dans le mot bonheur.

Au dehors, dans mon bureau, je suis un homme résistant, de sens froid ; je sais écarter l'idée d'un événement redoutable, qui effraye par son ombre ; je suis régi par un système discipliné qui fonctionne bien. A la maison, comme tout à coup débilité par un climat malsain qui modifie la sensibilité, me voilà affecté par l'accent d'un mot, assombri, heureux, dévasté pour rien. C'est inexplicable.

... Je m'aperçois que mes réflexions se rapportent toutes à Éva. C'est que j'écris chez moi et que ma pensée est toujours dominée par une impression qui me vient d'Éva. Si je composais des romans, ils auraient tous le même sujet. Je n'écrirais que sur l'amour, et particulièrement sur l'amour à la maison. C'est un grand sujet, il est vrai, profond, et le seul peut-être qui soit éternel.

La peinture de l'amour intéresse tout le monde, car chacun en a un peu souffert, surtout celui qui ne l'a pas connu. Il ne s'agit pas d'histoires de femmes. On sent bien que c'est l'homme qui est en cause et son

histoire. Les rapports de l'homme avec la femme, sa conception du couple, ce qu'il gagne à ces liens, ce qu'il perd, influent beaucoup sur une civilisation. Les Japonais et les Américains ne comprennent pas nos idées sur la femme et ils trouvent nos meilleurs romans baroques et ennuyeux, quand il y est question d'amour. C'est qu'il n'est point de peuples qui nous soient plus étrangers.

... Souvent, quand je suis désespéré d'une obscure distance entre nous, je souhaite un juge qui m'éclaire. Peut-être ai-je des torts envers elle, que je ne vois pas. A deux, on se perd en soi-même, on s'entraîne l'un l'autre dans un abîme de mélancolie et d'ombre, sans secours ; mais il n'y a point de juges, nulle part. Ce qui n'est pas résolu par l'amour restera toujours en suspens.

... En France, les juges ne sont pas très intelligents, mais consciencieux et intègres. C'est un bel apanage pour une nation qu'une justice honorable. Le mot justice est impropre. On croit que les juges ont pour mission de satisfaire à notre sentiment du juste. En réalité, ils appliquent des lois, ils se réfèrent à des textes, à des précédents, et veillent sur la stricte observation des formules. Les filous connaissent bien les règles et en profitent. L'honnête homme est souvent négligent et distrait : c'est ce que le juge blâme avant tout. L'honnête homme est volontiers querelleur. On se méfie de ses récriminations ; on exige des preuves impossibles. On a raison. Le monde est plein de braves gens qui ne voient partout que des gredins.

... Je sais à peu près ce que les autres pensent d'Éva : quand on a eu un différend avec des amis, on leur a donné l'occasion de s'exprimer et la famille a dit le

reste. On la juge susceptible, sans gêne, égoïste, enfant gâtée, tyrannique, fantasque. Elle n'a aucun de ces travers en réalité, mais je comprends qu'on ait pu les lui attribuer. Je pense que si elle avait ces défauts, je ne les verrais pas du même œil que les étrangers, parce que je la connais profondément : ils m'apparaîtraient comme explicables et naturels. Si elle me faisait souffrir, si j'avais à me plaindre de grands torts de sa part, sans doute ne pourrais-je pas les lui reprocher : je sentirais trop bien leur excuse. Si je la quittais, il faudrait que je l'oublie complètement pour reprendre mon avantage.

Il y a un mirage favorable à l'amour, qui tient à la distance d'un objet inaccessible. Il y a un mirage plus favorable encore, qui vient de la proximité d'un être et de sa fréquentation intime et prolongée.

A vrai dire, Éva a un défaut, mais je suis seul à le connaître, et je l'ai décelé si tôt, j'ai pris tant de précautions pour écarter tout ce qui pouvait lui donner prise, l'éveiller, le nourrir, qu'il ne s'est jamais manifesté. Éva n'en a aucun soupçon. Si je lui reprochais ce vice, si bien tapi et tombé en léthargie grâce à ma vigilance et à mes renoncements, et qui a eu tant de conséquence sur ma vie, elle ne me comprendrait pas.

Éva est un peu jalouse.

Elle eût été surtout jalouse des hommes, si je lui en avais donné le prétexte. Pourtant elle a admis une exception, et justement à l'égard de mon seul ami. Elle n'a jamais montré d'hostilité envers Étienne. C'est que d'instinct, elle a compris que je serais inattaquable. Je n'aurais jamais accepté que mon amitié pour Étienne fût atteinte. Le sentiment de l'impossible, même chez une femme, anéantit le désir. Pourquoi opposer le rêve à l'action ? On ne rêve que du possible.

... Il n'y a pas de femme aimable, qui ne soit sensible, il n'est de communication véritable avec un être que par la sensibilité. Mais une femme trop sensible exige de vous tant de ménagement, qu'on est bientôt seul. On est toujours coupable auprès d'elle, et il faut bien reconnaître sa propre malfaisance devant le bouleversement que produit le moindre geste innocent. On ne se jugeait pas si brutal, si grossier, si injuste. On a beau se contracter, on porte encore en soi de quoi labourer une tendre chair, et, si réduit que vous voilà, vous restez couvert d'épines. Peut-être que mort vous ne ferez plus souffrir.

... Notre seule distraction à l'extérieur est le concert. Je n'aime pas la musique, ou, plutôt, je n'aime pas les concerts. Ce peuple enfermé dans une salle chaude m'étouffe. J'ai envie de sortir. Je ne sais pas penser en musique, ni ressentir ce qui n'a pas d'abord touché mon esprit. La musique me rejette violemment vers son contraire, je ne sais quoi de purement intellectuel que je voudrais saisir avant d'être bercé. Mais ce qui m'incommode surtout au concert c'est l'état où je vois Éva à mon côté : cette espèce d'exaltation muette, ce visage hagard de damnée éblouie sous un reflet céleste, cette prostration haletante, cette chair crispée de douleur religieuse. Elle m'est soustraite. Elle est emportée dans un monde où je ne puis la suivre.

Je retrouve, chez elle, cette vibration effrayante après une lecture qui lui a plu. Elle a le goût juste et nous sommes d'accord sur les bons morceaux, mais son impression atteint toujours à un degré de fièvre et de ravissement qui me surpasse. Cette émotion est brève.

En la voyant dévorer les livres avec tant de feu, je songe aux écrivains qui ont besoin de ce public pour être lus. La femme est un lecteur très infidèle, qui se

donne et se retire vite. Elle a peu de mémoire et l'écrivain ne vit que de mémoire.

Aujourd'hui un auteur délicat aime mieux plaire aux jeunes gens. C'est le plus bas auditoire et le plus inconstant. On rougit toujours de sa jeunesse et de ses premières amours. Deux générations de jeunes sont très éloignées. Ce n'est jamais le même qui a vingt ans.

Si j'écrivais, je voudrais être apprécié des vieillards. Au moins, j'atteindrais un public durable : en tout temps, au déclin de la vie, les hommes se ressemblent.

... Subitement on a deux garçons qui mettent la maison à l'envers. Je ne les ai pas vu grandir. J'étais donc bien distrait quand ils étaient tout petits : je ne me souviens plus de leurs premiers pas. Est-ce le même temps, pour eux et pour moi, qui a mesuré leur enfance ? J'avais des principes d'éducation, mais je n'ai pas trouvé le moyen de les appliquer : ces garçons ont poussé tout d'un coup, et maintenant il faut sévir à l'improviste, s'adapter au tempérament de chacun et les suivre là où ils vous entraînent. Il est vrai que j'avais surtout pensé à l'éducation d'une fille.

Je n'aurais pas voulu donner à ma fille l'éducation qu'Éva a reçue. Mais son innocence m'eût déconcerté et, finalement, nous l'eussions élevée au jour le jour, tout autrement que nous ne l'avions prévu.

J'ai senti, auprès d'Éva, l'inconvénient d'une éducation trop rigide. Pourquoi prendre tant de soins pour conserver un rêve de pureté, puisqu'il faut en venir au mariage ?

Éva, à Lausanne, ne sortait qu'avec ses parents, pour aller entendre un concert sur la place de la Riponne, les soirs d'été. Pendant ces promenades, croisant quelquefois un étudiant en médecine, à qui elle n'avait jamais parlé, son cœur puéril s'enflamma

d'une passion extraordinaire. Elle en rit aujourd'hui. Mais je ne sais si elle voit bien la relation de cet amour avec la discipline de sa famille rigoriste. Pourtant, elle a conservé, de cette éducation que je condamne, certains traits qui me la rendent plus chère. S'ils lui manquaient, je ne peux même pas imaginer que je l'aimerais.

En ce temps-là, avant la guerre, même à Lausanne, les mœurs étaient déjà relâchées et on voyait peu d'enfants opprimés. Mais, dans ma vie, il n'est jamais entré que des choses qui n'ont aucun rapport avec mon époque, telle qu'on me la dépeint.

... Hier soir en dînant, Étienne a prononcé une phrase qui a choqué Éva. Je m'en aperçus si clairement que je n'eus pas besoin de la regarder pour le savoir et j'ai baissé les yeux sur mon assiette. Étienne a senti ma gêne et en a été agacé. Je l'ai su aussi en regardant mon assiette.

Éva a une susceptibilité spéciale sur tout ce qui touche à l'amour. Un propos libre, lorsqu'il est prononcé devant moi, lui donne le frisson et un livre qui n'est pas absolument chaste lui fait horreur. Son jugement si sûr est troublé quand cette aversion intervient. Elle ne peut sentir aucune beauté « vulgaire », c'est-à-dire qui implique une allusion à la chair.

Cette pudeur, chez elle, me plaît. Je ne puis dire tout ce que j'y vois. Il y a là quelque chose de hautain, de frais, d'inhumain, de vraiment sensible et par quoi elle m'apparaît comme essentiellement féminine. Même cette froideur des sens, étrange chez elle, qui est si tendre et vibrante, ce beau corps endormi, je l'admire. C'est la femme qui a paré l'amour. Éva n'a pas réussi à m'ouvrir à la musique. Mais sans elle, je ne serais pas sorti d'une petite partie de moi-même.

Deux lits séparés et voisins ont des inconvénients.

Cette ruelle qu'on franchit donne au geste un relief, un air de préméditation qui peut froisser une femme. Bientôt, sur certains points, on ne se comprend plus. J'en suis venu à ne guère traverser ce petit espace, et cela ne me gêne pas. Si je me reporte à une période de ma jeunesse où j'étais brûlé de curiosité et insatiable, je constate que l'homme s'adapte à des conditions très singulières, le temps venu. Il ne faut pas trop s'alarmer de sa corruption. Quelques années en font un sage.

Quand on voit un jeune homme et une jeune fille, si différents l'un de l'autre par l'éducation et la nature, s'unir dans le mariage, on se demande comment ils peuvent s'entendre. Cette différence augmente, car ils évoluent dans des directions opposées. Il semble que l'on pourrait expliquer par des divergences sexuelles bien des conflits. En réalité, je crois que Nietzsche a raison, et que, lorsqu'on s'aime, on s'arrange assez facilement de ces difficultés. Le drame est ailleurs : c'est l'amour qui manque, ou qui n'est pas ce qu'on voudrait.

J'ai surpris une confidence. Une jeune femme maigre, nerveuse, ravagée, disait : « Mon mari est bien portant et d'un caractère parfait, tout le contraire de moi. Je l'aime, je l'estime et pourtant je ne peux plus le supporter. Cet homme vigoureux, qui mange, qui dort si bien, jamais irrité, jamais en défaut, il me semble, pendant mes insomnies, qu'il absorbe tout l'air de la chambre, que sa force me dévore, qu'elle est prélevée sur ma substance. »

Il y a des drames qui tiennent à la chair ; mais leur cause est diffuse et très obscure. Il ne faut pas la fixer inconsidérément dans le mécanisme du sexe. Souvent une aversion pour l'époux chéri n'a pas été perçue tout au long de la vie : on l'appelle mélancolie ou d'un autre nom.

... On n'est pas juste pour la femme si on ne tient pas compte des fatigues que lui donnent la maison et les enfants. C'est un assujettissement méticuleux et désordonné, sans frein ni limite, bien différent de la tâche de l'homme, qui ressemblerait plutôt à une promenade hygiénique et réglée. Je vois souvent Éva se perdre en rangements qui me révoltent. Une coquette se fatigue dans les plaisirs, mais conserve une volonté de défense personnelle, une flamme, qui la sauve longtemps. Dans la maison, une femme assurée de plaire atteint vite un point d'usure, un état de distraction affairée et de vide mental, qui la supprime. Éva ne m'a jamais causé d'autres impatiences.

... J'ai toujours eu le regret d'un mot vif que j'ai dit à Éva, j'ai toujours senti que j'avais eu tort. Il est curieux que sous le coup de l'irritation on sente ses reproches justifiés ; on distingue la faute éclatante, on peut indéfiniment l'expliquer : survient un léger changement dans l'humeur et on ne comprend plus ce qu'on a dit. On a oublié ses griefs ; on voyait un objet qui n'existait pas. Ce que j'écrivais, l'autre jour, à propos de la femme et de la maison n'a aucun sens.

... La femme est complètement différente de la jeune fille même si elle conserve un rien de fraîcheur et de sentimentalité. (Je devrais dire : Éva, car je pense à elle, et il n'y a pas deux femmes pareilles). La jeune fille est formée par le loisir, l'indépendance et la rêverie. Tout d'un coup, la maternité l'assujettit et lui impose cette vigilance minutieuse, ce profond réalisme, qui permettent aux enfants de vivre. En même temps, elle est aux prises avec les calculs précis et connaît tout le poids de la vie matérielle. Son courage et son adresse en face d'une épineuse réalité atteignent au sublime chez les pauvres.

C'est l'homme qui rêve ou qui boit.

... Ce n'est pas le vieillissement du visage qui inquiète, s'il arrive qu'on s'en aperçoive, mais la mobile physionomie intérieure d'une femme. Je ne croyais pas qu'on fût toujours incertain de la véritable image d'une femme qu'on aime et que le sentiment reposât sur des impressions à tout moment troublées. Je me disais que l'habitude finissait par fixer un aspect et qu'on pouvait penser à autre chose. Tant qu'on aime, l'habitude est exclue et rien ne rassure qu'un certain consentement qu'il faut sans cesse renouveler.

Peut-être que ces formes du caractère et de la personnalité, si variables, qui plaisent ou tourmentent, reproduisent seulement les alternatives de votre propre cœur ? On n'en sait rien. Ce qui dépend de l'un, ce qui appartient à l'autre, reste emmêlé dans cet étrange assemblage de deux êtres, qui ne laisse personne en repos.

On demande quelquefois si l'amour subsisterait devant telle disgrâce qui atteindrait l'être aimé ; cet accident arrive tous les jours.

... Il y a longtemps que je n'ai rien écrit dans ce cahier. Si on était sincère, on dirait que l'homme, de par sa nature, ne pense à rien. On ne réfléchit que forcé. Ce cahier tire de moi des bribes d'idées faites pour lui. Je pense un peu lorsque Étienne vient dîner, ou bien quand je contredis, à part moi, l'opinion d'un auteur. L'homme est encore si mal construit pour penser qu'à un certain point d'acuité, de contention, de profondeur dans l'esprit, il ne saisit que des futilités : par exemple tout ce qu'on a écrit sur la misère de l'homme. Ce sont des choses que je ne peux plus lire.

Je ne sais pourquoi on reproche à notre temps d'être une époque de matérialisme, ivre de ses grossiers progrès scientifiques. Au temps des diligences, on ne demandait pas au postillon d'être grand clerc. Aujourd'hui,

il y a une quantité de postillons. Mais c'est peut-être Bergson qui est dans la voiture.

... Un écrivain doit beaucoup surveiller son style. La même pensée exprimée en peu de mots ou longuement, n'est pas du tout la même. Énoncer trop simplement ses idées risque de les faire passer pour négligeables. C'est une faute de style.

Dans la vie, il y a une attitude discrète et fière, qui vous retire tout ; il y a une vraie noblesse, qui est perdue pour tout le monde.

... Cette semaine, nous avons eu à dîner un de mes parents, qui m'a rappelé les ridicules d'une certaine coterie que j'ai un peu connue quand j'étais enfant. Il est grand marchand dans une grande ville, au bord d'un fleuve jaune. Une longue hérédité d'indigence intellectuelle, de bonne éducation et de richesse, produit dans la bourgeoisie de province des êtres très étranges. On sent que si l'esprit pénétrait une fois chez un descendant de ces familles, ce ne pourrait être que par la folie. Je ne veux plus penser à ce garçon. D'ailleurs tout homme, après Étienne, m'est indifférent et je ne sais plus parler à personne. C'est l'inconvénient d'une grande amitié exclusive : on oublie le langage usuel, on est dépaysé partout, on n'a plus de semblable. Mais, c'est grâce à elle qu'on a une si haute opinion de l'homme.

... En revenant d'Ambérac, il m'a semblé que c'était la dernière fois que nous rendions visite à ma mère, mais Éva m'a dit que j'avais eu déjà cette impression. Quand j'ai revu ma petite ville poitevine, où j'ai pourtant si peu vécu, j'ai mille souvenirs à raconter. Éva est née à Lausanne et nos premières années ne se ressemblent guère. En me rappelant l'Ambérac de mon

jeune âge, je me penche sur un vaste monde extraordinaire. Ce n'est pas un mirage. Il n'y a rien de plus étonnant qu'une petite ville. On voit de très près une collection de bourgeois, fonctionnaires, professeurs notamment, tous excentriques, aux noms inouïs, et qui vraiment ne se rencontrent pas ailleurs. Je pense qu'ils sont relégués dans ces endroits pour leur originalité. Cette société vous apprend sur l'amour, les passions et le pittoresque humain tout ce qu'on peut savoir. Je m'étonne qu'un romancier ait de l'imagination s'il n'a pas vécu dans une petite ville. Mais peut-être qu'il suffit d'avoir été enfant n'importe où.

... Éva n'était pas malade, ce sont nos garçons qui la fatiguent. Mais il fallait appeler le médecin.

Nous ne savons absolument pas nous diriger et on doit nous rappeler par moments certaines observances élémentaires. Si un mari s'avisait de faire entendre un avis de bon sens il se rendrait odieux, mais le médecin est bien accueilli et on l'écoute quelques jours.

On m'avait conseillé un autre docteur. En cette ère de sciences, Paris est plein de sorciers. Fontanès examine votre regard, puis votre écriture, et vous remet une poudre qui guérit le foie ; Samuel enseigne une façon de respirer qui produit des miracles. Picot se borne à vous apprendre quelques phrases et à vous tenir en joie. Tous guérissent, vraiment, et par des moyens différents, les mêmes maladies qui ne sont point imaginaires. Ce qui touche à la vie n'est pas encore résolu et il ne faut s'étonner de rien.

... Le principal, pour un homme, est la femme qu'il aime : il en retire tout le bonheur et toute la souffrance possible. Elle donne à tout un goût fade, âcre ou délicieux. Et pourtant les amours du prochain nous sont indifférentes.

Nous comprenons mal que cette femme lui importe beaucoup. C'est à peine si nous admettons son sentiment, comme une espèce de manie, qui, en tout cas, ne le grandit jamais à nos yeux. Le bonheur d'autrui fait toujours pitié.

L'amoureux est aveugle. Certes, il voit fort bien la personne qu'il aime, mais, sur lui-même, il est aveuglé : il ne perçoit pas les éléments étrangers à la femme, qui si souvent constituent sa passion pour un être qu'il croit doué d'un charme privilégié. Par exemple (laissons la vanité) l'homme qui a souffert du caractère d'une première femme aime dans la seconde des traits opposés qui l'eussent touché différemment si les rôles avaient été intervertis. Un autre ne quitte jamais sa femme. Il croit que cet être unique lui est indispensable ; c'est qu'il ne peut rester seul. Elle est sa guérison. Un autre, malchanceux, marié tard, adore dans sa femme un événement qui le surprendra toute sa vie. Et celui-là, qui est fait pour être aimé et que tant de femmes se disputent, à cause de cela, n'aime personne.

Je pourrais poursuivre ces remarques de sceptique : elles ne me fourniront pas d'arguments contre l'amour. C'est un mystère que je respecte, il est lié au destin de l'homme. Une certaine idée de la femme et de l'amour est un signe de civilisation raffinée, comme le sentiment de l'honneur et la belle prose.

... Pour la première fois depuis tant d'années, je n'ai pas trouvé Éva en rentrant à la maison. C'est la semaine de Noël et elle a été sans doute retenue par des achats. En attendant, j'écris ces lignes, les seules que je ne date pas d'un dimanche. Mais on ne peut rien dire sur une émotion présente. Ce n'est pas la même substance qui est dans le cœur et dans les mots. Cette image d'absente m'étreint et m'ôte la pensée. Tout ce bruit que font les enfants ne couvre pas un intime silence de

glace, qui a l'air d'un reproche. Que de temps négligé a glissé sur nous...

...Je veux noter en détail cet incident. Étienne est arrivé à sept heures et je l'ai prié de m'attendre au salon. Je suis allé dans notre chambre pour parler à Eva. Elle venait d'apprendre qu'Étienne dînait avec nous ce soir. J'avais oublié de l'avertir. Elle en était un peu contrariée. Je voulais la voir parce que je sais que certaines impressions chez elle peuvent s'envenimer ou passer très vite si on est adroit. Il faut lui parler longuement avec douceur et entrain d'un autre sujet, sans effleurer le point douloureux ni surtout la blâmer. Ce traitement exige quelque temps et beaucoup de pouvoir sur soi-même. Justement, j'avais à l'entretenir d'un propos qu'on m'avait rapporté sur Roussi, qui, dit-on, penserait à moi pour un autre poste. Je suis resté un long moment dans la chambre avec elle. En sortant j'ai été appelé par un des garçons qui m'attendait.

Je ne songeais plus à Étienne lorsque je suis entré dans le salon. Il tenait un volume à la main et continua un instant sa lecture d'un air intéressé, comme s'il n'avait pas remarqué mon absence. Quand il me vit assis, il posa son livre. Légèrement pâle, d'une voix qui affectait le naturel, il me dit : « Te souviens-tu de Massicot ? » Puis, il ajouta : « Je l'ai revu plusieurs fois, ces jours-ci. Il habite Paris, maintenant. Il est marié et enfoncé dans sa famille ; il n'en reste rien. C'est un homme aveugle et sourd. On ne peut plus lui parler. Il ne voit plus que son bonheur, cette espèce de bonheur facile, que permet toute médiocrité, que le hasard vous octroie et qu'on ramasse dans sa niche. » J'ai répondu : « Ah ! vraiment ? C'est dommage, c'était un gentil garçon. »

Je me demande aujourd'hui, si un homme qui ment

s'imagine qu'il suffit de parler pour tromper, et s'il ne s'aperçoit pas qu'il dit la vérité par toute sa personne. Il est très difficile de soutenir un artifice. Je n'ai pas cru, un instant, que le personnage de Massicot existât tel qu'Étienne le représentait et j'ai bien compris qu'il pensait à moi et m'adressait ce reproche. J'ai dit : « Ah ! vraiment ? » Ce qui signifiait : « J'entends, mais je ne veux pas te répondre. »

...Étienne n'est pas venu me voir pendant trois semaines. Je suis passé chez lui hier et il m'a avoué d'un trait son opinion sur moi : Je suis devenu distrait au point d'être sot ; je me dispense de toute marque d'amitié qui me déroberait un instant ; l'amour m'a rendu coriace ; on ne me voit plus hors de chez moi ; à la maison, préoccupé par Eva, je ne dispose que d'une attention de cérémonie. Au total, j'ai perdu cette vertu de disponibilité, sans quoi il n'est plus d'amitié ; au moins un étranger se donne la peine de feindre et on peut se méprendre. Lorsque l'amitié, par ses perceptions si fines, vous permet de mesurer l'indifférence foncière de l'homme pour l'homme, elle est bien cruelle.

Je l'ai laissé parler et je suis parti. Puisqu'il ne savait pas pourquoi j'étais à peu près tel qu'il me dépeignait, sans que mon sentiment pour lui ni le fond de mon individu aient changé, puisqu'il ne me comprenait plus et qu'il eût fallu que je m'expliquasse, ce n'était pas la peine.

...Rien n'est acquis. Le passé ne garantit rien. Il faut protéger toujours ce qu'on veut garder. Une des tristesses de l'âge, c'est qu'il dénude les êtres. On voit, comme sur le visage de Gisèle, le défaut longtemps voilé qui les constitue. Un jour, il n'y a plus personne ; on est le dernier. J'ai vécu sur un portrait d'Étienne, qui ne ressemblait plus au modèle. Je le voyais trop

souvent pour m'apercevoir de la différence, et j'appelais le connaître un pouvoir de ranimer une image fausse. Tout d'un coup, je le découvre. J'aperçois le trait distinctif de sa personne, qui était devant mes yeux et qui m'échappait : il n'a pas de cœur.

Dans la maturité, lorsque les premières rides annoncent le dessèchement de l'individu, le cœur se désagrège en une espèce de sensibilité irritable, qui est sa parodie.

...Il y a plusieurs manières de perdre un être cher. La véritable perte ne cause aucun chagrin : on s'aperçoit que dans cette personne, on en aimait une autre, et celle qui disparaît ne laisse aucun vide.

...Je dois mes plus constantes satisfactions à mon métier. Il m'a permis de guérir, chaque jour, bien des troubles et il m'a appris sur la vie ce que je sais de plus important. J'ai su approcher Roussi et comprendre les belles figures de notre temps, qu'on voit si mal.

Notre idée de la beauté et de la grandeur reste façonnée par des modèles antiques et ce qui n'a pas encore été dépeint par les artistes, demeure chose barbare et vile.

Ces hommes qui construisent un nouveau monde et qui lui vouent leur existence, sans gloire, à peu près sans récompense, tout absorbés par un avenir qu'ils ne connaîtront pas, m'ont donné de la majesté de l'homme et de sa mission, une idée que je n'ai pas trouvée chez les anciens.

Davantage, peut-être, j'admire ceux qui travaillent auprès de moi à de moindres tâches. C'est, dans le travail, dans ce don mystérieux de l'homme, qu'on voit sa noblesse, son ambition pure, son véritable amour. Je voudrais montrer un jour cette sorte de

grandeur anonyme, sacrifiée, religieuse, qui est l'emblème de ce temps.

Ces hommes ont peu d'esprit et peu de lecture. Ils ne se demandent même pas à quoi aboutira cet effort, mais ils ne doutent pas de sa valeur, à condition que leur travail corresponde à leur instinct et qu'on n'affecte pas un chanteur aux écritures. L'artiste est grand, parce qu'il est un de ces hommes, dans un domaine plus relevé et rayonnant, conscient de son œuvre et de son proche effacement. Il donne son sang pour une cause perdue.

Notre temps n'est pas dépourvu de penseurs et l'esprit n'est pas si négligé. On trouve qu'il manque de « spiritualité ». C'est un mot qui contient ce que l'on veut et qu'on peut toujours se jeter à la tête. La Bruyère appelle « mondains, terrestres ou grossiers », ceux qui font servir Dieu et la religion à la société.

On court au plus pressé et il faut d'abord nous tirer d'embarras matériels, car, depuis l'ère pastorale, le monde ne nourrit plus son homme. Il arrivera sans doute si fatigué et abêti à une époque de loisirs, de commodités et de paix, qu'il faudra tout lui apprendre.

Les progrès à venir échappent à notre imagination, et ceux qu'on peut voir, les biens que nous possédons, sont à peine remarqués. Ils ne comptent plus. Tout est disposé en faveur du pessimiste. Mais le pessimiste s'est toujours trompé.

J'ai foi dans l'homme, religion bafouée et terrible, qui n'admet que des martyrs. J'ai foi en lui, d'abord...

...Eva m'a appelé avant que je termine ma phrase et aujourd'hui je ne sais plus ce que j'avais dans l'esprit la semaine dernière. Qu'advient-il des pensées oubliées et de l'œuvre interrompue ?

Aujourd'hui, je me bornerai à copier une belle page. J'ai lu ailleurs quelques phrases semblables : mais il est bon que les écrivains rabâchent. Sans les plagiaires on ne saurait rien :

« L'homme aime l'action, plus que le plaisir, l'action disciplinée et réglée plus que tout autre action, et l'action pour la justice, par-dessus tout. D'où résulte un immense plaisir sans doute ; mais l'erreur est de croire que l'action court au plaisir ; car le plaisir accompagne l'action. Voilà comment il est bâti ce fils de la terre, dieu des chiens et des chevaux. L'égoïste au contraire manque à sa destinée par une erreur de jugement. Il ne veut avancer le doigt que s'il aperçoit un beau plaisir à prendre ; mais dans ce calcul les vrais plaisirs sont toujours oubliés, et son désespoir me prouve qu'il s'est mal compris lui-même. »

...Je ne saisis pas bien le sens de ce mot « le contemplatif », ni ce caractère « désintéressé » que l'on attribue à la pensée en opposition avec l'action. Une pensée est toujours une fièvre ou un remède, ou une arme, un gage, une parure. Je n'ai vu que certaines actions qui fussent désintéressées. Elles n'étaient pas les plus belles. Suivant le point de vue, l'homme est commandé par l'intérêt, ou bien tout en lui, actions et pensées, est abnégation et don anonyme. C'est une question de perspective.

...Le succès, le pouvoir, gratifient l'homme d'un visage qui en impose à tous ; et même lorsqu'il doit sa valeur à l'esprit, il n'est, pour personne, absolument pareil s'il est méconnu ou célèbre. Il y a un maintien, un sourire, une façon d'écouter et même de juger, que nous réservons à l'homme puissant : par exemple, au colonel de notre régiment.

Lorsque Roussi me parlait, j'étais si contracté et

si respectueux que je n'ai pas compris tout de suite qu'il m'offrait l'emploi que j'attends depuis des années et qui changera entièrement ma condition.

...Le premier mouvement d'Eva quand elle a connu l'offre de Roussi a été de l'inquiétude. Elle craint que je ne me fatigue dans ce nouveau poste qui m'obligera à voyager. Cette sollicitude m'a irrité. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire que les gênes que je m'impose pour elle affectent bien plus ma santé qu'un trajet en chemin de fer. Cette pointe lui a paru injuste et horrible. J'ai senti que cette espèce d'abdication, cette perpétuelle servitude, ces attentions sans nombre qui ont plié ma vie à son humeur, lui sont entièrement inconnues.

Je me suis borné à lui dire que ce poste m'intéressait, qu'il représentait pour tous de grands avantages, qu'il était le but de ma carrière. J'ai ajouté que Roussi n'admettrait pas mon refus, ou, du moins, le jugerait sévèrement. C'est un caractère à oscillations dont on peut tout redouter.

Elle a beaucoup pleuré et m'a dit qu'elle ne pourrait supporter mon absence.

...Il y a plusieurs femmes dans une femme sensible, et c'est ce qui attache si fort en déchirant. Comme on est touché par le retour de la raison dans un être faible ! Lueur exquise de l'intelligence !

Eva comprend l'importance de cette situation. Elle en est heureuse. Elle veut que je l'accepte. Nous en avons parlé toute la soirée. Je n'ai jamais eu de si beaux moments auprès d'elle.

...Les paroles ne signifient rien quand on s'aime. On ne peut pas tromper. Elle me dit que je dois accepter, mais je sais qu'elle ne supportera pas mon départ.

Je ne l'ai pas quittée un jour depuis longtemps. Sa volonté, son courage, ses paroles n'y changent rien. Il y a là un fait où échoue le bon sens. Ce n'est pas possible. Je l'ai dit à Eva hier soir. Elle l'a reconnu dans un éclatement de larmes. Que cette heure fut douce, cet abandon, et tout ce que nous avons dit ce soir-là !

...Comme elle a raison, en vérité ! sa sensibilité était plus lucide que son esprit. On ne comprend cela que lorsqu'on ne s'est jamais quitté. Il n'y a pas de courte absence. Elle est toujours incommensurable. Elle introduit dans la vie commune une enclave d'une substance inconnue, effrayante, et qui ressemble à l'éternité.

Lorsque je résidais à Lucerne, vers la fin de la guerre, prisonnier à demi-libéré, je recevais les soins d'un dentiste anglais, qui avait un beau cabinet reluisant et bien agencé, mais qui ignorait tout de son métier. Il fut si troublé à l'idée de m'arracher une dent qu'il préféra m'endormir pour être seul. Il employa je ne sais quelle drogue, qui m'ôta la conscience dans un affreux étouffement. Revenant à la vie, j'ai perçu vaguement autour de moi un fantôme, des bruits de voix lointains, des choses inconsistantes de rêves, que je repoussais comme des images trompeuses. Mais les formes de ce songe se précisaient et m'environnaient, ces voix me retenaient, et je compris, peu à peu, que j'allais demeurer dans cette fantasmagorie.

Ce jour-là je m'étais absenté.

... « Les idées qui changent le monde viennent à pas de colombe ». Une idée raisonnable, nécessaire, et que tout appelait, pourquoi frappe-t-elle l'esprit si tard, comme en se trompant de direction, ou réveillée par accident ? C'est un mot entendu par hasard, qui m'a amené à cette détermination si sage. On parlait

de Maresté, qui écrit tant d'articles pour offrir tous les jours un excellent déjeuner à des gens qui viennent chez lui en maugréant, qui le débinent, et qu'il trouve ennuyeux de recevoir. Il ne songe pas à supprimer sa bonne table coûteuse, afin de vivre à son aise en travaillant moins.

J'ai pensé aussitôt que nous dépensions pour vivre à Paris beaucoup plus que mon traitement. Et Paris ne nous offre que ses pestilences. En réalité, Eva n'a jamais pu s'y accoutumer. Tous ses maux viennent de la ville. Ma situation chez Roussi ne peut plus s'améliorer, elle est même menacée. Nos garçons sont très mal élevés à la maison ; ils sentent leur pouvoir sur une mère fatiguée ; ils seront beaucoup mieux en pension. Nous pouvons vivre de petits revenus à moindres frais, et plus heureux à la campagne.

...L'homme est déchu quand il ne sait plus goûter le loisir. Il y a un loisir actif, bien différent du sommeil des races engourdies, et qui est le privilège de rares esprits. On ne le trouve qu'en Europe.

...Tolstoï dit : « La femme la plus pernicieuse est celle à laquelle nous sommes liés par les liens de l'habitude ». C'est exagéré. Il pensait à sa femme sans doute. Les femmes en général pâtissent de l'aigreur de maints époux écrivains.

Tolstoï avait tort de se plaindre de sa femme, elle lui a rendu des services. Une femme est toujours utile à un romancier, même à un philosophe. Nietzsche bénissait Xanthippe qui fut bienfaisante pour Socrate : elle le forçait à rester dans la rue où il fit tant de trouvailles.

Une femme ne peut pas beaucoup nuire à un grand homme. Il porte en lui-même toute sa tragédie. Elle peut le gêner, l'agacer. Elle peut le tuer. C'est tout.

...Une belle découverte : *Le Journal Intime* de Benjamin Constant. Je transcris : « J'ai lu mon roman à Boufflers. Cette lecture m'a prouvé que je ne devais pas mêler un autre épisode de femme à ce que j'ai déjà fait. Éléonore cesserait d'intéresser, et si le héros contractait des devoirs envers une autre et ne les remplissait pas, sa faiblesse deviendrait odieuse ». Dans la réalité, cet épisode existait et il était ce personnage odieux. Suivant la pente de son talent et le goût du temps, l'écrivain retranche à la vérité de ses impressions et de ses souvenirs, ou bien il ajoute. Marcel Proust ajoute beaucoup. Ce qui est difficile, ce n'est pas d'atteindre le but, mais de ne pas le dépasser. On l'a dit, je crois. Aujourd'hui on n'admire que le trait forcé.

...Je retourne à cette phrase fascinante du *Journal de Benjamin Constant* : « Je me mets à relire mon roman. Comme les impressions passent quand les situations changent ! Je ne saurais plus l'écrire aujourd'hui. »

(à suivre) JACQUES CHARDONNE.

LE FORÇAT

Je ne vois plus le jour
Qu'au travers de ma nuit,
C'est un petit bruit sourd
Dans un autre pays,
C'est un petit bossu
Allant sur une route,
On ne sait où il va
Avec ses jambes nues.
Ne l'interroge pas
Il ignore ta langue
Et puis il est trop loin,
On n'entend plus ses pas.

Parfois, quand je m'endors,
La pointe d'un épi
Déserte mon enfance
Pour me trouver ici.
Épi grave et pointu,
Épi que me veux-tu ?
Je suis un prisonnier
Qui ne sais rien des champs,
Mes mains ne sont plus miennes,
Mon front n'est plus à moi,
Ni mon chien qui savait
Quand j'étais en retard.

Puisqu'au ciel grillagé
L'étoile des prisons
Vient briser ses rayons
Sans pouvoir me toucher.
Avec un brin de paille,
Un luisant bout de bois,
Et le cil d'une femme
Allons vers autrefois,
Mais vous vous en allez
Sans atteindre mon cœur,
Brindilles du bonheur,
Mes mains sont surveillées.

Vous dont les yeux sont restés libres,
Vous que le jour délivre de la nuit,
Vous qui n'avez qu'à m'écouter pour me répondre,
Donnez-moi des nouvelles du monde.
Et les arbres ont-ils toujours
Ce grand besoin de feuilles, de ramilles,
Et tant de silence aux racines ?
Donnez-moi des nouvelles des rivières,
J'en ai connu de bien jolies,
Ont-elles encor cette façon si personnelle
De descendre dans la vallée,
De retenir l'image de leur voyage,
Sans consentir à s'arrêter.
Donnez-moi des nouvelles des mouettes
De celle-là surtout que je pensai tuer un jour,
Comme elle eut une étrange façon,
Le coup tiré, une bien étrange façon
De repartir !

Donnez-moi des nouvelles des lampes
Et des tables qui les soutiennent
Et de vous aussi tout autour,
Porte-mains et porte-visages.
Les hommes ont-ils encore
Ces yeux brillants qui vous ignorent,
La colère dans leurs sourcils,
Le cœur au milieu des périls ?
Mais vous êtes là sans mot dire
Me croyez-vous aveugle et sourd ?

Et voici la muraille, elle use le désir,
On ne sait où la prendre, elle est sans souvenirs,
Elle regarde ailleurs, et, lisse, sans pensées,
C'est un front sans visage, à l'écart des années.
Prisonniers de nos bras, de nos tristes genoux,
Et, le regard tendu, nous sommes devant nous
Comme l'eau d'un bidon qui coule dans le sable
Et qui dans un instant ne sera plus que sable.
Déjà nous ne pouvons regarder ni songer,
Tant notre âme est d'un poids qui nous est étranger.
Nos cœurs toujours visés par une carabine
Ne sauraient plus sans elle habiter nos poitrines,
Il leur faut ce trou noir précis de plus en plus,
C'est l'œil d'un domestique attentif, aux pieds nus,
Œil plein de prévenance et profond, sans paupières,
A l'aise dans le noir et l'excès de lumière.
Si nous dormons il sait nous voir de part en part
Vendange notre rêve, avant nous veut sa part.
Nous ne saurions lever le regard de la terre
Sans que l'arme de bronze arrive la première,

Notre sang a besoin de son consentement,
Ne peut faire sans elle un petit mouvement,
Elle est un nez qui flaire et nous suit à la piste,
Une bouche aspirant l'espoir dès qu'il existe,
C'est le meilleur de nous, ce qui nous a quittés,
La force des beaux jours et notre liberté.

Pierre, pierre du chemin
Dans ta vigueur coutumière,
Pleine de mille lumières
Sous un opaque maintien,
Bouge enfin, je te regarde,
Et même si longuement
Que j'en suis sans mouvement.
Montre ce que tu sais faire,
Montre que tu peux me voir,
Tu me caches ton pouvoir,
Faux petit os de la terre,
Ne te souviens-tu de rien,
Au fond de toi cherche bien.
Tu pleurais dans les ténèbres.

Les pierres du chemin ah, comment se fait-il
Qu'elles soient devenues
Les yeux des cerfs errants, des biches et des loups,
Et les yeux du cheval qui s'en allait sans ruses
Se peut-il que ce soient deux cailloux dans le fleuve?
Tournez-vous par ici, yeux des bêtes courantes,
Au secours, j'ai besoin de chacune de vous,

Troupeau de taurillons, chevaux faiseurs d'espaces,
Personne n'est de trop pour consoler un fou,
J'ai même grand besoin des bêtes qui se cachent
Et du grain de maïs au fond d'un sac perdu...

Pierre, obscure compagnie,
Sois bonne enfin, sois docile,
Ce n'est pas si difficile
De devenir mon amie.
Quand je sens que tu m'écoutes
C'est toi qui me donnes tout.
Tu es distraite, tu pèses,
Tu me remplis la main d'aise
Et d'une douceur sans bruit.
Le jour, tu es toute chaude
Toute sereine la nuit,
Autour de toi mon cœur róde
Le tien qui s'est arrêté
Me ravit de tous côtés.

JULES SUPERVIELLE

EN MARGE D'ANDRÉ GIDE

Cette pure race et culture françaises, donc classiques, je veux les trouver jusque dans la manière avec laquelle André Gide traite le symbole. On pourrait, il est vrai, poussant à l'extrême, aller jusqu'à dire que dans l'œuvre d'un écrivain, tout est symbole et symbolisme. A ne s'en tenir qu'au seul genre, ne pourrait-on pas ranger sous cette catégorie tous les premiers traités d'André Gide, qu'ils soient sérieux ou cyniques, jusqu'au *Prométhée mal enchaîné* inclusivement ? La formule poétique du symbolisme importe peu. L'essentiel, quelque exagération qu'il y ait mise, c'est que le symbolisme ait relevé du discrédit où elle était tombée, l'idée pure considérée comme fonction vitale d'un poème, donc qu'il ait préludé à une renaissance idéaliste, et qu'il n'ait même pas été autre chose. Par là faisait-il œuvre classique, puisque, (dans la mesure, j'en tombe d'accord, et qui n'est pas toujours juste, où idée et pensée ne sont qu'une seule et même chose) on peut dire que toute composition pensée est par là même classique. Ne pourrait-on pas, entre autres manières, définir le classique une façon de réduire et d'exprimer au sensible et au particulier, des sentiments abstraits et universels, ou bien l'inverse, avec le moins de matière possible ? Or, de la matière, les poètes symbolistes en ont parfois trop remis. Il y a encore bien du romantisme dans le symbolisme, j'entends que l'un et l'autre sont hautement individualistes. Etude de l'homme intérieur, analyse des sentiments moraux, quel art prétendit-il jamais à autre chose ? Mais

ce qui distingue de tous, le poète, l'écrivain classique, c'est qu'il ne parle jamais en son propre nom, et qu'au surplus, il dépense au dépouillement des choses de l'âme, plus de tact, de mesure et de discrétion que quiconque. C'est un regard tourné vers le dedans, une simplicité d'expression et une délicatesse de pensée, qui, fussent-ils employés à peindre les passions les plus sombres et les plus tortueuses, vous font croire qu'il ne se confesse à vous qu'à travers l'homme en général. Or, il n'est pas d'hommes au monde qui se soient dénudés avec plus d'abondance, de complaisance et d'impudeur que les romantiques, si ce n'est toutefois les symbolistes. Peut-être aussi ne se dévêt-on si facilement que lorsqu'on n'a pas grand' chose à montrer. Ce faisant, les symbolistes ont gravement manqué aux conditions de leur art poétique, lequel satisfaisait à la fonction classique, par la nécessité où il se soumettait, du moins en principe, de ne laisser subsister des deux éléments, le sensible, le spirituel, qui sont la substance de n'importe quelle espèce d'art, qu'un seul, de préférence le sensible, à qui, sans commentaires ni retours, par la seule logique continue et le seul tissu successif des images, il confiait le soin de reproduire et d'exprimer tout l'enchaînement idéologique et moral du poème. Le symbolisme n'a guère compté de grandes réussites ; il y fallait un tact infini, une horreur du déclamatoire et du creux, une pureté de contours, une limpidité, presque une liquidité d'accent, qui, pour peu qu'il s'en écartât, menaçaient de le faire verser, sans rétablissement possible, dans la fantaisie romantique. C'est pourquoi, sans doute, bien qu'il se méfie du romantisme comme de la peste, André Gide, entre autres traités, a-t-il écrit le *Voyage d'Urien*, dont la matière, sans doute un peu mince, vaut précisément par son rien de trop ; mais qui est une des plus pures expressions que je sache du « rien de trop » classiquement traité ; qui, par son individualisme, sa transposition permanente et réciproque du « moi » dans l'univers, et son nihilisme trans-

cendant, serait proprement romantique, si, de temps à autre, et grâce à l'ironie, l'humain, c'est-à-dire le classique, n'y reprenait ses droits ; et qui (André Gide le dit lui-même, mais autrement) est classique encore, plus qu'il n'est symbolique, ou symboliste, de par la fonction toute spirituelle qu'il assigne au paysage, et de par cette manière que les poètes symbolistes, pour la plupart, n'ont fait qu'entrevoir, de faire de la Nature un système de nuances et de réverbérations morales, en développant par l'image continue, c'est-à-dire par le symbole, quelque chose, idée ou sentiment, qui en vaille la peine.

*

Lequel, parmi les meilleurs, ne s'est pas un jour contredit ? Je fais peu de cas de qui n'y succomberait point. Outre que qui que ce soit d'intelligent ne s'en fit jamais faute, et qu'à tout prendre, il vaut mieux cent contradictions qu'un système ; se contredire, après tout, n'est-ce point, la plupart du temps, se manifester ? Il est vrai qu'André Gide dit « manifester », et que se manifester, c'est « se préférer » et « préférer à son prochain l'idée qu'on doit manifester », — ce qui, à première vue, peut n'être pris que pour une déclaration d'égoïsme. On se confond en effet si facilement soi-même avec l'idée qu'on veut manifester : c'est une sorte de bovarysme. La meilleure façon, en pareil cas, de s'en tirer, n'est-ce point de faire la satire de soi-même, — et de son Idée ? C'est, en tout cas, la plus légitime, tout ce qui tombe sous la catégorie de l'intelligence contenant en soi sa propre négation.

*

Je sais d'excellents esprits qui répugnent à l'ironie ; loin d'y voir une délivrance, ils n'y trouvent qu'un surcroît de prétexte à se replier. Pour d'autres, au contraire, elle est une forme de libération, à la condition toutefois qu'elle soit une expression de joie. J'en dis autant du cynisme qui

est, lui aussi, une manière d'ironie, et, comme tout ce qui touche à la vertu comique, procède toujours d'une contradiction, d'un contraste, ou, comme dit André Gide, d'une « inadéquation ». Car, je vous le demande un peu, de quoi nous affranchit, par exemple, le cynisme d'un Swift, sinon du peu d'estime qui nous reste de la nature humaine, donc de nous-mêmes ? Hé, je le sais parbleu bien, que nous n'avons pas besoin de nous priser si haut ; mais de quoi serons-nous capables si nous nous déprisons tout à fait ? C'est encore de l'idéalisme à rebours. Ce que j'aime dans les *Caves du Vatican*, c'est qu'elles me semblent écrites moins encore pour le plaisir de leur auteur ni de son lecteur, que pour celui du peuple sot, du peuple fol, qui pullule dans ce livre. Chacun de ces inconsistants héros, non seulement y obéit, comme dans tout ce qui relève du domaine de l'art, à sa loi propre et à sa détermination secrète, mais encore s'y laisse aller volontiers, y cède, y ressent un attrait, y éprouve un entraînement, je dirai même une joie, qui n'ont rien à voir avec la force implacable et morose, ou grimaçante et stridente, qui meut les personnages de Flaubert, ou ceux du Swift déjà nommé. Quand ce naïf et falot, et, mon Dieu, si sympathique Fleurissoire, au moment qu'il se risque d'aller à Rome délivrer le pape, murmure : « Qu'à moi soit réservé cela... » et qu'André Gide, prenant discrètement parti, ajoute : « Il avait donc sa raison d'être ; oh, par pitié, Madame, ne le retenez pas ; il y a si peu d'êtres sur la terre qui sachent trouver leur emploi », je saisis à cette presque imperceptible déhiscence, le secret d'un art qui, tout aussi impersonnel, en apparence, que celui d'un Flaubert, accuse néanmoins une tendresse aux sources de laquelle je ne me méprends point. C'est ici le joint de l'esthétique particulière à Gide, et aussi la différence entre deux esthétiques, c'est-à-dire entre deux sensibilités, à quoi il faudra bien que je revienne. Flaubert aussi, je veux dire le Flaubert de l'*Education sentimentale*, de *Madame Bovary*, et de *Bouvard*

et Pécuchet (au fond, n'est-ce point là aussi trois soties ?) partage sa prédilection entre tous ses héros ; mais, outre qu'on ne peut savoir non plus lequel il aime le mieux, il ne les aime tous qu'en raison, non point de leur humanité, mais de leur laideur, et dans la mesure où il peut assouvir en eux et sur eux sa haine du vulgaire, du plat et du banal. On peut en dire autant, mais à rebours, de Stendhal, et aussi du Gide des *Caves du Vatican*, et plus encore des *Faux-Monnayeurs*. Ce qui, en effet, importe avant tout, dans l'art, dans la vie, pour avoir une raison d'être, une vraisemblance, une consistance, n'est-ce pas de croire que c'est, comme on dit, arrivé ? Tous les personnages des *Caves* n'en sont-ils point là, sauf un autour de qui tout gravite ? Allons, Lafcadio, à diverses reprises, n'ira-t-il pas jusqu'à croire, lui aussi, que c'est véritablement arrivé ? Toute œuvre d'art bien entendue n'est, ou ne devrait être qu'un jeu. C'est bon pour les fanatiques de la délectation morose comme Flaubert, de s'imaginer le contraire et de s'y exténuer au nom de je ne sais quel sérieux dont ils meurent. Tout, même le tragique, n'est qu'un jeu ; c'est pourquoi sans doute, Gide a-t-il qualifié les *Caves* sotie, son ironie et son cynisme s'y étant donné libre cours. Mais n'a-t-il pas fini, tout le premier ou le dernier, par croire aussi que c'était arrivé ? L'ironie continue ne serait-elle point la négation de l'art ; et celui-ci, au contraire, l'expression d'une certaine sincérité passionnée ? Ne pourrait-on pas définir l'œuvre d'art un jeu sincère ? Qu'André Gide se soit prodigieusement amusé en écrivant les *Caves du Vatican* ne fait, je crois, de doute pour personne ; le danger, en pareille matière, c'est qu'on en vient toujours, plus ou moins, à se piper à son propre amusement.

*

J'admire que n'ayant jamais, ou si peu, écrit en vers, il y ait dans la prose d'André Gide tant de rythme et de cadence. N'a-t-il pas dit quelque part, ou est-ce que je me

l'imagine ? que la gymnastique poétique ne compte à ses yeux qu'à titre d'exercice d'assouplissement pour mieux écrire en prose ? Il est cependant une preuve du contraire. Je crois qu'il y a un nombre inné du vers comme de la prose, chacun irréductible à l'autre, communément soumis toutefois aux lois presque impondérables mais perceptibles à toute oreille exercée, qui, tout aussi bien pour la prose que pour la poésie, déterminent et règlent le poids, la cohésion, la densité, la pression et tour à tour l'élasticité réciproques des mots et des phrases, encore une fois le nombre enfin du discours. Voilà certes qui, pour la prose, touche d'assez près à la substance même du discours poétique. On a peut-être, il est vrai, trop pris l'habitude de ne considérer la prose que comme un instrument d'analyse ; qui veut cependant se mettre en présence de soi-même et se confesser jusqu'au bout, c'est, bien plus qu'à la poésie qui, par ses moyens et sa fin mêmes, est avant tout transposition, par conséquent fiction et artifice ; c'est, dis-je, d'abord à la prose qu'il faut qu'il ait recours. Y a-t-il au monde instrument analytique plus parfait et mieux outillé que la prose française ? Or, par une sorte de renversement digne d'admiration, il semble que les poètes français, j'entends les seuls qui comptent, et jusqu'à nos plus grands lyriques, se soient, je ne dis pas volontairement, mais en vertu de je ne sais quelle inclination et tendance naturelles, contraints à ce pur mouvement déductif, qui est le propre même de la langue, donc de la prose françaises ; la prose me paraissant, sauf erreur, l'expression nécessaire d'une langue dans ce qu'elle a de logique, c'est-à-dire de mêmement consubstantiel aux opérations de la raison. André Gide n'a-t-il pas justement insisté, dans une excellente et pénétrante page de *Prétextes*, sur le caractère cartésien, donc tout raisonnable, de la poésie française ? N'y aurait-il pas encore, à ce propos, une bien curieuse étude à faire, qui serait, si j'ose ainsi parler, la psychologie de l'hexamètre, et du tour oratoire, démonstratif et parfois

ratiocinateur, qu'il imprime au discours poétique français ? Un Corneille, un Malherbe, parfois un Ronsard, et un Hugo, sinon un Baudelaire, ne dirait-on pas qu'ils compriment parfois volontairement leur lyrisme intérieur pour l'astreindre à une rigueur de langage tellement sévère que leur plus haute inspiration procède la plupart du temps de la gêne (et gêne ici ne signifie pas étroitesse) et de la délicatesse mêmes des formes où ils se soumettent, et qui, tout strictement prosodiques qu'elles soient, n'en sont pas moins forgées au génie le plus secret de la langue ? Seulement le lyrisme se rattrape toujours, et il éclate où l'on s'attendrait toujours le moins à le rencontrer, par exemple chez tels grands prosateurs, un Bossuet, un Jean-Jacques, un Chateaubriand, pour ne nommer que ceux-là qui, si je ne me trompe, peuvent être mis au premier rang parmi les plus grands lyriques français. Je me hâte d'ajouter que je ne fais allusion en aucune façon à ce je ne sais quoi, qui n'a de nom dans aucune langue, qu'on nomme style poétique, mais qu'il n'est ici question que de feu, de mouvement, d'éclat, toujours de nombre, c'est-à-dire d'une entente supérieure des pleins et des vides, des temps faibles et des temps forts dans l'ordonnance, le dessin et la construction de la phrase, de la période et du discours. Là, l'écrivain jouit, du moins en apparence, d'une liberté magnifique, mais combien plus dangereuse encore, parce que chacun n'y peut chercher sa règle qu'en lui-même et ne la fonde que sur la limite presque insaisissable au-delà de laquelle rien ne serait plus que discorde et confusion. Là non plus, rien de commun avec la faiblesse ou la force des idées, les idées, je me le demande parfois tout bas, n'étant peut-être rien en elles-mêmes, sauf dans l'exacte mesure où les mots que nous avons à notre service s'enchaînent ou non selon leur nécessité physiologique. C'est à peu près cela, je pense, qu'assure Nietzsche, quand il dit, en substance, que les idées ne nous viennent qu'autant que nous pouvons disposer des mots qu'il nous faut pour

les exprimer. A quoi correspond le conseil d'André Gide : « Ne t'inquiète que de la forme ; l'émotion vient tout « naturellement l'habiter. Une demeure parfaite trouve « toujours un locataire ; l'affaire de l'artiste, c'est de cons- « truire la demeure ; pour ce qui est du locataire, c'est au « lecteur de le fournir ». — Pardon, André Gide est ici trop modeste ou trop orgueilleux, à son choix. Ce que je demande avant tout à l'artiste, c'est-à-dire au propriétaire, c'est d'être à la fois, et d'abord, son propre locataire ; on sait du reste que, la plupart du temps, il n'y manque point. Laissons, s'il vous plaît, l'émotion où elle est. Que le lecteur la fournisse ou non, après tout, c'est son affaire. De quelque nature que soit l'émotion, intellectuelle ou autre, qui l'inspire, ce qui me paraît, chez André Gide, admirable, c'est qu'il ne puisse avant tout nous faire éprouver d'émotion qu'il n'ait lui-même ressentie le premier ; et ensuite que l'enchaînement logique de ce style, un des plus serrés tout ensemble et des plus souples que je sache, n'en soit que le tissu organique et le rythme propres, devenus sensibles, du mouvement même de l'esprit. Je me rends compte que ce n'est qu'à force de tangentes et de détours que je puis arriver à presser d'aussi près que possible ma pensée ; mais André Gide n'est point de ces auteurs qu'on puisse prendre de front et par l'abrupt, nul écrivain n'étant moins facilement que lui, saisissable. Car la plus grande difficulté y provient de ce qu'il n'écrit point, je veux dire qu'il n'y met aucun effort apparent, tant il est aisé, flexible et fluide. Il peut sembler contradictoire de hasarder que toutes les inflexions et superpositions d'une pensée aussi précieuse et rare, empruntent, pour passer à l'état sensible, précisément la forme la plus limpide et parfois la plus dénuée. Mais la lumière, où l'on croit communément que les choses devraient transparaître toutes nues, est le plus impénétrable et le plus secret de tous les voiles ; les plans de toutes choses y apparaissent d'abord confondus, et rapprochés, leurs contours. Ce n'est qu'avec une longue

patience qu'on peut en rétablir la distribution et l'ordre. S'il faut donc se répéter plus que jamais, qu'il n'est pas, selon toute saine raison, possible d'établir une distinction discernable entre la substance d'une pensée et sa forme, il faut moins encore dire qu'André Gide, bien qu'étant ce qu'on appelle un auteur difficile, il n'est peut-être pas impossible de découvrir parmi les courbes d'un esprit aussi entrecroisé que le sien, un fonds stable, un point central autour duquel elles tournent, et qui ne serait autre que le secret même de son style, donc la forme permanente de sa pensée. Le style d'André Gide est, par excellence, un style classique. Il est vrai qu'il reste encore, sauf présomption de ma part, à démontrer comment. Mais j'en ai assez dit pour cette fois.

*

Les *Nourritures terrestres*, dit André Gide, réagissant contre certaines interprétations, selon lui fausses, qu'on en donne, c'est l'apologie du dénûment. J'y consens, et ne veux voir dans la plupart des livres, du moins des plus marquants et significatifs d'André Gide, qu'une série de dépouillements successifs, non pas tellement au sens de confession de soi-même que d'abandon volontaire de ce qui vous est le plus cher. « La sainteté n'est pas un choix, dit l'admirable Alissa de la *Porte étroite,* c'est une obligation. Si tu es celui que j'ai cru, toi non plus tu ne pourras pas t'y soustraire ». Que ce soit obligation ou choix, il y a déjà tellement d'égoïsme dans la sainteté ! Nous suivons, voilà tout, notre démon dominant, qu'il nous entraîne dans les voies du renoncement, ou qu'il nous pousse à secouer ce qui fait obstacle à la satisfaction de nos plus profanes désirs. Si mon plaisir, à moi, c'est de me sacrifier, qu'y trouverez-vous à redire ? Alissa en parle trop à son aise. Elle peut bien, comme d'autres héros d'André Gide meurent de leur secret dévoilé, mourir de son propre holocauste, est-il bien sûr que plutôt qu'au bonheur de son fiancé, elle ne s'immole pas au sien propre, qui est le

goût du sacrifice, c'est-à dire, si j'ose ainsi parler, de la vertu pour le plaisir ? On ne sacrifie jamais à rien plus qu'à soi-même, et ce n'est pas une des moindres ironies de la vie, ni illusions de notre orgueil, que ce que nous appelons vertu soit une des formes les plus hautes de cet égoïsme sacré qui inspire toutes nos démarches intérieures. Il n'est point naturel à l'homme d'abandonner à un autre ce qu'il aime le plus au monde ; dès qu'il s'y résout, c'est qu'il aime moins. Ce n'est point Nyssia que préfère Candaule, c'est Gygès ; et à Gygès, lui-même. « Où veux-tu me mener, admirable Candaule ? » La plus grande volupté de Candaule, sa suprême œuvre d'art, c'est de se dépouiller pour accroître son propre enrichissement. Que pourrait-on dire d'autre de Michel, de Philoctète, de Ménalque, et de quelques autres héros d'André Gide ? Tel ou tel saint a-t-il non plus jamais fait autre chose ? Et cette orgueilleuse Alissa qui, au lieu de s'abandonner à la pente de son propre cœur, la remonte si durement jusqu'à mourir, s'est-elle jamais doutée jusqu'à quel point le conseil du Malin s'insinue et s'installe au plus secret de ce qu'elle prend pour l'obligation de la Vertu ? « Vous serez comme des dieux... » et le reste. C'est avec raison qu'un Bernanos a pu dire que le Diable fait précisément élection de domicile dans l'âme des plus grands saints. Passe encore pour André Gide, qui sait, en fait de malice, à quoi s'en tenir. Je crains toutefois que ce soit sur les points où il se croit le plus assuré contre les embûches du Diable, que le Diable est, contre lui, le plus insidieusement subtil. Toute l'œuvre d'André Gide ne serait-elle pas un magnifique démenti à cet axiome du *Narcisse*, que ce qu'il peut arriver de pire au savant, à l'artiste, et j'ajouterai, quant à moi, à l'homme, c'est qu'il se préfère, c'est-à-dire à la vérité qu'il veut, qu'il doit manifester ? Mais comment l'artiste se pourrait-il préférer, soit, j'imagine, préférer en lui l'artiste à l'homme, puisqu'il n'est là que pour exprimer et rendre éloquent ce que l'homme pense et ressent ? Il se peut

qu'André Gide, qui, pas plus que tel ou tel, moi compris, ne croit pas qu'il soit possible de séparer l'artiste de l'homme, ait entendu par là que l'artiste ne doit pas préférer son repos, sa réputation, à la vérité, si dangereuse soit-elle, dont il croit être le dépositaire et le messager. Peut-être aussi, et sans qu'il s'en rendît très clairement compte, en était-il encore, quand il parlait de la sorte, à l'influence de Flaubert, et, au nom de l'impersonnalité dans l'art, à je ne sais quelle distinction imaginaire entre l'homme et l'artiste, contre laquelle il éprouvait, instinctivement, l'impérieux besoin de réagir. Mais les théories artistiques de Flaubert sont les plus fausses du monde parce qu'elles sont les plus antihumaines que je sache ; quand Flaubert, en art, a fait quelque chose d'humain, c'est contre son propre gré et sans le faire exprès. Que si André Gide en eût jamais été là, il en serait bien vite revenu, surtout dès le *Prométhée mal enchaîné* où il tourne toutes ses puissances de raillerie et d'ironie contre qui se dévoue à son idée et se fait dévorer par elle, au lieu d'en vivre ; et dont toute la morale, ou l'une des morales qu'on en peut tirer, c'est qu'il n'y a pas la vérité d'un côté, l'homme de l'autre, mais que l'homme ne fait qu'un avec sa propre vérité, et que c'est au contraire sa vérité qui doit se dévouer à lui, pour qu'il s'accroisse et grandisse d'autant en force, en beauté, et en sagesse. Car il n'est pas question qu'on préfère en soi-même ou l'artiste, ou l'homme, mais qu'on se préfère toujours et qu'on aille toujours, coûte que coûte et dans la joie, jusqu'au bout de la connaissance, je dirai même de la jouissance de soi-même. Car « le désir non suivi d'action, a dit excellemment William Blake, traduit par André Gide, engendre la pestilence ». Se préférer jusque dans l'ascétisme et le renoncement, n'est-ce point toute l'éthique et toute l'esthétique ? Bovarysme ou non, qu'il est plus simple, plus juste, plus naturel et plus humain, qu'il en soit ainsi, et qu'on se l'avoue ; et surtout qu'on se l'avoue tout haut !

Je ne sais qui, le premier, s'est avisé de découvrir, dans les *Faux-Monnayeurs*, l'influence de Dostoïewsky, bien mieux, d'y trouver je ne sais quelle réplique des *Possédés*. Il est incroyable que la paresse intellectuelle puisse aller aussi loin. L'admiration qu'André Gide professe pour Dostoïewsky, ses conférences, et tout ce qu'il y a, dans les *Faux-Monnayeurs*, d' « esprit souterrain », leur ont fait sans doute illusion. En matière de critique, c'est au vrai qu'il faut aller, ou tâcher d'aller tout d'abord. Certes, il y a des familles d'esprits ; c'est par rapport à elles, mais aussi, en premier lieu, par rapport à lui-même qu'il faut classer un écrivain. Que ce soit la chose du monde la plus difficile, n'empêche pas de la tenter. Sans doute, n'est-ce rien moins qu'impliquer la conception que Gide se fait de l'œuvre d'art, et moi-même, de l'œuvre d'art chez Gide, à quoi il n'est pas encore temps de penser, ou que du moins, pour le moment, je souhaiterais n'aborder que par la tangente. Qu'André Gide ait, avant tout, la tête critique, n'implique pas davantage qu'il n'est point un créateur. Oui, la tête, il ne la perd jamais ; je crois qu'il faut de temps à autre ne l'avoir plus tout à fait à soi, ne serait-ce que pour mieux la retrouver ; c'est ainsi qu'on s'enrichit toujours plus. Par exemple Shakespeare, Balzac, et ce même Dostoïewsky ; j'y ajouterais volontiers Molière. J'inclinerais, pour ma part, à croire que ces quatre grands hommes ont assez peu observé ; ou plutôt que la part de l'observation est chez eux beaucoup moindre que celle de l'invention. Je veux dire que la matière que dépose en eux l'immédiate réalité, se transforme, selon leur capacité de génie, et selon leurs propres passions, en une réalité seconde, qui n'a de commun, mais à une échelle supérieure, avec l'ordinaire, que la justesse des proportions, même dans la peinture d'êtres que leur manque de mesure fait prendre aussitôt à notre faible esprit, pour des monstres.

J'aurais longtemps juré que, de ceux-là, Dostoïewsky

était celui chez qui la part d'observation est la plus diverse et la plus riche. Aujourd'hui, je n'en suis plus aussi sûr ; plutôt croirais-je le contraire. Que l'on fasse, chez l'auteur des *Frères Karamazof*, la balance égale à l'infernal et au mystique ; ou qu'avec André Gide, singulièrement confirmé d'ailleurs par Léon Chestov, on ne voie en lui que le satanique, qui scrute aussi profondément qu'il le fait, les abîmes du ciel et de l'enfer, il ne peut d'abord les trouver qu'en lui-même, et leur prête un esprit délirant, une beauté d'hallucination, un génie magnifiquement tortueux, qui ne fait que hausser à leurs propres grandeur, misère, ou déformation, le commun limon où, pour une part, et comme nous tous, il est lui-même modelé et pétri. Ce grand psychologue est, au même titre que Shakespeare, un grand dramaturge ; et que Balzac, un grand lyrique dévoyé. Je ne vois rien de tel dans les *Faux-Monnayeurs*, sauf, en fait de lyrisme et de force dramatique, ceux-là, tout intellectuels, qui tiennent à la mise à nu des passions, à leur écorché, à la vibration sèche et tranchante d'un style volontairement neutre qui tire sa chaleur la plus brûlante de sa condensation même ; et son nombre, de l'exactitude et la justesse infaillibles avec lesquelles tout le poids en est déterminé et réglé. De ce roman, j'admire surtout l'impersonnalité, je veux dire de quelle étonnante façon il se plie à son objet et à tous les objets qu'il veut peindre ; et qu'étant peut-être le plus personnel d'André Gide, il semble qu'André Gide, poussant son art à un degré qu'il n'avait pas encore atteint, s'y soit effacé quand même tout entier. A tout prendre, ces *Faux-Monnayeurs*, si j'avais, ce qu'à Dieu ne plaise, à leur assigner une famille, ce serait plutôt celle de Stendhal. Que l'on m'y entende bien ; ce n'est pas influence, moins encore ressemblance ou imitation que je veux dire ; mais recherche du vrai, goût du précis et du concis dans ce que le vrai a de presque insaisissable, curiosité des régions obscures de l'âme, franchise des passions, immoralisme enfin.

J'avoue que, plutôt que ce dernier mot, c'est un autre qu'il faudrait, immoralisme, tout autant qu'amoralisme, pouvant prêter à confusion ou équivoque. A dire vrai, il y a de l'un et de l'autre chez Stendhal, et je serais du reste assez tenté de réduire les deux termes l'un à l'autre, mais jusqu'au point seulement où ils signifient, l'un et l'autre, indifférence à la morale, c'est-à-dire, pour simplifier, à toute règle de conduite qui se fonde sur une distinction entre le bien et le mal. Il ne s'agit pas, pour Stendhal, d'aller, comme Nietzsche, et peut-être André Gide, par-delà le bien et le mal. C'est que Nietzsche est, lui aussi, un grand lyrique divergent, et Gide, un chrétien tourné à l'immoraliste pour avoir subi trop longtemps la contrainte et la pesanteur de la morale. Il y a, un peu, chez l'un et l'autre, du révolté, qui n'est pas la même chose qu'insoumis ; et qui, soit fureur dionysienne chez Nietzsche, soit, chez Gide, ferveur critique de certaines formes d'esprit et de beauté, glisserait facilement à la tendance et pourrait se changer au systématique, en prenant à contre-pied pour bien, ce qui a jusqu'à maintenant été tenu pour mal. Je ne dis pas qu'il n'y ait là, par bien des côtés, rien de légitime ni juste ; j'entrevois seulement un écueil où je ne voudrais pas voir André Gide buter. Or Stendhal est né immoraliste, je veux dire libre. Il se préoccupe si peu des formes contradictoires et interchangeables du bien et du mal, qu'ayant horreur de l'hypocrisie, mettant au-dessus de tout la sincérité des passions et considérant que la seule vérité qu'on doive, c'est à soi-même, il n'a jamais cessé de dissimuler, ni de superposer des masques à son véritable visage. Mais il observe autant qu'il invente, et je crois que les passions qu'il prête à ses personnages n'ont de commun avec les siennes propres que cette mesure humaine à laquelle il rapportait tout. André Gide, à son tour, a ceci de commun avec Stendhal qu'il observe, mais moins, je crois aussi, qu'il n'invente ; ou plutôt qu'il n'observe que dans le sens et selon la pente de ses propres

inclinations. Ce n'est pas manque d'étendue ni de perspective d'esprit ; André Gide est un des hommes de ce temps à qui le moins de choses, parmi les humaines, sont étrangères ; c'est, bien plutôt, qu'il subordonne, au contraire de Stendhal, tout ou presque tout à certaine vérité qui lui semble devoir être dite, parce qu'elle est, selon lui, bonne à dire, et ne serait-ce, après tout, que parce qu'il la tient pour vérité. De quoi Stendhal se soucie aussi peu que de chose au monde, cela seul qui l'intéresse étant les passions humaines peintes dans toute leur nudité et scrutées jusque dans leur plus secret repli. De là le *Rouge et le Noir*, la *Chartreuse*, et cette admirable *Armance*, celui, de tous ses romans, qui est peut-être le plus près de mon cœur.

Rien, non plus, moins que ces trois, ne ressemble aux *Faux-Monnayeurs*, où je verrais plutôt, non pas, sous la forme du roman, une réplique de *Si le grain ne meurt*, mais, de par leur fragmentation, segmentation, diversité et entrecroisement, une sorte de *Mémoires* d'où l'auteur serait, du moins en apparence, absent, ou, si l'on veut, détaché, et où il prendrait de temps à autre la parole au nom de ses personnages, et parfois ceux-ci en son nom. Par là, ne leur restituerait-il point le souffle, et ces contours de la vie qui leur manquent un peu, en tant que héros de roman ? A ce compte, et pouvant de moins en moins dissocier les uns des autres les derniers ouvrages d'André Gide, c'est peut-être davantage à la *Vie d'Henri Brulard* qu'ils me feraient penser. Je sens très bien que si j'insiste à ce point sur Stendhal, c'est pour tirer de toutes mes forces André Gide de l'ornière de Dostoïewsky, où on l'a si maladroitement culbuté. Dieu me garde toutefois de le faire choir dans une autre, où il n'a que faire, ni moi non plus.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

AIR DE SÉMIRAMIS

Ce titre est cruel aux faiseurs d'opéra, et même aux poètes tragiques ; car les uns et les autres abondent en lieux communs ; aucun n'a pensé la chose même, ce que dit la puissance lorsqu'elle parle à soi. Donnez-vous l'ennui de lire une tragédie de Voltaire. Voltaire n'a formé aucune idée directe de la puissance ; il ne savait qu'en rire. Hugo n'avait point non plus une âme de prince. Bon prince, ce n'est pas prince.

Stendhal a vu quelque chose du prince dans sa *Chartreuse*.

Napoléon avait des parties de prince ; mais avec cela il était admirablement raisonnable. L'homme est bâti pour commander ; cela ne l'étonne point. Catherine, Élisabeth furent effrayantes. De là on pense à Didon ; mais Virgile, par nécessité, a adouci l'aventure d'Énée ; selon la réunion de passion et de puissance, Énée était un homme mort. Les développements académiques étant écartés, voici le vrai monologue :

Toi frappe au fond de l'être !...

C'est l'aurore qui interroge ; c'est la force cosmique. Il n'y a pas ici de politique, car c'est un compromis. Il y a le vivant, force solaire, qui s'éveille selon sa propre loi. Il n'y

AIR DE SÉMIRAMIS

(FRAGMENT D'UN ANCIEN POÈME)

A Camille Mauclair

Dès l'aube, chers rayons, mon front songe à vous ceindre !
A peine il se redresse, il voit d'un œil qui dort
Sur le marbre absolu, le temps pâle se peindre
L'heure sur moi descendre et croître jusqu'à l'or...

*
* *

..... « Existe !... *Sois enfin toi-même ! dit l'Aurore.*
O grande âme, il est temps que tu formes un corps !
Hâte-toi de choisir un jour digne d'éclore,
Parmi tant d'autres feux, tes immortels trésors !

Déjà, contre la nuit, lutte l'âpre trompette !
Une lèvre vivante attaque l'air glacé ;
L'or pur, de tour en tour, éclate et se répète,
Rappelant tout l'espace aux splendeurs du passé !

Remonte aux vrais regards ! Tire-toi de tes ombres,
Et comme du nageur, dans le plein de la mer,
Le talon tout-puissant l'expulse des eaux sombres,
Toi, frappe au fond de l'être ! Interpelle ta chair,

Traverse sans retard ces invincibles trames,
Épuise l'infini de l'effort impuissant,
Et débarrasse-toi d'un désordre de drames
Qu'engendrent sur ton lit les monstres de ton sang !

a rien d'autre. Je soupçonne que le poète lui-même monte chaque matin à cette *spire*

Qui d'un cœur sans amour s'élance au seul honneur.

Aussi n'aura-t-il point de rival ; et chacun de ses vers dit cela même. C'est que les hommes n'ont pas tout l'orgueil.

Je n'ai point vu le poète. (On pense bien que je l'ai vu plus d'une fois depuis que ce commentaire fut écrit. La dernière fois je crus voir une chèvre de bronze échappée d'un portail et bondissant sur le pavé architectural. Nullement faiblesse, ni doute sur soi. Le Maître.) Il me semble que je serais assez fier, et assez petit garçon aussi si je faisais paraître dans son regard quelque chose de ce monologue :

Repas de ma puissance, intelligible orgie.

La prose est plus modeste ; elle n'a peut-être pas besoin d'orgueil. Non, mais plutôt de justice. Je l'ai écrit ailleurs : « La prose, boiteuse comme la justice. » Le poète ne peut que régner. On voit que je glisse à prendre cet *Air de Sémiramis* comme une confession. C'est qu'il y a de la hauteur en tous ces poèmes, sans jamais un regard à la Justice.

La prose de Paul Valéry est poème par ce genre de hauteur. Je lisais les *Notes sur l'Europe* qu'a publiées la *Revue des Vivants ;* j'y trouvais de fortes pensées, sans flatterie pour personne. J'y cherchais justice, je n'y ai trouvé qu'un plan de puissance. Cette tête est Romaine :

A l'image des dieux la grande âme est injuste
Tant elle s'appareille à la nécessité !

Il y a pire :

Et que ferait mon cœur s'il n'aimait cette haine
Dont l'innombrable tête est si douce à mes pas ?

Il faut avoir été homme de troupe pour voir l'autre côté. Le peuple est bon prince.

J'accours de l'Orient suffire à ton caprice !
Et je te viens offrir mes plus purs aliments ;
Que d'espace et de vent ta flamme se nourrisse !
Viens te joindre à l'éclat de mes pressentiments ! »

— Je réponds !... Je surgis de ma profonde absence !
Mon cœur m'arrache aux morts que frôlait mon sommeil,
Et vers mon but, grand aigle éclatant de puissance,
Il m'emporte !... Je vole au-devant du soleil !

Je ne prends qu'une rose et fuis... La belle flèche
Au flanc !... Ma tête enfante une foule de pas...
Ils courent vers ma tour favorite, où la fraîche
Altitude m'appelle, et je lui tends les bras !

Monte, ô Sémiramis, maîtresse d'une spire
Qui d'un cœur sans amour s'élance au seul honneur !
Ton œil impérial a soif du grand empire
A qui ton sceptre dur fait sentir le bonheur...

Ose l'abîme !... Passe un dernier pont de roses !
Je t'approche, péril ! Orgueil plus irrité !
Ces fourmis sont à moi ! Ces villes sont mes choses,
Ces chemins sont les traits de mon autorité !

C'est une vaste peau fauve que mon royaume !
J'ai tué le lion qui portait cette peau ;
Mais encor le fumet du féroce fantôme
Flotte chargé de mort, et garde mon troupeau !

Enfin, j'offre au soleil le secret de mes charmes !
Jamais il n'a doré de seuil si gracieux !
De ma fragilité je goûte les alarmes
Entre le double appel de la terre et des cieux !

Si maintenant je voulais commenter encore ce morceau fort clair et tout extérieur, ou presque, en le rapprochant de *La Jeune Parque,* on dirait que le rapprochement est tiré de loin. Au vrai le sens de *La Jeune Parque,* qui est cet opaque de l'être à lui-même, circule en tous ces poèmes ; c'en est le sang et l'humeur. Ici les ressemblances sont pour ouvrir des trous d'ombre :

Poitrine, gouffre d'ombre...

Je pense à la « *très imminente larme* ». Car de ce tissu replié que je ne connais point, mes pensées montent comme des marées :

Mon cœur m'arrache aux morts...
Et débarrasse-toi d'un désordre de drames...

La vie intérieure passe toute dans l'extérieur ; car c'est ici le poème de la puissance ; mais la puissance vit et meurt dans le moment ; Sémiramis ne peut aspirer toujours.

...Interpelle ta chair...
Battez, cymbales d'or, mamelles cadencées,
Et roses palpitant sur ma pure paroi !

Mais ce n'est pas la jeune Destinée (ne sait à qui destinée) qui s'étire et voudrait se dénombrer soi. Voir dans *La Jeune Parque :*

...maîtresse de mes chairs,
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue...

Et non, ce rapprochement n'est pas tiré de loin ; les trois strophes ajoutées dans la dernière édition ramènent ces sentiments qu'il faut appeler viscéraux, toujours refoulés, toujours revenant. L'ambition est thoracique ; le thorax est le lieu des colères ; mais, comme le thorax ne se nourrit point, et bien plutôt dépense,

(*Ce cœur, — qui se ruine à coups mystérieux...*)

ainsi l'ambition ne peut être que l'amour surmonté ; la

Repas de ma puissance, intelligible orgie,
Quel parvis vaporeux de toits et de forêts
Place au pied de la pure et divine vigie,
Ce calme éloignement d'événements secrets !

L'âme enfin sur ce faîte a trouvé ses demeures !
O de quelle grandeur, elle tient sa grandeur
Quand mon cœur soulevé d'ailes intérieures
Ouvre au ciel en moi-même une autre profondeur !

Anxieuse d'azur, de gloire consumée,
Poitrine, gouffre d'ombre aux narines de chair,
Aspire cet encens d'âmes et de fumée
Qui monte d'une ville analogue à la mer !

Soleil, soleil, regarde en toi rire mes ruches !
L'intense et sans repos Babylone bruit,
Toute rumeur de chars, clairons, chaînes de cruches
Et plaintes de la pierre au mortel qui construit.

Qu'ils flattent mon désir de temples implacables,
Les sons aigus de scie et les cris des ciseaux,
Et ces gémissements de marbres et de câbles
Qui peuplent l'air vivant de structure et d'oiseaux !

Je vois mon temple neuf naître parmi les mondes,
Et mon vœu prendre place au séjour des destins ;
Il semble de soi-même au ciel monter par ondes
Sous le bouillonnement des actes indistincts.

Peuple stupide, à qui ma puissance m'enchaîne,
Hélas ! mon orgueil même a besoin de tes bras !
Et que ferait mon cœur s'il n'aimait cette haine
Dont l'innombrable tête est si douce à mes pas ?

Jeune Parque devait donc paraître, mais pour être offensée, humiliée, oubliée ; ces trois strophes furent d'abord refoulées trop loin ; mouvement juste, et qui témoigne qu'en notre poète tout gravite selon la condition oscillante des fluides mélangés aux solides :

O mouvements marins des amants confondus...

Il faut que je renvoie le lecteur au *Narcisse* :

Alors les yeux fermés à l'éternel éther
Ne voient plus que le sang qui dore leurs paupières ;
Sa pourpre redoutable obscurcit les lumières
D'un couple aux pieds confus qui se mêle et se ment.

Même dans ce *Narcisse*, qui veut être reflet de reflet, la force bouillonne encore ; on sent bien que, ce que l'amour a commencé, c'est la colère qui le résoudra. Même dans la Jeune Parque, si bien accordée au monde,

(*Je scintille, liée à ce ciel inconnu*)

tout part en violence, tout s'indigne d'être ; mais par le grand remous de l'Univers, tout est réconcilié à soi ; le vivant se sent continu avec le monde ; c'est le moment Darwinien, ou biologique : penser comme l'oiseau vole. Ici au contraire en cette Sémiramis, c'est le moment politique, et c'est le premier ; c'est le plus jeune. Le monde n'est pas un lieu de promenade. Le printemps, les ombelles, la mer, rien de cela ne suffit à l'ambitieuse. Il faut un monde marqué, esclave de ce corps dont je ne suis pas maître. Je m'enchante par les signes humains. Remarquez qu'il n'y a point de monuments dans *La Jeune Parque*, mais un monde informe et à demi fluide, sauvage devant sauvage :

Terre trouble et mêlée à l'algue...

L'être ne se cherche point en son image ; il refuse l'image ; il la rend au corps vivant dont elle est née. Au lieu que

Plate, elle me murmure une musique telle
Que le calme de l'onde en fait de sa fureur,
Quand elle met sa force aux pieds d'une mortell
Mais qu'elle se réserve un retour de terreur.

En vain j'entends monter contre ma face auguste
Ce murmure de crainte et de férocité :
A l'image des dieux la grande âme est injuste
Tant elle s'appareille à la nécessité !

Des douceurs de l'amour quoique parfois touchée,
Pourtant nulle tendresse et nuls apaisements
Ne me laissent captive et victime touchée
Dans les puissants liens du sommeil des amants.

Baisers, baves d'amour, basses béatitudes !
O mouvements marins des amants confondus,
Mon cœur m'a conseillé de telles solitudes
Et j'ai placé si haut mes jardins suspendus

Que mes suprêmes fleurs n'attendent que la foudre
Et qu'en dépit des pleurs des mortels les plus beaux,
A mes roses, la main qui touche tombe en poudre ;
Mes plus chers souvenirs bâtissent des tombeaux !

Qu'ils sont doux à mon cœur les temples qu'il enfante,
Quand tiré lentement du songe de mes seins
Je vois un monument de masse triomphante
Joindre dans mes regards l'ombre de mes desseins !

Battez, cymbales d'or, mamelles cadencées,
Et roses palpitant sur ma pure paroi !
Que je m'évanouisse en mes vastes pensées,
Sage Sémiramis, enchanteresse et roi.

PAUL VALÉRY

Sémiramis s'enivre de cet extérieur à soi, le temple ; encore mieux de l'étrange bruit que rend la pierre forcée. Choses mortes et éternelles, mais par une âme étrangère. C'est ainsi que Sémiramis se résout au dehors, le long de cette spire empruntée. Une âme ambitieuse n'a pas essayé de se vaincre ; elle n'y veut seulement pas penser.

D'où naît cette colère sonore, et ce clairon, qui impose à l'homme la forme du cuivre. Cette violence parle aux yeux et aux oreilles.

(Ces chemins — cette peau de lion...)

Comparez aux îles de *La Jeune Parque :*

Salut ! Divinités par la rose et le sel...

Autre aurore, où les choses ne comptent comme signes que parce qu'elles sont chacune à soi et pour soi. Ordre des remous éternels :

Et là, titubera sur la barque sensible
A chaque épaule d'onde, un pêcheur éternel.

Mais cela Sémiramis ne le voit point encore. Si elle mourait égorgée, et s'il lui restait le temps d'un regard, oui peut-être.

ALAIN

BARBERINE

OU

LE CACHE-POT

Barberine Pô qui habitait sous le toit de la maison avec les chansons de son père, la première fois qu'elle fut tentée de regarder par la fenêtre, aperçut dans la rue en promenade une figure de son histoire de France : même teint, même coupe de visage, même tison dans le velours de l'œil et diabolique un sourire singulièrement accordé à son cœur de naissante courtisane. La barbe en pointe, brune avec des reflets de châtaigne près des cheveux, soyeuse, souple, drue, agaçante de toute la gentillesse forte d'une infinité de frisettes, menues et mouvantes comme des grelots, « me rend myope » se disait Barberine amoureuse et feignant de ne pas savoir ce que c'était : « Je voudrais la toucher ». Le costume était seulement moins riche que celui qu'on eût rêvé pour le roi que rappelait le nouveau maréchal-ferrant de Chaminadour, mais dès que le regard de François Ier eut rencontré celui de Barberine Pô, tapi entre les tuiles du toit, il y eut un pacte entre eux.

Barberine était une belle fille échappée d'une « auberge » flamande, blonde, les cheveux gros qui se doraient sous le peigne, la santé d'une Pomone, les attributs de Flore ; toute rien que lis et que rose ; un peu prognathe. Son rire faisait trembler le Crucifix de sa mère au deuxième étage,

quand elle s'amusait dans la rue, et elle n'en était pas moins solennelle dans les larmes ; nulle créature aussi jeune n'eût su mieux qu'elle prendre un air grave pour parler aux prêtres et aux dévotes. Ainsi eut-elle bien vite fait de conquérir les deux parties du monde et quand elle eut imaginé de se louer à la journée sous prétexte de lingerie, ce fut à qui la prendrait chez lui comme « badifolle » ; on ne lui demandait pas tant de coudre en effet, de repriser, de repasser (ce à quoi elle ne s'entendait guère mieux que vous) que de jaser et de mimer, de feindre le rire et le pleurer, art dans lequel elle était dès sa naissance et sans apprentissage passée maîtresse et on la gâtait et on la payait très cher et encore fallait-il retenir son tour un mois d'avance, pour qu'elle consentît à venir à domicile vous amuser.

Quand Barberine par hasard n'allait pas à la journée chez le client, on ne la voyait pas chez elle assise une aiguille à la main, mais debout devant la porte de sa mère, l'extrémité de ses doigts cachée dans les poches minuscules d'un petit tablier de dentelle, si petit qu'il ressemblait à un pagne et jamais elle n'avait paru plus active, comme si elle eût accompli là sa fonction essentielle. Barberine n'était d'ailleurs pas plus gourmande que paresseuse, elle se contentait ces jours-là du pain et du café noirs des Pê ; il est vrai qu'elle savait, quand elle jeûnait, se faire inviter avant le soir à des fêtes secrètes que des amis célébraient en son honneur et s'il fallait que, cent fois, rouge de colère, sa mère le lendemain se plantât sur le trottoir d'en face et criât : « Barberine » de huit heures à dix heures, au milieu du marché rempli déjà de monde, pour que Barberine consentît à se réveiller et à se lever, on n'eût pu dire qu'une seule fois Barberine eût apporté le plus léger retard à sortir du sommeil et de son lit, quand il s'agissait de secourir le malheur des autres ou de courir

à son propre plaisir, qui tombaient régulièrement le même jour.

Si un incendie éclatait la nuit par exemple, elle était la première à sa fenêtre, quelque temps qu'il fît, au premier coup de clairon, alertant les voisins et l'on n'entendait plus que sa voix qui dominait la panique, la dirigeait, l'exaltait. La première, elle cheminait peu après au fond de l'abîme sombre des rues, guidée par les nuages qu'éclairaient les flammes ou par le clocher illuminé. On ne pouvait pas la voir, mais avant même qu'elle eût parlé, on était sûr que ce ne pouvait être qu'elle. Çà et là, elle distribuait les renseignements les plus oiseux d'une voix tremblante d'émotion à l'indifférence des curieux qui la trouvaient bien bonne. Il était d'usage de même de compter sur Barberine pour garder les morts auxquels elle n'avait pas lieu de marchander son sommeil, si la bougie des veillées funèbres aussi bien que la lueur des incendies n'éclairait jamais qu'un seul rendez-vous d'amour, non pas que Barberine recherchât ces atmosphères tour à tour sinistres ou lugubres, parce qu'elles trompaient seulement sur elle les autres qui à la voir là fidèle à elle-même depuis toujours, faute d'imagination, ne songeaient pas à voir au juste ce qu'elle y faisait, quand il leur suffisait, pour être tranquilles, de savoir ce qu'elle y paraissait faire. Leur indolence y trouvait son compte et Barberine découpait si scrupuleusement ses gestes sur ceux de sa mère que d'être Pô expliquait tout, justifiait tout. Vicieuse et malicieuse, Barberine y trouvait-elle, elle, un regain de plaisir ?

La première fois qu'après l'œillage du toit Barberine se rendit en pèlerinage sentimental à N.-D. de Consolation, Anthelme Bordesoule se trouva sur son chemin et lui demanda la permission de l'accompagner.

C'était François Ier.

A peine de retour, Barberine se promena dans tout le quartier, ne parlant que de Louise, la femme d'Anthelme, qu'elle n'avait jamais aperçue s'il n'était marié que depuis deux semaines et comme si c'eût été avec elle qu'elle fût allée en pélerinage, elle rapportait les moindres détails sur la jeunesse de Louise qui n'avait cependant pas grandi à Chaminadour. Quelques jours plus tard, Barberine livrait même à la publicité la vie intime des Bordesoule : « une liseuse de roman, cette Louise, qui sort en bigoudis, confesse son lit avant de s'y recoucher et ne sait pas dresser une table ni cuire à point son rôti. » Bientôt, l'alcôve entr'ouverte par les soins de Barberine, tout le monde sut que Louise n'avait aucun goût pour son devoir conjugal, et ce qui eût été, au dire de Barberine casuiste, la gloire d'une vierge devenait pour une femme mariée de tous les péchés le pire.

Ne remarqua-t-on pas d'ailleurs qu'Anthelme eut bientôt, à côté de sa femme, sa maîtresse, mais ce n'était pas Barberine ; une maîtresse imprévue, si piquante, si étonnante que tout Chaminadour tout de suite l'apprit, s'y prit, en glosa, s'hallucina sur elle : une naine de trente ans qui brodait à la pièce, comme une fée, sur un balcon suspendu près de la forge. Aussi large que haute, elle ne mesurait pas 90 centimètres carrés, quand Bordesoule avait la taille et l'ampleur d'un géant. Cet amour monstrueux devait, si caché qu'il fût tenu, devenir bientôt notoire et légendaire. « Nine » d'ailleurs, c'est ainsi qu'on l'appelait, dès qu'elle fut sûre que Bordesoule la remarquait, s'affubla d'un lorgnon d'or, d'une robe traînante et d'un chapeau à plumes d'autruche aussi grandes qu'elle-même qui empêchèrent que tout le monde ne s'arrêtât pas, puisque Bordesoule s'y arrêtait, avec admiration devant les fossettes de son visage et le raffinement de doigts de ses deux petites mains

potelées comme devant une miniature et qu'on ne guettât pas le moment où Bordesoule installait sa marotte sur l'enclume. Alors, la ville entière accourue les regardait par le trou de la serrure et l'on eût dit que Bordesoule le savait et qu'il s'en moquait ou qu'il voulait même qu'on le sût et le scandale de ce concours du peuple. Barberine aussi bien pour leur faire de la réclame ne se promenait plus seulement dans le quartier, mais jusque dans les faubourgs. Etait-ce elle qui avait proposé, voire imposé « Nine » à Bordesoule comme un cache-Pô ? On rencontrait Barberine en effet partout toujours avec lui, à tous les coins des rues et des bois et dans tous les villages où il y avait un hôtel et dans toutes les villes où il y avait une gare et pas une fois Barberine n'allait en pèlerinage qu'Anthelme ne l'attendît à la buvette de la Forêt et ne l'y accompagnât, mais nul ne songeait à les voir ; il ne s'agissait jamais de Barberine qui se dissimulait derrière « Nine », il ne s'agissait toujours que de « Nine » qui était sur la sellette, sur l'enclume et à propos de laquelle sans doute Barberine sermonnait Bordesoule dans tous les recoins du monde.

Cependant, on oubliait Barberine toute seule à cause des jeux d'ombre et de lumière qu'elle savait à propos manœuvrer sur « Nine », on avait assez d'occupation aussi à observer Louise qui allait bien sans doute pour amuser la ville se fâcher ? Mais Louise, dès qu'on parlait de « Nine », devant elle, riait plus fort que vous, comme si elle eût été plus dupe encore que vous ou comme si, dupe moins que personne, elle en eût su plus que vous sur « Nine », comme si elle eût été dans le secret de Barberine ; elle avait appris en effet à faire mieux son potage, à battre son lit dès l'aube jusqu'à la paillasse, à se coiffer aussitôt, ne comptant que sur elle-même pour garder son Anthelme, puisqu'elle se donnait bien la peine d'être irréprochable. Mais Barberine n'était pas une seconde

avec Anthelme qu'elle ne lui parlât de Louise. Sans doute Barberine s'intéressait-elle plus à la femme d'Anthelme pour la haïr qu'à lui pour l'aimer ; elle le plaignait dès l'abord par exemple de n'avoir pas une chemise empesée ni des bretelles solides qui empêchassent son pantalon de glisser ; à travers les souliers, Barberine voyait les trous des chaussettes d'Anthelme que sans Barberine Anthelme n'eût pas eu l'occasion de percer, s'il ne se déplaçait que pour la rejoindre. Ainsi, tous les efforts de Louise passaient inaperçus. Mais ce n'était pas assez. Barberine impatiente d'un cinquième acte alla trouver Doucelome, dit « le bouc », un de ses comparses les plus secrets, amant de profession et bientôt l'on vit Doucelome, dit « le bouc », assidu chez les Kraquelin, les marchands de musique ou dans le café qui faisait face au rez-de-chaussée des Bordesoule, ses yeux de couleuvre fixés sur Louise, du matin au soir ; un jour Anthelme introduisit lui-même chez lui le séducteur, mais dans sa hâte d'être trompé, il cria au scandale trop tôt, jetant dehors une innocente. Louise dehors et la marotte inutile devenue, Anthelme crut-il enfin venir déposer son nom aux pieds de Barberine ? Barberine feignit de ne pas le connaître et cria par-dessus les toits :

— Un divorcé ? Moi, la fille de Mme Pô ; moi, la fille du Crucifix de Porcelaine, je ne passerais pas par l'église pour me marier ?

Cette aventure singulière avait porté si haut le prestige de Barberine dans Chaminadour que deux mois plus tard elle passait par l'église en effet pour se marier. Elle n'avait consenti à être épousée que par un fort-en-gueule, toujours absent, sot, assez beau, assez beau pour qu'il ne lui donnât que du plaisir, assez sot pour qu'il ne s'aperçût pas qu'elle en prît à son aise ailleurs à l'occasion, toujours absent pour qu'elle n'eût l'occasion d'en perdre aucune et

comme les nécessités de son métier obligeaient Tambonneau à conduire sans cesse des chevaux fougueux au grand soleil, Barberine en profitait pour apitoyer toute la ville sur sa solitude et ses angoisses de Pénélope, desquelles une religieuse attitrée témoignait, la sœur Saint-Théobald, qui chaque dimanche en pleine chapelle de la Vierge devant toute la ville assemblée après les Vêpres priait, ses bras en croix deux heures durant, pour Tambonneau et dès que Tambonneau rentrait bientôt, grâce à elle sain et sauf, de son dernier voyage, Barberine faisait illuminer par la sacristine le maître-autel et des quatre coins de Chaminadour interloqué on entendait Tambonneau jurer, insultant tout ce qui défilait devant sa porte, l'Église la première et Barberine, si bien qu'on le craignait et qu'on plaignait sa femme, ce qui réjouissait le cœur de Pô de Barberine pour qui la crainte et la pitié, (la crainte qu'inspirait Tambonneau, et la pitié qu'elle inspirait) constituaient les deux colonnes de tout foyer durable.

II

La naissance de Barberine n'avait été un événement pour personne. Son père qui n'avait déjà plus toute sa raison, l'avait prise dans ses bras et lui avait éclaté de rire au nez ; sa mère qui avait un enfant l'an ne l'avait même pas regardée (ailleurs était l'essentiel de sa vie) ; elle avait fait boire seulement machinalement Barberine à la même source grêle qui avait abreuvé les autres, qui jaillissait du désert de sa poitrine, et son ventre une fois refermé, elle était descendue de son lit dans son magasin, jetant Barberine nue à ses pieds sur le trottoir où celle-ci se roulait comme une petite bête obscène.

Quand ses sœurs rentraient, elles prenaient Barberine entre leurs bras ou la portaient dans son petit lit noir, seulement un peu moins noir qu'elle, et elles l'y berçaient

et à poings fermés elle y dormait. On ne l'avait lavée que deux fois durant son enfance, selon les rites, le soir de son baptême et le jour où Denise l'avait laissée choir dans la fosse d'aisance. Elle se portait bien.

Dès qu'elle avait su marcher, Barberine s'était mise à jouer entre les pots, à se cacher dedans, à se cacher derrière ; Mme Pô faisait semblant de la chercher. Ne jouait-elle plus dans le magasin de sa mère ? Barberine courut les champs, entraînant à sa remorque tout ce qu'il y avait de gai à Chaminadour et dès qu'on était loin, on ballait, chemise au vent ou sans chemise dans les bocages et si le Fou, son père, surgissait tout d'un coup dans un fourré parmi la fête, on ne se troublait pas, s'il ne reconnaissait personne et pas plus Barberine qu'une autre, excepté Mme Pô dans le monde ; on lui tressait des couronnes, on l'enveloppait de rondes fraîches sans fin, si bien que le vieillard un moment se croyait Pan aux Naïades.

A mesure qu'elle avait grandi, Barberine avait méprisé de plus en plus l'univers, mais surtout ses sœurs qui étaient sans avenir à ses yeux, quand elle était sûre d'être belle et habile assez pour surprendre la chair de mille hommes ici-bas, là-haut l'esprit de Dieu, pour mériter après la terre le ciel, ne se dispensant d'aucune conquête. A mesure qu'elle avait grandi, Barberine avait méprisé tout le monde excepté sa mère à qui elle avait voué dès le premier jour un culte de parti-pris, dans lequel ne laissait pas d'entrer quelque intention secrète, hypocrite. Préférée de Mme Pô, Barberine participait de plus près à la réputation et au caractère de celle-ci, à l'on ne savait quelle vertu magique dont elle avait d'instinct soupçonné l'utilité.

Sans se donner trop de peine d'ailleurs pour rien, Barberine n'aimait que les ambassades et les pélerinages dont Mme Pô la chargeait. Plus impatiente qu'il n'eût fallu pour qu'elle s'assît autrement que sur le rebord de sa chaise

on ne la voyait jamais que debout ou bien couchée et si la chaise est un instrument de torture à l'usage des chrétiens, on découvre par là à quel point Barberine était chrétienne.

L'étude l'ennuyait ; elle n'avait appris que ce qu'elle ne pouvait pas refuser : les quatre règles, l'orthographe, et cependant discutait de tout avec tous, dès son plus jeune âge et les savants du lieu aimaient jusqu'à ses ignorances, toutes remplies de divination.

Barberine s'était contentée de contrefaire en récréation la plus dissipée et la plus sage en classe ; elle-même jamais que derrière son visage. Ainsi n'était-elle vraie que pour elle ? aux autres abandonnant seulement l'apparence, le mensonge, Barberine jouait toujours sérieusement, ne laissant voir que le sérieux ou le jeu selon ; et l'on n'eût su dire si le jeu n'était pas que pour les autres et le sérieux pour elle, mais il y a fort à parier que le sérieux n'était encore qu'un jeu pour elle ; ainsi jouait-elle tout le temps et surtout quand les autres croyaient qu'elle ne jouait plus.

Dès l'âge de douze ans elle avait découvert ses jambes, repéré son nombril et préparé la place de ses deux seins dans le monde et ce n'avait pas été une joie profane pour elle que de découvrir des jambes à côté des siennes et de repérer un autre nombril dans le voisinage du sien, d'autres seins que les siens ; les vêtements des autres ne gardèrent pas longtemps leur secret devant elle, voire ceux des garçons ; mais Barberine ne s'amusait jamais comme les autres avec les mains des autres, avec leurs cheveux ou bien elle se comportait comme avec des mains et des cheveux artificiels, excepté avec les mains de Gorgerette, son amie intime, et pour imiter les enfants des riches qu'on apercevait dans leurs jardins ou sur leurs balcons tenant entre leurs bras des figures de porcelaine qu'ils berçaient, aussi

grandes que des statues, elle appelait les enfants de son âge en qui elle trouvait le moins de sujet de répugnance et qu'elle régentait comme des figures à sa merci : « mes poupées », songeant d'elle-même sans effort qu'elle était d'une autre essence plus rare, plus vive, plus pure ou plus magnifique. Si tout amusait Barberine, il n'y eut jamais de jouet qui lui fût plus adéquat que son semblable et il faut avouer que si elle dupait ses jouets, elle les désennuyait aussi, ce qui justifiait pleinement cet empire qu'elle exerçait sur eux.

Malgré son dévergondage chronique, Barberine avait gardé intacte sa réputation, c'est qu'elle n'avait pas sa pareille pour se réhabiliter aux yeux mêmes de ses complices. En sortant des pires ébats, devant ceux mêmes qui les avaient partagés, elle savait poser, par exemple devant vous, à sa mère une question naïve qui vous faisait douter vous-même du plaisir qu'elle vous avait donné ou de celui qu'elle vous avait pris et tout le monde finissait par admettre qu'il y avait deux Barberine, une qui avait la condescendance de vous amuser et une autre qui se tenait bien au-dessus de la première et l'ignorait ; ou bien l'on attribuait à la forme de la mémoire de Barberine singulièrement inapte à se souvenir du mal qu'elle faisait une aptitude spéciale à ne se rappeler que le bien comme une ingénuité intangible. Dès que le mal était dans le passé pour elle, il était dans le panier, oublié ; elle paraissait n'en plus rien savoir, pas même qu'il fût possible ; incapable à la fois d'être chaste et de ne pas forcer tout le monde à croire qu'elle le fût. De cela il y avait une autre cause : Barberine avait une piété à elle qui consistait en une si rare estime de Dieu et en un si souverain mépris d'elle-même que le mal qu'elle pouvait faire à huis clos n'avait plus aucune importance absolument pour Dieu ni pour elle et si l'on a, comme il est naturel à la tendresse, un plus

grand faible pour ce qu'on méprise que pour ce qu'on respecte ou adore, Barberine était bien tranquille avec sa conscience dans le temps et l'éternité ne lui faisait pas peur à cause de sa dévotion à la Vierge dont elle portait le scapulaire qui lui assurait l'entrée du Paradis, quoi qu'elle fît de reste, huit jours après sa mort. Barberine se disait, quand elle allait pécher : « Hélas ! il y a longtemps que Dieu et Barberine n'ont plus d'illusion sur Barberine » et après, quand sa tête avait gauchi : « Mais l'Immaculée Conception heureusement console Dieu et Barberine de tous les péchés de Barberine. » Sans doute eût-on pu se demander, quand elle priait, si Barberine ne se jouait pas aussi de Dieu, mais peut-être qu'avec Lui seul un instant, pensant qu'elle ne pouvait cacher son jeu, elle était sérieuse, à moins qu'ayant fait de Lui seul son compère, son comparse, son complice, elle n'eût trouvé qu'en Lui « Le Sérieux » tout le sérieux dont elle avait besoin encore, dès que le sien s'épuisait.

Barberine aimait tellement la vie que la chaleur encore la faisait frissonner comme les autres le froid et qu'elle léchait parfois la lumière sur les pierres des murs. Sa mère n'avait-elle pas de chocolat ou du beurre à lui donner, si on lui demandait ce qu'elle allait bien pouvoir étendre sur son pain, elle répondait : un peu de soleil et elle allait s'asseoir avec une étrange gourmandise devant l'astre qui embrasait sa tartine ?

III

Le plus grand événement de la vie de Barberine fut le retour à Chaminadour, après une longue absence, de la meilleure de ses amies de l'école des Sœurs de la Croix : Gorgerette Nestas qui avait été sa compagne de rang et qu'on avait photographiée avec elle, toutes les deux ensemble sur

la même plaque, le jour de leur première Communion. Enfants, elles tressaient déjà leurs deux nattes en une seule et demeuraient des soirées entières, enchevêtrées. Dès qu'elles se furent mariées, revues et comprises, on ne les vit plus qu'ensemble. Gorgerette avait très mauvaise réputation à cause de sa mère, qui était une « pas grand'chose », mais tout le monde pensait que la fille de Mme Pô ne pouvait vouloir que convertir Gorgerette. Ainsi, chacune une main sur le guidon, conduisaient-elles à elles deux la ville, celle-ci debout derrière l'autre. Les dévotes ne voyaient que le profil de Barberine, les libertins le profil de Gorgerette, comme si Gorgerette et Barberine n'avaient eu à elles deux qu'un seul visage qu'on ne pouvait, quel qu'on fût, détester tout à fait.

Pour que leurs silhouettes fussent plus familières, comme si elles eussent été partout chez elles ou à deux pas de leur porte, en commission, elles ne mettaient jamais de chapeau. Les costumes de Gorgerette étaient aussi éclatants, jaunes ou rouges que ceux de Barberine étaient discrets, noirs, blancs ou gris, si bien qu'elles ne faisaient encore à elles deux qu'un Arlequin, un seul corps ou pour le moins une femme et son ombre plus ou moins sombre, l'ombre inséparable, mais si sombre qu'elle fût, c'était toujours l'ombre ici qui avait le plus d'importance.

Arrivait-il qu'elles ne fussent pas ensemble ? ce n'était jamais par hasard : c'était quand l'une faisait le pied de grue devant la porte de la maison où l'autre se cachait. Le souci de sa propre sécurité avait inspiré à Barberine l'idée de cette dislocation, mais elle s'aperçut bientôt qu'elles étaient trop étroitement liées, Gorgerette et elle-même, dans le regard de tous, pour que l'une d'elles ne fît pas aussitôt songer à l'autre et se demander où elle était, pour que l'une d'elles ne finît pas par ne plus pouvoir que servir d'enseigne à l'autre, loin de la couvrir et dès que Barberine comprit le danger pour elle d'une telle promiscuité, elle ne recula pas devant le remède, signifiant à Gorgerette sur qui elle exer-

çait une autorité prestigieuse, que, Chaminadour étant trop étroit désormais pour l'importance et l'intimité de leur commerce, il fallait que l'une d'elles quittât la place. Gorgerette qui avait un ami « à l'étranger » se sentit désignée par ce désir de Barberine et somma « Caoutchouc » son mari de la suivre. Barberine alors descendit de son toit pour s'installer dans la maison même d'une Gorgerette en allée.

Tambonneau voyageait moins, mais toujours assez pour ne pas importuner Barberine et celle-ci qui, depuis sa naissance, avait battu le pavé, qu'on avait toujours vue presque en même temps aux quatre coins de la ville et qui habitait bien plutôt les trottoirs que la mansarde de sa mère, tout d'un coup se cloîtra, n'abandonnant plus une seconde au coin de la Place du Grand-Communal le coin de feu de la belle maison de Gorgerette qui était devenue la sienne. C'était à peine même si Barberine s'avançait jusque sur le pas d'une porte qu'elle semblait garder noblement et défendre comme celle de la Vertu. De prodigue devenue économe, elle n'acheta plus même un voile, se contentant par an d'une robe de chambre droite qu'elle-même cousait comme un sac avec deux trous pour y passer les bras, seulement désormais de couleur très vive, de peur de paraître sombre, parce qu'elle était sage et hormis cette housse et deux chaussons sans aucun accessoire de toilette, jarretière, bas ni corset : ainsi plus facilement nue comme la Pauvreté elle-même ou l'esprit même de la Pauvreté, car ses greniers se remplissaient et un sou était désormais un sou pour Barberine, une minute une minute. Elle ne perdait volontiers ni l'un ni l'autre, répétant : « Le temps, c'est de l'argent », si bien que, Mme Pô fut-elle malade à mourir, Barberine ne traversa que deux fois la semaine et encore les mains vides la rue qui la séparait de sa mère à l'agonie et quand sa mère fut morte, Barberine se dispensa

d'acheter le crêpe qu'elle emprunta pour le temps de la cérémonie, répétant à qui s'étonnait de la voir toujours dans son pékiné avec un tel air de componction et de deuil qu'il gagnait tout le monde : « On ne porte pas le deuil des saints » ou encore : « Si cette robe claire me va bien, ma mère est plus contente de me voir dedans du haut du ciel que dans une robe noire qui m'irait mal. » Sans cesse elle travaillait, ne se reposant que le soir avec la majesté d'une souveraine dignement fière, comme entre ses ministres, entre son mari et son amant. La demeure de Barberine n'était pas en effet comme celle des autres où règnent le désordre et l'imprévoyance ; chez elle, son mari avait sa place, son amant la sienne et quand Tambonneau partait en voyage, il priait l'amant de sa femme de venir la distraire, et si Barberine apprenait que son mari avait des bâtards dans quelque recoin de la campagne, elle faisait dire à leur mère qu'elle serait bien contente de les connaître. On les lui amenait ; elle les baptisait d'abord et ensuite les montrait au monde avec une sorte de complaisance copiée sur l'Evangile, comme des chrétiens de plus. Leurs mères voulaient-elles bien les lui abandonner, Barberine les élevait, en les utilisant, tandis que Chaminadour qui se fût scandalisé, s'il se fût agi de quelqu'autre, portait cette bonté aux nues et jusque sur les degrés de l'autel. Le cynisme de Barberine entre l'insolence et la candeur oscillait si exactement qu'on ne savait pas si elle n'en était pas dupe elle-même et elle alliait son intérêt et son plaisir avec une si curieuse et si savante maîtrise que nul ne reconnut jamais lequel elle préférait à l'autre. Quand son amant, un vieux garçon, déjà bouffi, vieillit bien vite, Barberine ne le chassa pas ; on la vit seulement pour le soulager, en prendre un second, très jeune, marié dont le ménage allait mal, le commerce bien et du jour où Barberine fut la maîtresse de ce Pèguevignol, le ménage de Pèguevignol alla bien et son commerce mieux ! Madame Pèguevignol fut heureuse ; c'est que Pèguevignol ignorait la bonne économie de ses vices, Bar-

berine la lui apprit : « Ne refuse rien à ta femme, lui conseillait-elle, surtout des enfants : c'est sa fonction. Moi, je suis là pour le plaisir. » Ainsi, une Mme Pèguevignol toujours désarmée, « au lait ou aux œufs » comme on disait vulgairement à Chamimadour, épuisée par des couches prochaines ou embarrassée d'un marmot, quand elle avait besoin de quelque chose, le faisait-elle dire à Barberine qui intercédait pour elle auprès de Pèguevignol et l'obtenait, mais comme, dès que son dernier né s'échappait de ses bras, Mme Pèguevignol devenait ingrate, furieuse d'une intercession si injustifiable, Mme Tambonneau que Pèguevignol ne quittait pas, envoyait aussitôt à Mme Pèguevignol Pèguevignol qui ne quittait plus sa femme qu'au premier vomissement : « Ainsi nous aurons deux ans la paix, » murmurait-il en regagnant sa place au coin de la cheminée de Barberine et Barberine reprenait : « Rien ne va mal que faute de sagesse et d'un peu de piété. Il faut que chacun ait sa part de bonheur. Pour moi qui ne suis pas égoïste, si j'ai la mienne, je veux que tout le monde aussi autour de moi soit content. »

On dit bien qu'une seule fois, une nuit de la canicule, Tambonneau s'éveillant et ne trouvant pas sa femme dans son lit, comme il entendait une chaise grincer dans la cuisine, s'y rendit, mais comme par suite de l'emportement il avait oublié de prendre lumière ni sabot, que Barberine avait par prudence aussitôt soufflé la bougie et que, chaque fois qu'il allait dans l'ombre saisir quelqu'un de muet, un soulier ferré se posait sur ses deux pieds nus, à la fin résolut-il de feindre le somnambule et de retourner se coucher. Cependant, Pèguevignol qui avait compris la manœuvre de Tambonneau, éclata de rire et il rallumait déjà le cierge que Tambonneau, aussi fort que lui après tout, murmura :

« Ah ! c'est toi, Pèguevignol. Je me demandais qui c'était ? » avant de se mettre le nez au mur.

Dans la maison de Gorgerette qui n'était qu'un cache-pot (cache-Pó), Barberine voulut créer une entreprise plus conforme à son hérédité, à sa vocation et à ses goûts ; elle n'hésita pas une seconde : à côté des fleurs de Nice que vendait Gorgerette, Barberine en exposerait d'artificielles et « tiendrait la couronne mortuaire ». C'est ainsi que d' « Omnibus » qui était le sobriquet qu'elle partageait avec Gorgerette (Clodomir le leur avait donné parce que, disait-il, elles vivaient toutes les deux les bras ouverts et les jambes écartées comme les brancards du Désir), Barberine devint « la couronne mortuaire », mais il eût fallu la voir sous sa vitrine ranger dans des vases d'autel avec des gestes équivoques de sacristine et de prostituée les roses que se partageraient la Maison de Tolérance et l'Eglise.

Quand on venait voir Barberine après un décès, elle savait pousser les condoléances jusqu'aux larmes, les larmes jusqu'au sanglot et par-dessus le marché offrir une couronne plus chère que celle qu'elle vendait. Elle connaissait le mort. Il l'avait vue toute petite et il l'avait tenue sur ses genoux ou bien c'était elle qui, petit ou grand, l'avait bercé entre ses bras qui en avaient tant bercés. On eût dit qu'après sa mère qui en avait été la Mère, Barberine était la Maîtresse de tout le monde.

Comme elle avait toujours eu besoin de sortir au moins une fois par an de Chaminadour avec un homme qui ne fût pas son mari, Barberine cessa, dès qu'elle fut plus riche, d'aller en pélerinage à « Consolation » qui n'était qu'à une heure de Chaminadour pour aller jusqu'à « Compassion » qui

en était à deux jours et elle resta une semaine absente. Pèguevignol n'était jamais à Chaminadour quand Barberine était à Compassion. Tambonneau et le vieux garçon bouffi qui avait pris sa retraite gardaient le magasin et dès que le train de Barberine approchait, ramenant aussi Péguevignol, on voyait le vieux garçon bouffi et Tambonneau se lever, fermer la boutique et aller les attendre ensemble à la gare. Ils remontaient bravement tous les quatre à pied, portant bagages et manteaux autour d'une Barberine imposante, qui faisait tourner dans sa main gauche le bec de cane et de la droite agitait son mouchoir.

En reconnaissance pour tant de grâces reçues de la Vierge, Barberine décida un 15 août de lui dédier son magasin et elle fit écrire en lettres d'or sur sa devanture « A N.-D. de Compassion ». De là son troisième sobriquet qui ne fit pas oublier le premier ni le second, mais comme la moquerie ne partait que du mécréant, tout le mal qu'on pouvait dire de Barberine passait pour une calomnie et son auréole y gagnait à droite un excès de lumière.

Un dimanche cependant, reparut sur la route de Paris une Gorgerette malade qui revenait « de l'étranger ». Barberine qui avait su la première le retour de son amie baissa les stores, ferma ses volets, verrouilla sa porte et sur la Place du Grand-Communal Gorgerette un peu ternie descendit d'un char-à-bancs à quatre heures du soir devant sa propre maison qui ne s'ouvrit pas devant elle. Quand on eut sonné, frappé, on appela, et quand Georgette elle-même eut supplié, on vit de loin comme celle d'un oiseau la gorge de Gorgerette contractée se soulever et retomber. Son mari, Noulens dit « Caoutchouc », qui était aussi son domestique et content de l'être, avait déjà rangé les bagages le long du trottoir. Gorgerette lui

fit signe de les recharger et sur l'ordre de Caoutchouc le char-à-bancs reprit la route de Paris, mais comme la voiture allait s'ébranler, Noulens eut le temps de montrer du doigt à sa femme l'enseigne de Barberine : « A N.-D. de Compassion ».

Dès qu'elle eut entendu le dernier sursaut des grelots et des roues du char de son amie de première communion, Barberine, sûre que Gorgerette ne lui opposerait plus aucune résistance, pria son mari et ses deux amants de garder le magasin et bien qu'elle ne fût pas sortie depuis trois ans, pas même pour se rendre à Compassion, elle sortit. A peine reconnaissait-elle les pierres des rues et le visage des maisons, un voile sur son front jeté qui la couvrait toute ; à son poing son rosaire de grenats.

Qu'allait-elle faire ainsi par la ville, entrant ici et là ? Tellement médire de Gorgerette mourante que personne jamais ne comprendrait tout le mal qu'elle en avait dit :

« Si je l'avais écoutée, je lui étais plus chère que ses amants. Elle m'aurait fait « faire la vie » avec elle, et j'aurais perdu le temps et l'éternité ? »

Ainsi qui ne l'eût approuvée d'être impitoyable ?

Cependant Gorgerette qui tenait d'un bail ses pleins droits sur la maison du Grand-Communal négligea de les faire valoir. On sait qu'elle mourut à l'hospice après quelques mois de langueur et que du chagrin de l'avoir perdue, son « Caoutchouc » se noya.

Alors, parfaitement libre, avec les bénéfices qu'elle avait réalisés sur ses couronnes, Barberine acheta l'immeuble qu'elle avait jusque-là loué et sûre d'avoir bâti sur le solide un foyer aussi dur qu'une église, elle se rendit en procession avec son mari, le vieux garçon bouffi et Pèguevignol, chez ses sœurs qui étaient vieilles et infirmes, pour prendre sous sa garde le Crucifix de porcelaine de leur mère qu'elle installa à son tour dans le fond de son lit.

Mais le plus grand mérite de la vie de Barberine n'était ni ici ni là ; il n'éclatait qu'à huis-clos devant peu de témoins.

A quatre ans, quand par-dessus sa tête que couvrait en retombant un unique jupon, passait bien à l'évidence, rose, gris, et dodu, son petit derrière tout nu de petite fille, la rue entière qui avait formé le cercle autour d'elle applaudissait et sa mère assise sur son pot-à-saler-le-porc, abandonnant une seconde la chaussette qu'elle reprisait, soulevait ses lunettes, enlevait son lorgnon pour paraître s'intéresser à Barberine (elle ne la regardait même pas) et elle la grondait de ce qu'elle faisait, comme elle l'eût encouragée à le refaire.

Sur le tard encore Barberine voyait les amateurs de voluptés clandestines répandre autour d'elle une légende qui donnait aux yeux de ceux qui en étaient privés, sans qu'ils sussent de quoi au juste c'était, un prix infini à son amour, s'il avait ses initiés et son secret comme les mystères d'Eleusis. En réalité, Barberine, pour tout programme, dans le cercle intime que composaient autour d'elle à minuit son mari, le vieux garçon bouffi et Pèguevignol, trinité désormais d'accord, parmi les fleurs de Nice et les couronnes mortuaires de son magasin, n'exécutait, un peu ivre, jamais que la même culbute qui avait fait la gloire honteuse de son enfance et c'était là si bien son attitude congénitale, celle qui serait la sienne éternellement dans les Enfers qu'au moment même de mourir, dans un dernier accés de fièvre chaude, en présence de M. le Curé et de tout le quartier assemblé pour l'Extrême-Onction, au pied du Crucifix de porcelaine, elle ne voulut, quoi qu'on eût pu faire d'ailleurs pour l'en empêcher, que mettre son derrière au-dessus de sa tête et ce n'est que dans cette position qu'il lui fut permis de rendre l'âme.

MARCEL JOUHANDEAU

UNE LETTRE INÉDITE
D'ALFRED DE VIGNY A BRIZEUX [1]

La lettre qu'on va lire, et qui manquait à la série de celles qu Vigny a écrites à Brizeux (cf. le *Correspondant* du 25 août 1929), pour point de départ une intervention comme l'auteur de *Chatterto* avait à cœur de les multiplier en faveur des poètes de son temps Devenu, comme dit venimeusement Sainte-Beuve, « le pontife de jeunes esprits douloureux », il entourait depuis 1829 le versatil nomade et ombrageux Breton d'une sollicitude de frère aîné. A printemps de 1846, peu après la publication des *Bretons*, Vign demande pour l'auteur la croix de la Légion d'honneur : Salvandy jadis « le clair de lune de Chateaubriand » pour ses fictions en pros poétique, est ministre de l'Instruction publique, et les efforts de so confrère à l'Académie française ne tardent pas à être couronnés d succès. Vigny sort de chez le ministre, rue Cassette, le lundi 11 ma vers midi ; sur le médiocre papier et avec l'encre éventée qu'on trou vait alors en ces lieux, il écrit sa lettre dans un cabinet de lectur (mettons que ce soit la Bibliothèque Cardinal) et l'envoie de droit fil Scaer (arrondissement de Quimperlé, Finistère) avec, dès la premièr page, la citation d'un vers de *Marie* (*le mois d'août*). Le barde breto n'y est point, d'ailleurs ; la bonne nouvelle, sans doute ignorée de l vieille mère, remariée, d'Auguste, et aussi de « Maij » — Marie Pellâ devenue Mme Bardouil à Kerhulvé, — tarde à toucher son destina taire ; les remerciements du nouveau décoré au ministre sont d 30 mai, et ce n'est que le 12 août que Brizeux remerciait Vigny retard dont s'étonne son ami, dont s'excusera le retardataire en de con fuses explications.

D'ailleurs Vigny ajoute bien vite, à l'annonce de la nouvelle qu concerne son correspondant, des explications personnelles sur so propre discours académique, dont Brizeux l'avait félicité peu après l séance fameuse, et sur une « affaire » dont tous les détails ne sont pa élucidés.

Ç'avait été, on le sait, la dignité académique du Romantisme —

donc de la nouvelle littérature — qui s'était trouvée en cause le jeudi 29 janvier 1846, à la séance de réception de Vigny. Le poète d'*Eloa* avait pu, *dix-sept ans auparavant*, espérer un prompt accueil dans l'illustre Compagnie : Lamartine, élu le 5 novembre 1829, avait semblé ouvrir la voie à la jeune élite qui venait de renouveler lyrisme, roman et théâtre ; Villemain, habile manœuvrier, plaçait dès ce moment Vigny avec Hugo sur la liste qui aurait, disait-il, maintenu à l'Académie française son caractère littéraire par l'accession des « talents illustres ». La Révolution de Juillet avait, en même temps que d'autres choses, brouillé ces perspectives : la politique avait joué le principal rôle dans la plupart des élections, et même Victor Hugo et Sainte-Beuve avaient été admis en partie à la faveur de leur déférence au roi-citoyen et à la politique doctrinaire.

Vigny, adversaire courtois du régime de Juillet, défenseur des « parias » que négligeait la monarchie bourgeoise, avait réuni à grand'peine une majorité de suffrages à l'élection du 8 mai 1845 — la septième élection le concernant. En octobre, son discours de réception était prêt ; le 29 janvier, toute une série d'épisodes se trouvaient comme inclus dans une séance qui fut, à sa manière, lourde de sens apparents ou cachés.

Peu familier avec l'art de la parole, l'auteur de *Chatterton* semble avoir gâté sa cause par un débit prétentieux, alors que Molé articulait fort adroitement sa brimade. Est-il vrai que le poète ait encore aggravé son cas en pointant d'un crayon d'or, dans les marges de ses vingt-huit majestueux feuillets, les passages qu'applaudissait la partie du public restée fidèle ? C'était déjà une forte gageure que de transformer l'éloge d'Etienne, honnête auteur comique et « censeur » hostile au romantisme, en une défense de la nouvelle école, en une apologie de la liberté de l'écrivain : Molé le lui fit bien voir, et ce serviteur politique de tous les régimes protesta, au nom de la vérité et du naturel, contre les inexactitudes que le roman historique introduisait dans la présentation littéraire du passé. C'est que la biographie « romancée » — « interprétée » plutôt à la lumière de la philosophie de l'histoire — avait célébré en *Cinq-Mars* son premier succès éclatant, et que l'opportunisme politique se déclarait d'autant plus attaché à la vérité de l'histoire qu'il était hésitant sur ses propres principes de gouvernement. Molé a tenu à insérer dans ses *Mémoires* (I, 168), bien avant sa place chronologique, une note qui explique surtout son incartade par le désir de venger la mémoire de Napoléon Ier contre les insinuations incluses dans la *Canne de jonc*.

La lettre qu'on va lire relate-t-elle exactement les choses comme elles se sont passées, soit au sein de la commission chargée de prendre connaissance des deux harangues, soit aux alentours de cette séance

mémorable ? Bien des témoignages sont favorables à cette interprétation. Vigny, pénétrant sous la coupole, aurait dit à Mignet qui l'accompagnait : « Où est le banc de l'accusé ? » D'autre part, rectifiant les rapports de Sainte-Beuve, qui avaient en général fait foi, Mme Victor Hugo écrivait le 31 avril 1864 à son ancien adorateur, après la mort de Vigny qu'elle n'aimait guère : « Ce que vous dites de la séance de réception à laquelle j'ai assisté est vivant et de la plus rigoureuse réalité, quoique, suivant mon impression, vous me sembliez un peu partial pour M. Molé qui, de son côté, avait à cette séance une attitude hautaine, sentant surtout un peu trop son grand seigneur ».

Molé « grand seigneur » ! Vigny aurait sans doute bondi sous cette définition de son adversaire ! Car il est probable que des malentendus nobiliaires s'ajoutaient secrètement à d'autres raisons de désaccord. Quoi qu'il en soit, ce qu'il restait encore de poètes, en 1846, soucieux de ce que Vigny appellera l' « esprit pur » et avait déjà baptisé la « poésie pure », et indépendants à l'égard de la lutte des partis, se trouvait d'office du côté du récipiendaire du 29 janvier : il y paraîtra à l'approbation que devait trouver ce grand écrivain, non seulement parmi ses confrères, mais — comme il le constate — dans une grande partie de la presse, et aussi dans les milieux mêmes d'idéalisme politique qui devaient modifier tant de choses en France.

FERNAND BALDENSPERGER

Lettre a Brizeux.

Paris, 11 mai 1846. — L.

Je viens de voir M. de Salvandy. Il ne veut pas vous écrire avant moi ce sera donc mon écriture qui vous annoncera la première que vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur, mon cher ami.

N'est-ce pas une délicatesse de sentimens parfaite que celle-là je lui en saurai toujours un gré infini. — Que ce soit donc vous à présent qui l'annonciez à votre mère.

Avant le jour sans fin quelques jours au Soleil.

Vous m'avez écrit une lettre charmante sur mon discours. Vous m'avez compris et senti profondément. —

Oui j'ai éprouvé au fond de mon âme une satisfaction pleine de sérénité et de quelque grandeur lorsque devant deux mille personnes attentives, émues et qui m'avaient applaudi vivement à mon entrée, devant mes plus chers amis (*presque tous*) j'ai dit tout haut : « Cette place parmi vous il n'y a ni crédit, ni richesse, ni faveurs etc. etc. qui aient pu vous ployer à me la donner, je n'ai rien de toutes ces choses. »

J'ai voulu une fois être juste envers moi-même et me donner ce solennel dédommagement des peines secrètes auxquelles, par honneur, je m'étais moi-même condamné volontairement en refusant d'accélérer mon élection par des visites dans les salons de quelques vieilles intrigantes.

Mais aussi que de vengeances à la fois ! vous avez vu leur abrégé dans la réponse de Mr Molé. — Vengeance politique, vengeance de salons, vengeance d'intrigues littéraires et envieuses, de classiques révoltés, etc., tout cela déguisé en mauvaise critique littéraire écrite en style de procureur. — Après avoir paru pendant un an attentivement poli à mon égard, il a été forcé de laisser percer ses intentions malveillantes lorsque, après avoir gardé cinq semaines chez lui mon manuscrit suivant l'usage, il a refusé de me communiquer le sien. Jusqu'au dernier jour il l'a caché soigneusement comme un stylet. — A la lecture de la commission il l'a escamoté en passant les mots les plus amers. La commission était ou hostile ou indifférente pour moi, obséquieuse pour lui. Présidée par Saint-Marc Girardin composée des Patin, Barante, Sainte-Beuve, Flourens, etc., etc., cela se pouvait-il autrement. Je n'ai point été surpris mais j'ai lutté seul contre tous. J'ai fait des réserves, demandé la suppression des passages qui falsifiaient et calomniaient le sens moral de mes œuvres. — Ces suppressions convenues n'ont pas été faites.

Le jour venu, soupçonnant bien ces déloyautés j'ai donné le banc de ma famille à des étrangères. Je n'ai pas voulu que Mad^e de Vigny y assistât ce devait être un combat et

non une fête. — J'ai lu avec un calme inaltérable, et quand les applaudissemens m'interrompaient je répétais la phrase. — Quand Mr Molé plus jaune et vert que jamais a lu sa réponse avec un tremblement de rage frénétique, j'ai causé de musique avec Spontini et mon voisin Guiraud. Ce jour-là ce fut ma seule revanche possible.

Le lendemain je travaillais, lorsque plusieurs membres de la commission sont venus me voir et me témoigner leur étonnement de cette réponse si *différente* de celle qu'ils avaient entendue et leur affliction de cette séance.

Avec un homme de soixante-six ans, dis-je, ma seule vengeance sera celle-ci : je vous déclare que je refuse d'aller présenter mon discours au château avec lui. — J'ai tenu parole. L'Académie m'a écrit trois fois inutilement pour me prier d'y consentir j'ai maintenu ma résolution. — On a fait semblant de m'en vouloir, à présent on m'en remercie *un à un*. — J'ai créé un précédent mémorable et à l'avenir les nouveaux académiciens ne seront plus forcés de tomber dans une trappe aussi lâchement préparée sous leurs pieds.

Quand vous nous reviendrez je vous dirai les détails de tout ceci et souvent je verrai sur votre front ces belles rougeurs d'indignation que la vue du mal y fait monter.

Mais que je remercie ma destinée de m'avoir fait naître dans un siècle de Liberté. J'avais foi dans mon pays, je sentais en parlant que ma voix sortait par les fenêtres pour aller à lui et que son cœur m'était ouvert. Je ne me suis pas trompé. Le lendemain du 29 janvier *trois cents journaux* me vengeaient d'un seul mouvement. Pendant deux mois ils ont continué leur acte de justice. Des lettres de sympathie sans nombre ont suivi la vôtre des amis, des parents, des inconnus tous indignés, tous attendris, des étrangers même ; hier il m'en est venu une de Moscou.

Transportez la scène au temps de Louis XIV ; j'étais étouffé.

Aujourd'hui trois cents journaux demanderaient compte

du procès de Fouquet et deux tribunes examineraient les pièces. Alors il disparut et l'on se tut.

J'ai parlé il y a quelques soirs de votre ravissant Poëme des Bretons avec vos amis et les miens et ne cesse d'en lire des fragmens. Il ne quitte pas ma table. Mr de la Villemarqué et Mr de Courcy que j'ai vus cette semaine aussi en sont ravis. — Il faut que je vous dise un *reproche Allemand* des savans. Ils disent que vous ne devez pas intituler vos chants nouveaux *Lieds* bretons, que le pluriel de *Lied* est *Lieder*. Je crois qu'ils ont raison, voyez. — En tout [cas] j'aimerais mieux un titre Français ou Breton. Mais les revues sont bonnes comme épreuves, vous changerez lorsque ces derniers vers prendront place dans un recueil. Ne les publiez pas trop isolément on ne comprend pas assez la naïveté des mœurs, si, à côté, toute votre poësie ne l'escorte pas comme dans les Bretons. — Comment se porte Maij ? J'espère que (si par hazard elle existe) elle sera contente de vous attacher un ruban rouge.

Je pense quelquefois avec chagrin à vos rhumatismes. *Scaër* doit être humide. — Cependant voici le soleil. Il y en a peut-être un aussi en Bretagne ? Je ne sais pourquoi je le soupçonne d'être gris comme celui des Anglais, de la Grande Bretagne votre sœur.

Je me figurais que je ne vous écrirais qu'un mot mon cher ami. J'entre dans un cabinet de lecture et voilà tout ce bavardage qui part malgré moi. Il vous dit tout ce qu'il peut dire mais pas encore toute mon amitié la plus vraie qui soit au monde croyez-le bien.

ALFRED DE VIGNY

Un canon est un puissant signe, certes ; force rassemblée et dirigée ; et le coup de canon est un cri émouvant, par quoi les peuples sont ramenés aussitôt sur leurs positions inférieures, d'esclavage et de puissance. César est jovial ; il sait ce qu'on peut faire avec mille hommes. Vous l'avez vu aimé et acclamé ; vous le verrez encore. Mais il faut penser que cet amour est bien méprisant puisque la croix est toujours dressée au carrefour. Cet autre signe est d'esprit ; il dessine ces quatre angles droits que la nature ne fait jamais. Merveilleuse fortune d'un signe, puisqu'à cette universelle géométrie l'on a pendu le cadavre d'un supplicié, dont le crime est illustre entre tous ; il a méprisé César. La bonne femme se prosterne devant cet emblème séditieux. Pense-t-elle mépris et sédition ? On ne peut le dire. Elle ne sait le dire. Mais elle se trouve disposée selon le signe qui ouvre les bras. Le signe est le plus fort.

Signe d'opinion. La force gouverne. Comte aimait à donner cette formule comme un exemple d'axiome. Que Bonaparte mitraille la foule ou que des agents bien rangés barrent la rue, l'axiome joue. Il n'y aurait qu'à bien comprendre cela, et toute la politique serait dite. Jugée. Par elle-même jugée ; mais elle n'ose point. Elle cherche du mérite au poids de deux kilos, qui vient d'enlever si brillamment le poids d'une livre. Droit et gloire aux deux kilos ! Mais on en rit. A ce point de discernement, le vainqueur méprise les autres et soi. Tout s'éclaire dans une vie violente. Nous avons vu la force par son essence même humiliée, et refusant l'hommage. Tous ces hommes venaient adorer leur propre force ; mais ils n'y ont point trouvé de centre ; car un kilo se compose de grammes. Deux hommes sont plus forts qu'un, et la défaite plane avec la victoire ; il n'y a que les sots pour dire, d'après ce témoin à double-face : « Maintenant nous serons toujours vainqueurs. » César ne dit rien.

Le calvaire, cependant, dit quelque chose. Il faut bien

que ce quelque chose soit la pensée intime et familière de tous ; car tous élèvent ce signe. Je vois des évêques qui sourient à la force ; j'ai vu des aumôniers qui bassement imitaient le jovial César. Mais enfin ils portent au-devant d'eux la croix. Ce signe est plus fort qu'eux. Honneur au supplicié. Honneur à celui qui fut seul contre beaucoup. Honneur au jugement invincible, au jugement tout nu. Voilà ce qu'ils disent, ces princes de force, d'intrigue et de persécution. Et, bien mieux, voilà ce qu'ils pensent. Quatre angles égaux, et le juste sur ces angles cloué. Et toute la force, en cet Occident plein d'armées et roi de toute la terre, n'a seulement pas pensé à effacer le scandaleux signe. Elle n'oserait pas.

Il y a d'étranges remous autour de ce grand signe. Les princes de force l'élèvent bien haut, témoignant contre eux-mêmes ; et les héros de justice le traînent bien bas, témoignant contre eux-mêmes. Qu'importe. Lorsque Jean Valjean, dans le livre depuis un siècle le plus lu, dit en regardant la croix : « Voilà le grand martyr », tous comprennent. Sans aucune parole, tous comprennent. Comprennent quoi ? Le signe sans paroles, le poteau indicateur qui n'indique rien, qui arrête tout net nos pensées conquérantes. Voilà ce que l'homme dit à l'homme ; il n'y a point de doute là-dessus. Tout est dit, et nous n'avons qu'à développer. Qui a développé ? Le Christ fut trahi tout de suite ; trois fois trahi. Quelle légende ! Observez tous les porte-croix ; aucun d'eux ne voit le signe qu'il porte. C'est aux autres que leur conscience parle. L'apôtre ne cesse de trahir. Mais le signe est fidèle.

Étonnant génie, qui n'est de personne. L'art a tracé partout sur la terre ses grandes écritures, qui ne trompent point. Tout est dessiné et jugé. L'arc orgueilleux aspire le monde, et le rejette à lui-même ; c'est une porte qui ne mène nulle part. Le même vide des forces des deux côtés. César passe. Il n'est pas de poème qui dise tant sur le triomphe. La croix, cette autre écriture, signifie plus sur l'autre l'ordre que ce que nos discours développeront jamais. L'esprit de Socrate, égal en tous, en tous reconnu ; le juste en croix, par sa justice même. Platon, en son *Gorgias*, avait dressé l'image en paroles ; mais pouvait-il savoir qu'elle s'élèverait aux carrefours. Signe parfait. Dieu suffisant et véritable.

ALAIN

Les Cahiers de Barrès.

Voici le premier volume des *Cahiers* de Barrès. Ils ne remplacent pas, hélas ! les *Mémoires* projetés. Mais quelle qualité d'esprit ! Quelle présence de la vie vraie, de l'intelligence nue ! Et puis, des papiers intimes posthumes, c'est la saine économie d'une gloire littéraire. Je sais que tout le monde ne pense pas ainsi. Gide nous dit qu'il ne croit pas à la littérature posthume ; je n'aperçois pas très bien ses raisons. Amiel s'est fait holocauste pour elle. Voyez comme le *Journal* a grandi Vigny ; et il l'aurait grandi davantage, si le manuscrit n'était passé dans de mauvaises mains.

Barrès, et c'était fort légitime, se montrait assez préoccupé du parallélisme, ou de l'opposition, qu'il pouvait y avoir entre lui et Anatole, comme il disait, c'est-à-dire entre le maître incontesté et son successeur désigné. Le grand dauphin est mort avant le roi, ou plutôt tous deux ont disparu presque en même temps, et depuis ce moment la république des lettres n'est plus qu'une vraie république. Il est curieux de comparer la manière dont les deux renommées se sont tenues dans la durée, le mode de vieillissement des deux vins.

Anatole France est entré dans l'âge ingrat de la gloire. Croire à un obscurcissement définitif, c'est montrer qu'on ignore tout de la nature et des habitudes de la durée littéraire. Mais entre les raisons qui l'ont fait délaisser momentanément de l'élite ou de ce qu'on appelle ainsi, ne pourrait-

on compter, précisément, l'absence d'une littérature posthume, intime ? non pas seulement absence de fait, mais absence de droit : on n'en voyait pas dans son génie littéraire la place, l'amorce ou les sources. Pas plus que chez cet autre Parisien qu'était Voltaire. Ces génies ouvriers, ces fabricateurs souverains, paraissent se donner tout entier dans leur fabrique, dans leur explication publique, dans l'acte du papier imprimé. France n'a jamais pu se raconter qu'en se romançant. Nous sommes là dans un climat tout à fait différent de celui où poussent Confessions, Confidences ou Mémoires. Les Mémoires personnels viennent de province, comme le roman. Ce qui vient de Paris, avec le théâtre, ce seraient peut-être les Mémoires anecdotiques. Le Journal d'Amiel et le Journal des Goncourt occuperaient ainsi deux extrémités bien contrastées d'un même genre. Mais cette géographie n'est pas si simple que cela : où mettra-t-on par exemple l'île Saint-Louis, je veux dire le journal de Charles du Bos ?

En fait de classement, ne nous occupons que de ranger sur nos rayons ce premier volume des *Cahiers* de Barrès, qui doit être suivi de neuf autres, et tirons-en quelques remarques.

Barrès et Lagneau.

Alain nous dit que Lagneau est le seul grand homme qu'il ait rencontré. Les écrits de Lagneau témoignent de l'exercice d'une belle pensée, non d'un génie créateur. Et la question des génies non créateurs, des génies ignorés ou quasi ignorés qui se sont développés ou plutôt enveloppés en dedans, c'est la question Teste : je n'y touche point.

Plus heureux ou moins difficile qu'Alain, j'ai rencontré dans ma vie au moins quatre grands hommes, et je tiens Barrès, incontestablement, pour l'un d'eux. Or Lagneau fut pendant quelques mois le professeur de philosophie de Barrès, au lycée de Nancy, où il avait succédé à Burdeau

au milieu de l'année. Si la majeure partie du personnage de Bouteiller est inspirée par Burdeau, quelques traits appartiennent à Lagneau. Sur celui-ci l'élève Barrès ne partageait point les sentiments de l'élève Chartier. Les dernières pages de *Leurs Figures* viennent d'une rencontre entre Barrès et Lagneau autour du bassin des Tuileries, où l'élève ne salua pas le maitre, et où il éprouva le sentiment aigu d'une lutte de classes, d'une haine entre bourgeois et boursier, d'une fissure nationale. C'est là un des épisodes les plus instructifs qui m'aient servi dans un petit livre sur la *République des Professeurs*.

Or Barrès jetant sur le papier des notes pour ses Mémoires, en 1923, quelques semaines avant sa mort, et sortant ses souvenirs de jeunesse, écrit cette ligne : « Singulière irritation contre le nigaud Lagneau. » (Page 21 des *Cahiers*).

Si Barrès eût vécu, je n'aurais probablement pas écrit le livre ou le monologue, dont je parlais, et j'aurais eu bien plus de plaisir à le parler avec lui. Il eût été facile d'attirer son attention, ou plutôt de la retenir, sur ce conflit avec le professeur qui avait dit de lui : « Il a volé l'outil ! » Du boulevard Maillot à la Chambre des députés, il y avait place pour un entretien comme celui-ci.

— Nous serons bien curieux de lire dans vos *Mémoires* l'histoire, non plus romancée comme dans les *Déracinés*, de vos années du lycée de Nancy. On a vu que Lagneau ne vous plaisait pas, et qu'en le trouvant autour du bassin peu profond des Tuileries, au temps du Panama, vous avez pensé qu'il eût été beau que le peuple l'envoyât rejoindre dans l'eau les bateaux enfantins. Mais cela vous ne l'avez pas écrit. Vous n'avez même jamais parlé de lui, alors que vous vous êtes étendu abondamment sur Burdeau, à qui vous avez consacré en roman, une pièce de théâtre...

— Qui ne valait rien. Je la renie. Je l'ai retranchée de de mes œuvres.

— Qui ne valait rien, si vous voulez. Mais Lagneau

bien plus que Burdeau semble réaliser le vrai professeur de philosophie, il contient éminemment tout ce que les lycéens mettent dans ce mot respectueux : le prof de philo. Vous étiez (et l'on vous félicite d'être encore) un de ces adolescents sur qui le « prof de philo » peut ou doit exercer la même influence qu'exerçaient les directeurs sur les dévots du XVIIe siècle. J'ai dans ma poche les *Souvenirs* d'Alain sur Lagneau. Savez-vous que Lagneau a pu produire sur des jeunes gens d'élite l'impression, l'influence et l'action de Saint-Cyran sur les religieuses de Port Royal ?

— C'était un nigaud. »

L'accent lorrain ne traînait pas toujours avec la même force chez Barrès. Il comportait des intermittences. Ici le lecteur voudra bien le mettre dans son plein, le pousser en imitation et en charge. L'interlocuteur se frotte les mains.

« Parfait ! Mentionnant un jour la réflexion de Boulanger au sujet de Constans : « Cette canaille ! » vous admiriez qu'elle manifestât un caractère simple, solide et sain, sans complications inutiles, ni cheveux coupés en quatre à la manière des psychologues. Votre jugement sur Lagneau semble participer des mêmes mérites. Seulement le Général n'était point un des écrivains favoris de l'élite intellectuelle française, vous savez même de combien il s'en fallait. On eût été mal venu de lui dire : nuancez, expliquez. Tandis qu'à vous on le dira. On discutera, monsieur Barrès, et l'on vous demandera de discuter. M. Guizot, à qui M. Viennet demandait un jour, en sortant de l'Académie, ce qu'il pensait d'un certain Stendhal, répondit : « C'est un polisson ! » Mot magnifique ! Des lagnelliens, car il y en a, risqueraient de trouver trop magnifique : « C'était un nigaud ! » Alors...

— Alors il faut que je vous le coupe en tous petits morceaux pour le faire passer ?

— Si vous voulez !

— D'abord distinguons. Votre comparaison ne vaut

rien. Être tenu pour un polisson par un académicien gourmé, cela arrive à des gens très bien, c'est normal, c'est honorable. Mais « le nigaud Lagneau » cela veut dire que Lagneau paraissait un nigaud à un adolescent de dix-sept ans, celui-là qui se préparait à devenir votre serviteur, et à qui ne manquaient point, vous le savez, les puissances de vénération : il ne demandait qu'à admirer ses maîtres, il cherchait de grandes traces à suivre, des intercesseurs. Pour juger Stendhal, Guizot n'est qualifié que par un decorum social, une convention. Pour juger son professeur de philosophie, le jeune Barrès, qui écrira huit ans plus tard *Un Homme Libre*, est qualifié par la poussée même de la vie, par les forces de critique, de renouvellement et d'action. Soyez tranquille ! Quand je rédigerai définitivement mes *Mémoires*, je n'appellerai pas Lagneau un nigaud. Je dirai simplement qu'à Nancy il me parut un nigaud. J'eus tort de le croire, mais plus encore il avait tort de le paraître. Si lui et moi, un jeune Lorrain intelligent et son maître de pensée, nous n'avons jamais eu de langage commun, c'est sa faute. Il était là pour le trouver, ce langage. Ce mot que vous me reprochez prouve contre moi. Il prouve peut-être aussi contre lui.

— Il ne prouve contre personne, et si vous saviez comme je vous le reproche peu ! Victor de Laprade a écrit un livre de critique qui s'appelle les *Cyclopes littéraires*. Je suis de ceux qui pousseraient l'anti-cyclopisme jusqu'à la manie. Toute vision est binoculaire. La vérité se compose de deux images. Dans la réalité sociale comme dans la nature nous ne voyons vrai et clair que par le multiple, le différent, le contrasté. Ne comptez pas que j'aille nous mutiler, la réalité et moi, en prenant parti pour Lagneau ou pour vous. Votre haine l'un de l'autre est nécessaire à l'être de l'un et de l'autre, et l'un et l'autre sont nécessaires à mon être, ou à ma vision. Des deux images se compose dans mon stéréoscope la vision en relief d'une bonne réalité française, sur laquelle je puis tabler et travailler.

— Moréas demandant un jour à Maurras si ce Mistral était vraiment un grand poète. — Oui, répondit Maurras. — Aussi grand que moi ? — Eh oui ! — Je vous dirai, ici, comme Moréas : « Vous ne le pensez pas ! »

— Mettons que je ne *le* pense pas, mais je pense autour. Entre : « Le nigaud Lagneau » et le mot de Lagneau sur vous : « Il a volé l'outil », je vois un balancement, et un morceau de dialogue fort succulent.

— Qu'est-ce que cela voulait dire, que j'ai volé l'outil ?

— Peut-être quelque chose comme le mot de Proudhon : la propriété c'est le vol. Vous trouviez dans votre héritage un bien auquel vous n'aviez pas droit. Mais plus probablement il s'agissait de cet outil de l'analyse, de cette méthode réflexive que Lagneau pratiquait et enseignait, et que votre *Culte du Moi* reprenait, transformait, transposait d'une manière qui l'effarait et le scandalisait. Vous n'aviez pas reçu l'outil des mains de vos maîtres, fièrement, docilement, en descendant de l'estrade sous le laurier de papier verni. Vous étiez entré dans le sanctuaire par effraction.

— Evidemment ! C'est le scandale des professeurs, un mauvais élève qui réussit, la vie qui se permet de ne pas continuer l'école.

— Comme il y avait autrefois un scandale des militaires, — le civil qui se permet de ne pas coller sur le militaire, l'affaire Dreyfus.

— Voyons, mon ami, du tact ! comme disait Arthur Meyer. Il n'y a plus d'affaire Dreyfus.

— Mais il y a une affaire Lagneau. C'est elle qui vient d'interrompre la discussion du budget, et qui va, nous dit-on, retarder d'un mois et d'un douzième les dégrèvements que M. Chéron nous promit. Je veux parler de l'école unique, des palabres à son sujet. L'école unique ou Lagneau contre Barrès ; les mesures législatives contre les voleurs d'outil. Mais parler politique rompt les charmes. Vous voilà redevenu une ombre, l'ombre qui, depuis six ans, marche encore, familière, à nos côtés. Je faisais les

demandes et les réponses. C'est en conversant avec moi-même que je m'entretenais avec vous. Vous restez une partie de nous. Nous sommes une partie de votre immortalité. »

Les *Cahiers* nous permettent de continuer l'entretien avec une insignifiante variation d'éclairage. La « singulière irritation contre le nigaud Lagneau » est précédée et expliquée par ces phrases : « Trop faible, trop timide, prodigieusement imaginatif, désireux d'un autre monde. Mais quel monde ? *Je n'avais pas de modèle de ce que j'aspirais involontairement d'être.* Ma prédestination n'intéressait personne, n'était soupçonnée de personne, ni de mes maîtres, ni de mes parents, ni de moi-même, et je n'avais qu'à tâcher de devenir un collégien. » Voilà un garçon qui était doué exactement de ce qu'il fallait pour échouer à l'examen de l'école unique. C'est en lui fermant le lycée qu'on l'eût empêché de voler l'outil.

Si Barrès vivait, il trouverait ses deux grandes batailles politiques d'aujourd'hui dans la question d'Alsace-Lorraine et dans la question de l'école unique. Il défendrait contre celle-ci sa classe (la bourgeoisie), une tradition, une durée, les saines puissances des bonnes familles, la place et le rôle de Sturel et de Gallant de Saint-Phlin contre le Bouteillier aux cent visages. Personne ne le remplace dans cette fonction, et c'est fâcheux.

Spinoza, Lagneau, Bergson.

Barrès méprisait en Lagneau le professeur, parce que le professeur déployait sur lui, avec lui, contre lui, une activité utile qui échouait et qu'il refusait. Il estimait le philosophe avec son inutilité distante, prestige au loin dans des espaces interdits. Il écrit : « Avec quel accent Lagneau me disait : M. Barrès, nul philosophe n'a possédé la vérité, mais rappelez-vous toujours que c'est Spinoza qui l'a approchée de plus près. » De la rencontre au bassin des

Tuileries qui les séparait pour la vie, dans quelle amertume intérieure Barrès put écrire *Leurs Figures* : « Minute atroce d'un mutuel reniement ! »

Mais cet accent de Lagneau parlant ainsi de Spinoza, ne le retrouvions-nous pas au Collège de France dans les cours où Bergson commentait l'*Ethique* ? Cette reconnaissance en Spinoza d'un Moïse qui conduit la philosophie vers la Terre Promise sans y entrer (nous l'apercevons dans Leibnitz) quand il dit : « Spinoza aurait raison s'il n'y avait pas de monades », dans Schopenhauer lorsqu'il compare la philosophie de Spinoza à un Ancien Testament dont la sienne serait le Nouveau. « Lagneau, ajoute Barrès, se proposait de souder, de réconcilier Spinoza et Kant. » Et Bergson dégèle en durée l'intemporel spinoziste. Cette idée d'un Spinoza corridor, condition et non terme de la vérité, ce spinozisme dynamique, paraît bien un thème profond de notre philosophie.

Voilà une admirable manière de rester : être ce qu'il faut avoir traversé pour vous dépasser, pour vous nier. L'orgueil humain est tel qu'à la plupart des grands esprits cette destinée paraîtrait insuffisante, humiliante. Ils veulent être des fins en soi. Barrès lui-même appréciait-il tant que cela d'être dépassé et utilisé ?

ALBERT THIBAUDET

SCHOLIES

De quelques avantages de l'écrivain conservateur.

Mes lecteurs se rappellent peut-être que, dans ma *Note sur la réaction* d'août dernier, j'avais consacré aux vues historiques de M. Bainville quelques passages, dont le plus remarqué fut celui-ci :

Les monarchistes ne laissent pas de présenter la collusion de Louis XVI avec l'Autriche comme un acte de patriotisme. « Imaginons, expliquent-ils, qu'une Chambre animée de passions subversives ait, au mois d'avril 1914, voulu rompre l'alliance franco-russe et décrété une guerre de principe contre la Russie autocratique. M. Poincaré et un certain nombre d'hommes d'État républicains se fussent opposés à cette folie. Ils eussent maintenu leurs bonnes relations avec les alliés de Pétrograd. Si le mouvement révolutionnaire en France eût pris une allure dangereuse, ils eussent sans doute trouvé naturel de rechercher auprès de l'empereur Nicolas un appui contre l'anarchie. Voilà comment les choses se sont passées pour Louis XVI et pour l'Autriche... » (J. Bainville, *Histoire de deux peuples*, cité par A. Mathiez, *la Monarchie et la Politique nationale*, ch. XI : « Le renversement des alliances en 1790 » ; voir tout le chapitre.)

Cette explication si hardie a trouvé, en somme, peu d'adhérents. M. Mathiez lui reproche, entre autres choses, de pécher par sa base, la France, en 1792, n'étant plus depuis deux ans, l'alliée de l'Autriche. Je crois qu'aux yeux de la plupart des Français, c'est encore là son moindre péché.

Sous le titre de « Un Clerc », M. Bainville répond (*Revue universelle*, septembre 1929) :

M. Julien Benda remplit les pages de la *Nouvelle Revue française* avec des polémiques de journal. Trouvant qu'il m'y mêle, j'eusse aimé les honneurs d'une discussion plus élevée et qu'à cette occasion le controversiste fût égal au grade qu'il s'est décerné dans la cléricature.

Le spectacle de l'histoire est divers. Nul ne l'a fait tenir dans un livre, et dans une petite brochure pas davantage. M. Julien Benda se sert contre nous d'un opuscule de M. Albert Mathiez. D'autres œuvres de M. Albert Mathiez ont servi à Pierre Gaxotte pour son histoire contre-révolutionnaire de la Révolution. Nous sommes quittes. Quant aux démonstrations par références, je m'en tiens à ce que le duc de Broglie disait des *Origines de la France contemporaine* : « Tous les textes que cite M. Taine me font penser à ceux qu'il ne cite pas. »

Le collaborateur de la *Nouvelle Revue Française* laisse paraître un maniement élémentaire de la matière historique, une faible réflexion sur le développement des faits historiques. Au total, quelque passion, peu de philosophie.

Nous nous flatterions, discutant nos livres et nous-mêmes, de prendre les choses de plus haut.

Le parti radical et radical-socialiste possède, en plusieurs de nos chefs-lieux, des polémistes qui ne sont pas inférieurs à M. Julien Benda, bien qu'ils citent moins souvent Aristote et Renouvier. Alors j'ai besoin d'un clerc qui soit vraiment pur. Je crois l'avoir rencontré et je lui emprunte cette vue de la plasticité du monde.

M. Bainville cite alors une fort jolie page de Gabriel Naudé, puis il termine :

Quand M. Julien Benda en sera là, quand la liberté de son esprit sera aussi souveraine, nous recauserons avec lui.

Je ferai, devant cette réponse, les observations suivantes :

1° M. Bainville, dans l'endroit de mon étude que je viens de rappeler, est l'objet d'une accusation très précise : celle d'avoir énoncé un fait inexact — l'alliance de la France avec l'Autriche en 1792 — et d'avoir fondé sur ce fait tout un système pour défendre un des actes les plus

graves de la monarchie française. (Je laissse de côté ce qu'a d'étrange ce système, même si le fait qu'il invoque était exact). Cette question de fait est entièrement indépendante de tout ce qu'on peut penser de la plasticité du monde, de la valeur des démonstrations par références, des différents partis qu'on peut tirer de l'œuvre de M. Mathiez ou de la pureté cléricale de M. Julien Benda.

2° L'accusation portée ici contre M. Bainville est de la plus haute importance pour son honneur d'historien ; car si M. Bainville, au moment de lancer une thèse aussi grave que la justification de la conduite de Louis XVI en 1792, ignore qu'il fonde cette thèse sur une erreur, il est un historien léger ; et s'il ne l'ignore pas, il est un historien malhonnête.

3° A cette accusation, M. Bainville ne répond RIGOUREUSEMENT RIEN.

Toutefois, j'omets une troisième hypothèse : c'est que M. Bainville est un écrivain doué de très heureux dons littéraires, qui trouve des explications historiques très amusantes, et que c'est tout à fait manquer d'esprit que de le prendre au sérieux.

*
* *

Cette question personnelle étant réglée, du moins en ce qui me concerne, je prendrai texte de la réponse de M. Bainville pour quelques réflexions d'ordre général.

Je laisserai de côté (j'y reviendrai une autre fois) cette position, très répandue de nos jours, qui consiste à se débarrasser d'un adversaire gênant en alléguant le « simplisme » de ses vues, la déconcertante « plasticité du monde », l' « infinie complexité des problèmes », etc... ; position particulièrement remarquable chez des personnes pour lesquelles toute l'histoire revient au conflit de deux principes — le monarchique et l'autre — qui s'opposent, sous leur plume, avec autant de simplicité qu'Ormuzd et

Ahriman. Je m'attacherai pour l'instant au ton de la réponse qui m'est faite[1].

Remarquons d'abord ce mouvement : « Quand M. Julien Benda en sera là, quand la liberté de son esprit sera aussi souveraine, nous recauserons avec lui. » Manifestement, pour l'auteur d'une telle phrase, être admis à causer avec lui constitue la sanction qui classe un bon esprit. C'est là un aspect de ce fait si curieux par lequel, en France, voici quelque vingt ans, un petit groupe de docteurs a statué qu'il détient l'investiture en matière intellectuelle. Toutefois le plus curieux, c'est que, dans une certaine mesure, il a réussi à le faire croire ; je sais des écrivains, et non pas tous médiocres, qui, le jour qu'ils obtiennent la bienveillance de ce tribunal, s'en jugent visiblement grandis. Il y a là, comme il arrive, dit-on, pour certaines maisons de banque, une souveraineté fictive dont les effets ne laissent pas d'être réels.

Ajoutons que ce ton hautain pris par mon adversaire à mon égard lui est en quelque sorte fourni par sa doctrine elle-même : il est évident que, lorsqu'on prétend parler au nom de la tradition française, on se trouve, de ce seul fait et avant de dire un mot, toiser son contradicteur. C'est ainsi que, par la nature même de l'institution qu'il

1. J'aimerais aussi de parler de ces personnes pour lesquelles, lorsqu'on attaque la démocratie, on fait évidemment de la philosophie, mais, lorsqu'on attaque la monarchie, on fait « de la polémique de journal ». (Ce mépris de M. Bainville pour la polémique de journal est assez imprévu. Que fait-il donc depuis vingt ans ?) J'aimerais aussi de dire que, quoi qu'on puisse penser de la « démonstration par référence », elle me semble pourtant supérieure à la démonstration par absence de référence ; ainsi, quand M. Bainville prononce que ma *Note* indique « une faible réflexion sur le développement des faits historiques, peu de philosophie », je crois que beaucoup penseront qu'il serait plus fort s'il en donnait quelque exemple. Au surplus, je ne prétendais, dans cet écrit, à aucune philosophie, mais à une sèche nomenclature de faits, que personne jusqu'ici n'a infirmée. Je voudrais encore dire à M. de Broglie que si les textes cités par Taine me font penser à ceux qu'il ne cite pas, ils me font penser aussi à ceux qu'il cite.

défend, Bossuet discute de haut avec Jurieu, de Maistre avec Voltaire, Massis avec Gide, alors que cette hauteur, Jurieu ne peut pas la prendre avec Bossuet, Renan avec de Maistre. En somme, le mépris préalable pour l'adversaire fait partie de la doctrine d'autorité, et il est interdit à cet adversaire au nom de la doctrine d'examen. Il y a là, pour l'écrivain traditionaliste, un appoint qu'on ne signale pas assez.

*
* *

En voici un autre.

Il est clair que, si j'avais été mis en cause par M. Bainville pour un fait précis comme celui dont je l'accuse (d'ailleurs, je l'ai été naguère par ses amis de l'*Action Française*), je pourrais, moi aussi, répondre par des considérations transcendantes sur la relativité de la connaissance, puis citer un beau texte de Spinoza ou de Kant et terminer : « quand M. Bainville aura cette force d'esprit, nous recauserons avec lui. »

Seulement, il y a une différence.

C'est que, si je procédais de la sorte, mes amis, et probablement mes lecteurs, me diraient : « Tout cela est fort joli, mais vous ne répondez rien », *tandis que les siens ne le lui diront pas.*

Nous tenons là un des plus forts avantages de l'écrivain de droite sur son confrère de gauche : l'écrivain de droite n'est jamais discuté par les siens ; la valeur de son argumentation est admise par eux quoi qu'il dise, en quelque sorte avant qu'il ait parlé ; l'écrivain de gauche doit toujours rendre des comptes. On me dira que c'est bien évident et que j'enfonce là des portes ouvertes puisque, par définition, l'écrivain de droite s'adresse à un public épris d'obéissance et celui de gauche à un monde qui pratique la liberté de l'esprit ; que le premier écrit pour des moutons et le second pour des loups. Notons toutefois que, si l'on admet cette définition, beaucoup

d'auteurs dits de gauche devraient être dits de droite : il est clair que M. Romain Rolland écrit pour des moutons tout comme M. Maurras. Au vrai, je n'appelle l'écrivain pour hommes, libres écrivain de gauche qu'afin de signifier qu'il n'est pas de droite ; pour bien faire, je devrais dire l'écrivain de milieu [1].

Cette certitude d'avoir affaire à un lecteur qui le croit sur parole est pour l'écrivain de droite une condition dont on ne dira jamais assez quelle supériorité elle lui donne. Non seulement elle lui permet de répondre à l'adversaire par des pirouettes ; elle lui permet de décréter que celui-ci en est mort. Ainsi voilà deux ans que l'*Action Française*, me faisant des réponses dont la misère a étonné quelques-uns même de ses amis, ajoute régulièrement : « Maintenant que voilà le pauvre Benda complètement écrasé » et deux ans que ses lecteurs la croient ; tandis que, si j'avais ainsi parlé de M. Maurras, avec des raisons de même force, les miens m'eussent ri au nez. Quand les pontifes royalistes veulent convaincre leur public que je suis un imposteur, il leur suffit de le dire ; quand je veux le faire savoir d'eux, il faut que je le prouve ; ce qui demande encore quelque travail, car leurs tours de passe-passe sont parfois très bien faits.

Ajoutons que, là encore, la carence intellectuelle est permise à l'écrivain de droite par sa doctrine même ; ce qui importe, en effet, selon cette doctrine, c'est l'insti-

1. Je suis d'ailleurs, depuis deux ans, aussi bien attaqué par les moutons de M. Romain Rolland (cf. encore un article d'*Europe*, déc. 1929). La thèse de ceux-ci c'est que le grand clerc n'est pas, comme je le prétends, l'homme qui exerce la vie de l'esprit, mais l'homme qui se bat pour obtenir les conditions sociales nécessaires à la vie de l'esprit. C'est en somme la même thèse que celle de l'*Action Française*, les deux groupes ne différant que par l'idée qu'ils ont des conditions sociales nécessaires à la vie de l'esprit. On ne saurait trop remarquer ce lamento de tant de nos confrères sur les actuelles conditions sociales qui, paraît-il, les empêchent de penser. Je ne puis me défendre de songer au dicton de l'atelier : les mauvais ouvriers ont toujours de mauvais outils.

tution, non les individus, c'est la vérité conservatrice suprême et séculaire, non la pensée plus ou moins fragile de ses éphémères serviteurs ; ceux-ci pourraient se dire l'un à l'autre le mot de ce grand seigneur à un collègue de cercle : « Heureusement, mon cher, nous appartenons à un monde où le mérite personnel ne compte pas. » L'écrivain de gauche prétend penser par lui-même et ne peut, s'il fait faillite, renvoyer à aucun Verbe suprême dont il ne serait que l'accident.

Cette adhésion aveugle donnée à ses docteurs est bien une force qui appartient en propre au monde de droite. Ainsi, nous vîmes naguère un critique essayer d'introduire ces mœurs chez les écrivains d'autre bord, les sommer d'admirer Voltaire, Renan, Hugo, sans l'ombre d'une réserve, pourfendre quiconque se permettait à leur égard le moindre schisme ; mais ces écrivains (encore une fois, je ne parle pas des pasteurs de moutons) se sont rebifiés ; ils n'ont jamais souffert cette démission de l'esprit ; j'en sais un auquel Souday osa dire que, en attaquant Renan, il tirait sur ses troupes, et qui lui répondit que le propre d'un penseur c'est de n'avoir pas de troupes, qu'il était fâché d'avoir à le lui apprendre. Et j'entends que M. Maurras est malmené présentement par une équipe de droite pour son refus d'admettre aucune bévue chez Comte ou chez Bonald ; mais c'est que cette équipe veut l'inviolabilité pour d'autres maîtres.

*
* *

L'écrivain de droite n'est pas seulement approuvé par ses pairs les yeux fermés ; il est, pour peu qu'il soit de quelque mérite, exalté par eux avec une attention et une constance dont l'écrivain de gauche, à valeur égale, est loin de trouver l'équivalent près des siens. Ce n'est pas que le personnel de droite soit particulièrement enclin à la tendresse entre confrères, mais il a au plus haut point

le sens de la cohésion des actions, surtout de l'intérêt qu'il y a à donner au public le sentiment de cette cohésion. D'une manière générale, les écrivains de droite pratiquent la vie intellectuelle selon le mode militaire (ils ont le sens du mot d'ordre ; on pourrait dire que l'esprit de droite possède un uniforme.) C'est pourquoi je crois volontiers que, dans l'ordre temporel et en dépit de quelques mauvais moments que connurent tous les vainqueurs, l'avenir est à eux, ou à ceux qui sauront les imiter. Rappelons-nous l'avertissement de Péguy aux hommes qui veulent l'empire des choses de ce monde : « Le temporel est essentiellement militaire. »

Je n'ai pas besoin de dire que ce bénéfice de l'organisation militaire est, par définition, inconnu de l'écrivain de milieu. En face d'un différend comme celui qui m'oppose aujourd'hui à M. Bainville, on souscrirait volontiers ce charmant mot de Fontenelle : « M. Arnauld fut vainqueur dans son camp et M. Malebranche dans le sien. » Mais on oublierait une chose : c'est que M. Bainville a un camp, tandis que je n'en ai pas.

Cet hommage rendu à l'écrivain de droite par ses pairs est particulièrement vif quand celui-ci se double d'un écrivain catholique, l'institution catholique étant particulièrement savante dans l'organisation militaire du spirituel. Je sais certains auteurs récemment agrégés à cette institution ; il est visible qu'en quelques mois leur étoile séculière a centuplé de grandeur, grâce à la profonde considération qu'expriment pour eux et journellement leurs nouveaux confrères, considération dont il faut bien dire qu'ils ne la trouvaient point tant qu'ils n'appartenaient qu'à un monde d'esprits libres. Loin de moi d'attribuer leur embrassement des autels à l'escompte de ces avantages. Je l'ai dit ailleurs et le répète : certaines personnes ont cette propriété que les attitudes les plus profitables sont précisément celles qu'elles prennent sincèrement.

*
* *

Enfin l'écrivain de droite a affaire à un public qui adopte ses maîtres une fois pour toutes, qui leur reste fidèle jusqu'à leur dernier souffle, quel que devienne leur affaiblissement ; il s'adresse à un monde qui n'admet pas le divorce. On pourrait dire encore que, ayant affaires à des conservateurs, il est naturellement conservé. C'est ainsi que tel romancier traditionaliste peut, depuis quinze ans, faire les romans qu'on sait et garder toute sa clientèle, alors que les derniers livres de Zola ont payé leur misère auprès de ses amis même ; c'est ainsi que M. Bainville pourra, pendant vingt ans encore, répéter des clichés sans perdre un de ses lecteurs, tandis que je suis condamné jusqu'à la fin de mes jours, si je veux garder les miens, à avoir des idées.

L'avantage de l'écrivain de droite est écrasant.

JULIEN BENDA

ÉPISODES

Visite de G., vers deux heures.

Je l'attendais avec un peu d'ennui. Nous avons eu des entretiens trop intimes (je veux dire autour des deux ou trois sujets qui me sont à cœur), et d'ailleurs sans véritable amitié, pour que je ne sois pas gêné de le revoir. Je me le rappelle, toujours mis avec une élégance apprêtée, frappant discrètement, n'entrant qu'à demi, mimant la confusion, mais les yeux hardis, le sourire aigu.

— Je vous dérange. Je ne sais comment m'excuser. Vous travailliez. Je vais partir. Je reviendrai ce soir.

Les premiers instants, il se tirait d'embarras par des mots féroces sur nos relations communes. Je ne connais personne qui ait usé d'une ironie plus sèche, d'un esprit plus mordant. Non pas de la malice, — de la méchanceté. Son visage, maigre, blafard, se tendait. Ses yeux, d'un gris de fer, devenaient perçants, se fixaient sur moi. Ses lèvres, longues et minces, se retroussaient sur les canines. La pomme du cou ondulait. Il se voûtait un peu, ses mains de femme soulevées à demi des genoux, sa voix de tête à la fois cinglante et contenue, prêt à bondir. Avec cela, poli jusqu'au cynisme et précédant de six mois la mode. — Oui, puis, soudain, sur un mot inattendu, je le voyais grave, anxieux ; son regard s'adoucissait, implorait ; parfois ses mains tremblaient légèrement.

— Croyez-vous, Monsieur, à la nécessité du renoncement ?

Parler de ce qui m'est cher m'est presque impossible. Il fallait qu'il fût vraiment sincère et touchant : la nuit venait, nous parlions encore.

Quand il quitta la maison que j'habite, je ne fis rien pour le retenir. Je crois qu'il en était venu à m'aimer ; j'étais prêt à lui rendre son amitié. Peut-être eus-je peur de la décevoir. Quels rapports amicaux sans, quelque jour, un malentendu, une désillusion imméritée ? Je préférai m'en tenir à une image.

Je le vois qui débouche de l'allée, près du grisard, rapide, les jambes serrées, ramassé sur soi. Quand il me tend la main, ses yeux et son sourire sont clairs comme ceux d'un enfant. Mais déjà il prononce une phrase un peu guindée ; il sent qu'elle détonne, la termine d'un mot et, de nouveau très simple :

— Je suis content, dit-il.

Je l'emmène chez moi. Qu'il dise un mot, qu'il fasse un geste, c'est toujours par élan. Sitôt après, il se maîtrise, se recule, ses mains se referment. Il ne fait que s'échapper et se reprendre.

Nous parlons. Quelle gêne ! c'est du temps perdu ; nous gâchons nos meilleurs souvenirs. S'il continue, je vais devenir si glacé, que je le veuille ou non, que je ne soufflerai mot.

— Vous êtes allé dans votre famille ?

— Oui, répond-il. Mon oncle a eu le bon esprit de mourir. C'est très amusant : il est tombé dans une rivière en pêchant des écrevisses. La rivière n'était pas profonde d'un mètre. Il a trouvé le moyen de se noyer.

Le tout en souriant, la tête un peu penchée sur l'épaule. Il est à gifler.

— Il m'a joué d'ailleurs un assez vilain tour. Je le croyais très riche. Il ne m'a laissé que dix mille francs ; j'en ai acheté deux chiens.

Il se tait. Je ne lui tendrai pas la perche. Il allume une cigarette, tient un instant la main levée, tandis que l'allumette brûle ; puis, jetant allumette et cigarette :

— Je crois que je suis en train de m'abrutir, Monsieur.

— Vraiment ?

— Oui... Oui, je sais que je suis ridicule. Cela n'a pas d'importance. Si je dis que je m'abrutis, ce n'est pas que je le trouve fort curieux. Je ne fais que ce que font quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent. Seulement vous vous rappelez, peut-être, que précisément j'entendais être la centième.

Je me sens touché, encore qu'assez embarrassé.

— Il y a deux ans, Monsieur, vous m'aviez proposé comme règle...

Voilà ce que je craignais. Je le coupe sèchement :

— Riez-vous ! Je n'ai ni quinze ni soixante ans pour proposer des règles.

— Pardonnez-moi ; je me suis mal expliqué. J'ai voulu dire qu'à la suite de nos entretiens, j'avais été amené à penser que la meilleure règle d'éthique, c'était de mener une vie difficile, une vie dangereuse.

Ces mots, que j'ai pu employer, maintenant qu'un autre me les répète, m'écorchent. De mon coupe-papier, je frappe la table pour ne pas les entendre.

— Eh bien, Monsieur, j'ai essayé d'appliquer cette règle. Je l'ai même appliquée assez violemment, croyez-moi. Elle est devenue pour moi une sorte de jeu. Aussi ai-je dû la laisser... Je vous dis cela, assez naïvement, parce que, permettez-moi de vous le dire, j'ai été heureux de vous connaître.

J'ai peine à cacher un sourire : la façon dont nous fîmes connaissance m'est revenue à l'esprit. Nous nous étions déjà salués une fois ; il vint m'emprunter cent francs, d'ailleurs avec une simplicité si provocante, que je vis là une marque de confiance qui me toucha vivement.

Il baisse les yeux, comme pour un nouvel effort de sin-

cérité ; puis il cherche de nouveau mon regard et ne le quitte plus.

— Je suis des cours d'économie politique. Ils ne m'ennuient pas plus que toute autre chose dans ma vie. C'est vous peindre assez mon état d'esprit. Ma vie, je la vois très clairement ; je serai un assez haut fonctionnaire, non sans esprit, partant peu aimé. Je pense me marier. Je désire même des enfants. A soixante ans, je reviendrai vivre près de Montpellier. Ma vie est donc établie et pour ainsi dire vécue. Je me demande parfois s'il est utile de la revivre. Mais j'aime peu les gestes, et le suicide en est un, fort peu élégant.

Sa voix, qu'il voudrait absolument calme, parfois s'émeut un peu ; il tord machinalement les doigts.

— Vous n'avez rien écrit pendant ces deux années ?

— Non, Monsieur. Je n'ai aucun talent. Vous-même l'avez constaté.

— Pardon ; vous ne m'avez montré que trois ou quatre pages, que j'ai d'ailleurs trouvées remarquables, puisque je les ai fait publier.

— Estimez-moi assez pour ne pas être indulgent. Peut-être aurais-je pu, avec le temps, acquérir une certaine habileté, me créer un certain public. Avouez, Monsieur, que c'eût été franchement méprisable.

Il fume deux cigarettes de suite, à peu près sans parler. Je lui propose une promenade. Nous montons dans le petit bois, derrière la maison ; je crois que c'est le premier beau jour de l'année. Un pic donne des coups de bec retentissants contre une branche de frêne, sautant à chaque coup de l'autre côté de la branche pour guetter la sortie du ver. Je regarde si G. partage mon amusement ; il marche tête baissée, l'air indifférent, ennuyé même.

Il s'arrête, et, d'un ton simple :

— Ma mère est morte.

Sa bouche reste entr'ouverte ; je ne suis plus sûr qu'il me regarde.

— Je m'étais promis de vous le dire, Monsieur... C'est peut-être surtout pour cela que je suis venu aujourd'hui. Elle est morte voilà six mois. Vous ne pouvez savoir combien je regrette que vous ne l'ayez pas connue. Depuis trois ans je me promettais de vous la faire connaître. C'était la femme la plus noble que j'aie vue ; je ne suis pas sentimental et je sais que ce que je dis est exact. — Mon père est un brave homme, c'est tout. Mais elle, c'est la seule affection que j'aie éprouvée et que, me semble-t-il, je puisse éprouver. Je lui dois tout ; je pouvais lui parler de tout ; pour me plaire, pour comprendre ma formation intellectuelle, elle s'était mise, ces dernières années, à lire les mêmes livres que moi. Je lui ai parlé de vous, Monsieur.

Son émotion, intense et décente, me va droit au cœur. J'accueille ces paroles comme la plus grave marque d'amitié qu'il puisse me donner.

Nous atteignons un belvédère, en haut du bois. Au-delà du faîte des arbres, apparaissent quelques maisons, une église et un grand étang où je vois nettement passer l'ombre des nuages. Je lui demande :

— Qu'est devenu notre ami A. ?

A. était un colosse plein de morgue et d'intelligence que mon compagnon avait pris pour cible. A. explosait en cris de haine ; G. redoublait d'une insolence souriante.

— Je le rencontre parfois adossé à la porte de la Nationale ; sa chemise, échancrée, laisse passer sa toison noire ; il promène un regard superbe sur Paris, un regard un peu gêné par le nez, qui est long, vous le savez, et crochu (ce chien chasse de race).

Il part d'un fou rire, s'apaise net, et froidement :

— Cet individu me choquait. Je considérais sa présence comme une attaque directe. Pourtant il m'a donné un plaisir assez vif. J'étais un jour entré chez lui, pour lui faire une farce. Des lettres traînaient sur sa table. J'ai appris qu'il avait sur les bras une affaire d'avortement. Dès lors,

quand il me foudroyait du haut de sa vertu indignée, pensez à ma jubilation. Un mot : le monsieur eût changé de visage et de vie.

A son tour il m'interroge :

— Et le jeune Croquet, en avez-vous des nouvelles ?

Croquet (c'était une bonne qui l'avait ainsi baptisé), aimable garçon, fils du directeur d'une *Croix* de province, et secrétaire du « Club érotique de J. », était professeur.

— On a dû le renvoyer. Il avait pris quelques centaines de francs à ses élèves.

Le visage de G. se plisse. La voix un peu âpre :

— Je ne vois rien de blâmable là-dedans, dit-il, sinon qu'il se soit fait prendre et que...

Sa forfanterie m'agace ; je le coupe :

— Je n'y vois rien d'admirable non plus.

Le voilà froissé, méfiant, taciturne. Tant pis ! cela lui apprendra à ne pas poser. Nous escaladons un mur et gagnons la grand'route.

— Je déteste la campagne, Monsieur.

— Je le regrette.

Un silence.

— Je déteste encore plus les paysans.

— Vraiment ?

C'est la grand'route, mais défoncée et hérissée de cailloux. Mon compagnon, dont la marche est d'habitude un admirable objet de finesse et de précision, butte, fronce le sourcil, s'irrite. Il voit que je l'observe ; son visage se détend.

— Je suis ridicule.

Puis, de nouveau grave :

— Ce que je vous ai dit tout à l'heure est ridicule aussi. Pardonnez-moi ; j'ai parlé comme un petit niais.

Sa main fait un geste vers moi, aussitôt réprimé, pas si tôt que je ne me sente reconquis. Le devine-t-il ? il reprend avec quelque bravade :

— Permettez-moi une question, Monsieur. Songez-vous souvent à votre passé ?

— De moins en moins.

— Pour moi, je n'ai jamais pu y penser. Je n'ai pas de souvenirs. Je n'ai pas de passé. J'essaie parfois de me rappeler telle époque de mon enfance : c'est lettre morte. Un autre me parlerait de sa propre enfance : cela m'émouvrait davantage. L'avenir, je vous l'ai dit, m'est indifférent. Quant au présent... Quant au présent, Monsieur, je n'ai pour moi aucune estime. Oh ! je me crois très supérieur à presque tous les gens que je vois. Mais supérieur à ces imbéciles, le beau mérite ! Je ne me hais pas, je ne me dégoûte pas ; simplement, je ne m'estime pas. La vie ne m'intéresse pas.

— Elle me passionne.

C'est sa jactance qui me pousse à cette protestation. Il me regarde et réplique en souriant :

— Non, pas la même. Vous jouez sur les mots.

Il me fait passer de la méfiance à la sympathie avec une inquiétante facilité. La tête à demi détournée, les poings serrés, il continue, à mi-voix, comme pour lui-même :

— Les seules heures qui me reviennent à l'esprit, et que je reconnaisse comme ayant été vécues par moi, comme étant de moi, ce sont, comment dire ? des heures d'anéantissement. Je parle en charabia. Mais tenez, par exemple, à Venise, j'étais arrivé vers six heures du soir. J'ai pris un bateau, qui m'a conduit derrière le Lido, dans un coin affreux. Je suis resté là, ma valise à mes pieds, jusqu'à minuit, vraiment inconscient. Il ne s'agissait pas plus de rêverie que d'admiration. Engourdi, inconscient, inexistant. Mais non, pas inexistant ; je sens nettement que c'était là la vie vraie, le plus haut point où je puisse atteindre, le seul dont un homme n'ait pas à rougir. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une vague extase, non, — d'un anéantissement. — Croyez-vous que je fasse là des phrases ?

— Non.

Nous revenons sur nos pas, sans rien dire. Le soir est venu rapidement ; la mince vallée de la Bièvre est toute bleue d'ombre. G. éclate de rire :

— Abruti, oui, mais j'espère bien pouvoir *leur* jouer quelques belles farces.

Un peu plus tard, comme nous approchons de la gare, il me dit, avec le plus délicat mélange de dévouement et de timidité :

— Je voudrais que vous fassiez plus attention à vous, Monsieur. Vous allez me trouver sot. Excusez-moi. Mais je voudrais que vous me promettiez de vous soigner.

(Quand il est arrivé, j'ai commis l'étourderie de me plaindre de mon état de santé.)

Il se tait quelques instants ; je le vois hésiter ; ses lèvres se serrent. Puis, les yeux baissés, la voix contenue :

— Je ne vous ai pas tout dit... Et pourtant ce qu'il me reste à dire me semble grave, extrêmement grave. Voici : je crois que je vais être heureux.

Un peu de sang colore ses pommettes. Il reprend, d'une voix plus assurée :

— Oui, je prévois, je sens, je tiens le bonheur.

— En ce moment ?

— En ce moment, oui, en ce moment déjà je suis heureux. Est-ce que je vous choque ?

Il m'adresse un regard de prière et de défi.

— Non. Je sens de plus en plus dans la plainte quelque chose de bas. D'ailleurs il se peut que je connaisse votre joie. Vous semble-t-elle foncièrement différente de la détresse où vous vous trouviez il y a trois ou quatre ans ?

Ses yeux s'illuminent.

— Non, et c'est drôle : il me semble que je n'ai pas changé.

— Que les causes de votre joie sont les mêmes que celles de votre détresse ?

— Oui.

Nous sommes arrivés dans la salle d'attente. G. ne prête

attention ni à l'heure, ni aux sonneries, ni à nos voisins. A peine semble-t-il me savoir là. Ses doigts se crispent et se détendent, je ne sais si c'est de gêne ou de libération.

Au moment où il va monter dans un compartiment, un ouvrier, qui en sort, le bouscule. G. s'arrête ; son visage s'assombrit, se creuse de chaque côté du nez. Puis il se contraint à sourire et dit, d'un air de confidence :

— Cette canaille manque singulièrement d'éducation.

MARCEL ARLAND

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LE JARDIN DES LETTRES, par *Jacques Bainville* (Capitole).

M. Bainville passe pour l'un des plus classiques parmi nos critiques ; or, *classique* aujourd'hui veut dire disciple du XVIIIe siècle. M. Bainville a, du siècle de Voltaire, le goût fin, les faciles dégoûts, et jusqu'aux restrictions devant le XVIIe siècle.

L'antiquité reste pour lui chose lointaine et majestueuse, et il ne fait pas bon accueil à la traduction de l'*Odyssée* par M. Bérard. Sans doute on pourrait regretter, dans cette traduction, les énormes suppressions et modifications qu'elle tend à introduire dans le texte, si ces transformations ne restaient pas à l'état d'hypothèses discrètement indiquées : en fait, on peut lire le texte de M. Bérard sans tenir compte de ses épurations excessives, et même y préférer la splendide vengeance d'Ulysse dont le traducteur dit tant de mal avec si peu de raison. Ce qu'on ne saurait méconnaître sans ingratitude, c'est le très grand progrès dans la précision qu'a accompli cette traduction. Quant à la familiarité, tous ceux qui ont pratiqué l'archéologie et sondé la Grèce, qui ont étudié la langue grecque d'Homère à nos jours sont d'accord pour l'approuver ; le disparate du vocabulaire *(doge, croiseur)* a le mérite de nous faire imaginer cette civilisation avancée et composite que l'archéologie moderne oppose à la vieille illusion de naïveté épique.

Sur Boileau, M. Bainville me semble aussi près que possible de l'épître charmante et irrespectueuse de Voltaire ; sans doute, on y retrouve les égards que doit un préfacier à son auteur, car

cette étude parut d'abord en préface ; mais sur le prosateur et le lyrique, Voltaire a été suivi fidèlement (plus une épigramme contre la *Marseillaise*). Là, M. Bainville a pleinement raison ; les réhabilitations excessives de Brunetière et de M. Lanson avaient besoin d'une mise au point qui ne vînt pas d'un romantique.

Quant aux romans de Voltaire lui-même, les introductions de M. Bainville, toujours excellentes, me semblent plus particulièrement remarquables sur les œuvres moins connues ou moins goûtées ; elles rendent leur pétillement à toutes ces idées et allusions que le texte seul ne suffit plus à faire mousser aux yeux du lecteur moyen. M. Bainville est à ce point du XVIIIe siècle qu'il ne semble point mettre *Candide*, comme l'a fait la postérité, à une place à part ; justement parce qu'elles sont le résumé d'un siècle et d'un homme, des œuvres comme *Candide* peuvent ne paraître qu'un ressassement aux contemporains, et pour la postérité contenir et réunir ce qui est dispersé ailleurs. Ce coefficient d'originalité, si essentiel pour les contemporains, si important encore pour les érudits, diminue ou disparaît presque pour la postérité, en tous cas le cède au mouvement et à la forme, et c'est la postérité qui a raison.

M. Bainville avance sur Sainte-Beuve un paradoxe ingénieux : ce serait un historien qui se serait méconnu lui-même. Il est tout à fait excellent de dire que l'historien embarrassé (sur tel ou tel personnage, j'imagine, plutôt que sur telle ou telle question) trouvera dans les *Lundis* une ressource précieuse. Cependant, nous continuerons de voir en Sainte-Beuve plutôt un critique et un moraliste, et en cela nous suivrons l'auteur des *Lundis* lui même, qui se connaissait bien : « Je ne suis pas historien, — écrivait-il, — mais j'ai des coins d'historien ». Et il expliquait ailleurs que c'était sur des sujets restreints qu'il arrivait à la pleine clarté du coup d'œil ; il n'arrivait pas à voir de grands ensembles. (Nous n'avons pas à examiner ici si ce n'est pas là scrupule plutôt qu'impuissance et si l'historien ne perd pas fatalement en justesse ce qu'il veut gagner en ampleur). Sainte-Beuve n'a donc point manqué sa vraie vocation. Quant à remarquer qu'il a consacré sa maturité aux *Lundis*, plutôt que de la sacrifier, comme firent Taine et Renan, à *une grande machine*, il y a là un oubli qui étonne sous la

plume de M. Bainville. Ignore-t-il que *Port-Royal*, la *grande machine* de Sainte-Beuve (autrement réussie que celles de Taine et de Renan), l'occupa de trente ans jusqu'à cinquante-sept ? Ces quelques taches n'empêchent pas la courtoise et intelligente critique de M Bainville d'être suggestive et instructive pour ceux même dont les points de vue sont les plus différents du sien.

JEAN PRÉVOST

* * *

MAZARIN, par *Marcel Boulenger* (Bernard Grasset).

On dit communément que le présent s'éclaire à la lumière du passé. Je crois qu'on pourrait dire plus justement que c'est à la lumière du présent que le passé s'illumine et prend son relief. Nous n'interprétons avec exactitude que les choses dont nous avons une expérience précise ou simplement approximative.

Mainte réalité historique ne nous devint intelligible que depuis ces années où nous avons par nous-mêmes vécu des pages d'histoire : les peuples heureux ne comprennent pas l'histoire parce qu'ils n'en ont pas.

Savions-nous à vrai dire ce qu'était une guerre avant d'avoir vu une guerre, ce qu'était un congrès, ce qu'était un traité ? L'imagination la plus vive pouvait-elle se représenter une période de détresse financière (1720-1798) avant que nous en ayons nous-mêmes traversé une ? Il en va pour tout de même, et ce que l'on nomme expérience n'est que cette faculté d'interpréter les actes ou les sentiments d'autrui d'après ceux dont on eut le spectacle ou l'épreuve.

Ce que tout homme a appris durant les quinze dernières années qui viennent de s'écouler permet à M. Marcel Boulenger de décrire d'une façon singulièrement claire l'histoire d'une époque troublée. Dissensions, émeutes, rebellions, guerre civile et étrangère, rien ne manque au temps de la Fronde ; et pour notre âge des mots tels que cherté de la vie, invasion, crise parlementaire sont chargés de signification alors même qu'ils correspondent à des réalités qui ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient dans celui dont on nous dépeint l'histoire.

Ces confusions même sont pleines d'enseignements et il faut pour les susciter dans l'esprit du lecteur un sentiment

judicieux et un art diligent. On pense bien qu'à M. Marcel Boulenger ni l'un ni l'autre ne fait défaut. Mais ce qui chez cet auteur mérite d'arrêter l'esprit plus que le soin de décerner de vaines louanges, c'est l'espèce de constance avec laquelle on le voit rechercher pour les étudier des situations historiques qui présentent entre elles des analogies marquées. Un pays dans l'anarchie, un homme qui par son habileté l'apaise, le rassemble et le reprend en main, voilà le fait qui sollicite essentiellement sa faculté d'analyser.

Sans doute l'attention sympathique qu'il porte au fascisme lui permit-elle d'étudier avec clairvoyance divers faits auxquels il trouve de la ressemblance avec cet événement. Le présent a éclairé pour lui le cas de Mazarin en 1650 comme celui de Morny deux siècles plus tard. Que dommage seulement qu'en retour le passé ne nous apprenne point que de tels épisodes sont toujours assurés d'une heureuse conclusion.

PIERRE LIÈVRE

*
* *

LES LIVRES DE NATURE : VOISINS MYSTÉRIEUX, par *G. D. Roberts* ; BAMBI LE CHEVREUIL, par *Félix Salten* ; UN FLANEUR EN PATAGONIE, par *W.-H. Hudson*, UN PROMENEUR A PIED, par *A. Martignon* (Stock).

Nous voudrions tous aller jouer dehors. Nature, quel beau mot. Et les livres de nature, quelle promesse.

On n'a pas accusé les Français d'aimer trop la nature. La poésie de la vieille France est une poésie d'ensemble, d'almanach, — les travaux, les saisons, la campagne, les bêtes familières, — plutôt qu'une poésie de visions, de coups d'ailes en allés avec les souffles, les rayons, les senteurs. Qu'on songe à La Fontaine, à ce qui *enchante* chez lui. Du reste une poésie qui ne le faisait jamais exprès se donnait ainsi plus d'efficace.

Tout de même, la poésie anglaise, c'était autre chose. Peut-être la Poésie, une personne, se levant du milieu des narcisses, des lacs, des brumes de l'air. Et parce que nous le sentons, aujourd'hui, les temps vont peut-être changer pour nous.

Cela ferait plaisir. Il faut constater que sur huit *livres de nature*, six sont écrits par des Allemands ou des Anglo-Saxons, deux seulement par des Français.

Voisins Mystérieux, ce sont de petits drames faits pour peindre les mœurs et conditions des animaux sauvages, dans leurs démêlés entre eux ou avec les trappeurs. L'auteur doit être renseigné, mais ces contes d'un écrivain boy-scout sentent forcément un peu le fabriqué.

Bambi, c'est la vie romancée des chevreuils. On songe à ces oncles de jadis, qui avaient passé sur les bancs de M. Berquin, l'Ami des Enfans, et qui romançaient pour Amédée, Hortense et Célanire, la botanique ou la zoologie. Mais enfin, il y a dans ce *Bambi*, même s'il risque de paraître faux, une poésie de la forêt. Un littérateur se fait écouter quand il a pour soi les chênes et les écureuils, les fougères et la rosée de l'aube.

Un Flâneur en Patagonie est beaucoup plus recommandable, beaucoup plus remarquable. Un livre très désordonné qui traite tantôt de la vie en Patagonie, tantôt de la Vallée du Fleuve noir, tantôt de la guerre à la nature, de la neige et de la blancheur, de la couleur des yeux humains, du parfum de l'herbe-aux-ânes et de tout ce qu'un parfum peut faire lever dans la mémoire d'un homme. De cent mystères et considérations, mais toujours avec cette finesse sensible qui éclaire le mystère sans aucunement le détruire. Un tel livre où tant de poésie non cherchée se marie à tant d'intérêt véritable, ferait bénir à lui seul la collection.

De W. H. Hudson, mort en 1922, Conrad disait : « Il écrit comme l'herbe pousse ». Ce serait peut-être la bonne façon d'écrire, en tout cas la plus honnête. On n'oubliera pas cette Patagonie, ces plateaux gris de ronces où les petits Patagons errent à la recherche des œufs de tinamouse, ces chaumières au bord du fleuve dans les cerisiers, ce couple-plante à poitrine rouge qui se perche sur la plus haute branche pour y bêler comme un chevreau.

Le livre de M. J. Delamain, *Pourquoi les Oiseaux chantent*, a été signalé ici. Il faut parler particulièrement d'*Un Promeneur à pied* de Mme Andrée Martignon.

Comme Mme Andrée Martignon nous donne envie d'aller dehors et de vivre les pieds dans l'herbe. Mais seuls nous

n'irions pas aussi loin. Nous voulons à la fois sentir et comprendre : c'est malaisé. Une poésie qui ne se rend pas raison des choses sent trop l'enfance. Une connaissance sans poésie n'est que science et sans doute dessèchement. Mais science et poésie, qui devraient se pousser l'une l'autre, risquent de se bloquer.

Mme Andrée Martignon veut pouvoir parler du lycopsis et de la chrysomèle ; elle trouve autant de saveur à carex qu'à laiche et regrette que ténébrion n'ait pas prévalu sur cafard. Ici nous pouvons ne pas la suivre. Plus proche du parler des gens de la campagne, son livre si riche, si varié, si plaisant, ne nous mettrait-il pas mieux encore au milieu même de la campagne ? C'est la grande leçon de Jammes qui n'a voulu se servir que des simples mots que son père et sa mère lui avaient transmis : et combien sa poésie en a été servie grandement. Celui qui veut parler du fraisier sauvage ou de la gentiane, de la mésange ou de la pie-grièche que peut-il souhaiter, que d'en faire souvenir directement son lecteur, de ne rien laisser entre ces herbes ou ces bêtes et ce lecteur, ni littérature, ni science, ni même, au moment qu'il les montre, rien qui ait goût humain. Pour faire croire à la pluie, il faut pouvoir dire : il pleut, comme le lecteur l'entendrait dire par quelqu'un qu'il rencontrerait sous la pluie. Il faut lui parler des prés et des bois comme il en entendrait parler par quelqu'un qu'il rencontrerait dans les prés et les bois. Sinon il n'est pas là : il y a un livre, des épithètes, des humeurs, un auteur, entre la campagne et lui.

Mais la poésie seule serait-elle connaissance ? Il ne faut pas chicaner Mme Andrée Martignon parce qu'elle connaît trop bien ce dont elle parle, et parce qu'elle en parle avec les termes propres. Ses promenades nous amènent en pleine campagne. Une connaissance gracieusement féminine, mais d'autant plus riche de particularités, et bien vive, bien verte. Un tel livre a plus d'agrément et d'intérêt qu'une foule de romans.

Il faut en désirer d'autres, le plus verts possible. De ceux, comme il est dit dans les *Nourritures Terrestres* « où il est tellement question de la nature, — qu'après il n'est plus la peine de se promener. »

HENRI POURRAT

* * *

LA PHILOSOPHIE DE JACOB BOEHME, par *A. Koyré* (Vrin).

Il faut avoir essayé de déchiffrer les œuvres de Boehme pour se rendre compte de l'ampleur de la tentative de M. Koyré. Boehme est un monde, ou plutôt un chaos, où les compositions, les dissociations, les déflagrations d'éléments chimiques, les rayons bienfaisants ou néfastes lancés par les astres, la basse continue que forme le grondement de la colère de Dieu, et l'éclair de son amour, deviennent des thèmes pour une imagination toute-puissante, et des symboles pour une intuition très profonde. Maintes fois, de grands penseurs ou de grands poètes se sont rendus vers ce paysage bouleversé pour préciser leurs conceptions ou nourrir leurs rêves.

La vision héraclitéenne du feu et du mouvement incessant, l'idée stoïcienne de l'organisme et celle de la qualité, l'idée néo-platonicienne de l'Un au-dessus de l'Être sont reprises par Boehme, mais dans des notes plus basses et comme plus ténébreuses. Le feu devient une colère de la nature, « un feu obscur et sombre, calcinant comme l'esprit du soufre », dit très bien M. Koyré ; les qualités luttent les unes contre les autres et sont des « tourments » de l'univers en même temps que la source où il puise son élan ; l'*Ungrund*, le Dieu sans essence et séparé de tout, est le soubassement obscur et mouvant de l'être (bien qu'il soit aussi, et M. Koyré insiste de préférence sur ce dernier aspect, silence et clarté).

Le beau livre de M. Koyré nous permet de comprendre les idées que Boehme a signifiées par ces images ; tout ce qui est réel est totalité organique et devenir incessant, saisissable, non par l'entendement mais par l'intuition, et constitué par des actes libres ; car l'acte est avant l'être, et les actions humaines comme les propriétés divines se créent dans la liberté. Ce devenir organique se fait par un processus où d'une part il y a tension continuelle entre des contraires, — c'est ainsi que le feu est clarté et ténèbres, calcination et production, — et où d'autre part, le supérieur, tout en procédant de l'inférieur, le transforme, se l'approprie sans le détruire, par un processus analogue à celui que Hegel essaiera de préciser ; c'est ainsi que le feu devient lumière. Tout se fait par ce double mouvement d'antithèse et

de synthèse, de distinction et d'identification. Dieu s'engendre dans une évolution intemporelle, opposant à sa nature qui est angoisse éternelle, désespoir et colère sans limites, roue du désir, le Dieu de bonté, l'éclair de l'amour. La bonté est nécessaire pour que cette angoisse prenne conscience d'elle-même ; elle lui est nécessaire même pour qu'elle prenne naissance, comme au centre d'une flamme on voit un vide noir ; et d'autre part sans ce désespoir et ce courroux le mouvement de la vie n'existerait pas. Puis Dieu s'oppose à lui-même les images, produits de sa fantaisie créatrice ; et enfin, il se révèle dans le fini qu'il crée comme le lieu de sa révélation et même comme le moyen de son accroissement. Ainsi il apparaît comme l'être pleinement déterminé et concret, comme ayant une structure, une nature, éternellement dominée mais qui éternellement se rebelle. L'être se réalise en s'exprimant, et pourtant, il y a en lui un élément qui ne peut être exprimé. Telles sont les pensées en lutte dont la tension fait la vie sombre et ardente de la philosophie de Boehme.

S'il est vrai que les contraires sont partout nécessaires les uns aux autres, le bien se révèle dans le mal et le mal dans le bien ; l'enfer et le paradis sont l'un dans l'autre. Tels sont les proverbes métaphysiques de l'enfer que l'on pourrait, en s'inspirant de Boehme, placer en pendant aux proverbes de Blake. Et il dévoile dans les profondeurs de l'homme, sous l'esprit pacifiant, « l'âme méchante, terrible, calcinante et courroucée » suivant les expressions de M. Koyré, le principe démoniaque de l'individualité, nécessaire lui-même à l'harmonie.

Partout nous nous retrouvons en face d'une même expérience ; la douleur et le mal sont nécessaires à la connaissance de la joie ; la lumière vient de la chaleur ardente ; Dieu naît sous forme de colère pour renaître sous forme d'amour. Dans cette philosophie, toute différente et du panthéisme et du mysticisme spéculatif, l'homme ni la nature ne sont annihilés ; l'homme ne se perd pas en Dieu ; sa substance, jointe à la substance divine, en reste distincte. Et les trésors de la terre contemplés dans la lumière « énochienne » deviennent pour l'âme une nourriture.

JEAN WAHL

*
* *

LE ROMAN

LE GRAND HOMME, par *Philippe Soupault* (Kra).

Le nouveau roman de M. Philippe Soupault part comme une flèche. Après le premier chapitre, on se sent soulevé d'espoir et de curiosité. En onze pages, aussi pleines que rapides, M. Soupault nous a montré comment naît, se développe, triomphe un grand industriel d'aujourd'hui. Pas une lourdeur, pas une bavure, pas une description, et tout est dit, évoqué, suggéré. Nous nous sentons les complices de l'auteur, et la dernière phrase du chapitre nous oblige à tourner la page en hâte : « Peu après la guerre, on apprit, en effet, son mariage avec Mlle Claude Paillard. » Le second chapitre nous apporte un portrait de la jeune femme, portrait attachant et vrai, mais un peu didactique, un peu trop touché de psychologisme à la Bourget. Chapitre III : la vie du couple Lucien et Claude Gavart ; la grève aux usines Gavart (un morceau excellent sur la grève), l'indifférence de Claude à la grève est gauchement, trop fortement marquée ; on ne peut croire à pareille indifférence. Le lecteur ne suit plus, se détache. Le chapitre IV le ressaisit : c'est l'arrivée du ténor nègre Putnam à Paris (« les murs de Paris étaient tachés de rouge et de vert : PUTNAM PUTNAM PUTNAM »), son succès immédiat et triomphal. Chapitre V : Putnam chante chez les Gavart. Chapitre VI : Claude à Chantilly, son envoûtement par Putnam, envoûtement de Putnam par elle.

L'exposition du sujet, des caractères se trouve ainsi complète. Nous attendons à présent des faits, des péripéties. Les chapitres qui suivent ne nous les apportent pas : ils fignolent la présentation des personnages et les premiers effets de la rencontre : Gavart, tout à son usine et à ses plaisirs brutaux (nuit à Montmartre), Putnam « accusant l'Europe, la vieillesse, la musique de cet affaiblissement qui l'avait envahi », Claude retrouvant à Paris ses habitudes, oubliant le « danger » ou croyant l'oublier, mais introduisant brusquement le hasard et la poésie dans sa vie par une visite chez une voyante.

Le récit s'éparpille, devient diffus. Le lecteur s'y égare, il s'impatiente que rien n'arrive, et de l'absence d'un fil conducteur. Brusquement, le roman tourne à *la Princesse de Clèves* ou

au *Bal du Comte d'Orgel*. Claude ne trompera pas Gavart avec Putnam. Gavart, après un voyage en Amérique où il connaît pour la première fois le doute, l'inquiétude, se jette dans la lutte pour maintenir la puissance industrielle de l'Europe. Claude, émue par ce trouble, cette faiblesse avouée, puis par la reprise d'énergie de Gavart, demeurera près de lui à jouer son rôle d'épouse. Putnam abandonnera le chant, la célébrité, pour battre des records de vitesse et replonger dans l'obscurité. On ferme le livre, on est déçu. On en veut à M. Philippe Soupault d'avoir éveillé tant d'espérances et de ne les avoir pas satisfaites, on lui en veut d'avoir transformé ses personnages vivants en symboles ou en allégories.

On lui en veut d'autant plus que ces symboles manquent de clarté : Gavart, l'industriel français, représente le capitalisme, le machinisme moderne, tandis que Putnam l'Américain (il est vrai que c'est un nègre) représente la poésie, la liberté de l'âme. Mais cette poésie est industrialisée, soutenue par une publicité ultra-américaine. D'autre part, Gavart, à son retour d'Amérique, se présente comme un bourgeois du vieux monde désireux de se dépasser, d'égaler les « rois de l'industrie » d'U. S. A. — Putnam, lui, interprète son amour pour Claude comme une faiblesse, après l'avoir interprété comme un ennoblissement. Quant à Claude, femme disponible, prise entre son passé, son hérédité bourgeoise, son devoir et l'éveil de sa sensibilité, que signifie-t-elle exactement ? On se l'explique presque aussi mal que le sens de l'opposition entre Gavart et Putnam ? Le livre s'intitule : *Le Grand Homme ?* Quel est des deux héros le grand homme ? Sont-ils grands hommes tous deux ? Il y a quelque chose d'irritant dans le défaut de clarté et de précision de M. Soupault, d'autant plus irritant que nous nous sommes d'abord intéressés à ses personnages et que nous nous sentons frustrés. On nous promet un beau voyage, et quand tous les préparatifs sont achevés, on ne part pas.

On ferme donc ce roman sur une déception. Mais, il faut le dire, cette déception ne dure pas. Il y a dans ce livre une poésie désespérée qui revient hanter le lecteur quelques jours après qu'il l'a quitté, croyant l'oublier vite. C'est une sorte de nihilisme sans véhémence, d'impuissance à vivre, également, incarnés dans chacun des trois personnages centraux. L'homme riche, l'ar-

tiste, la femme belle le sont en vain. Le seul des trois qui ne renonce pas à vivre ne gagne la bataille qu'en se renonçant lui-même. Quel est donc le sens de la civilisation, et peut-être de la vie, si les meilleurs ne peuvent s'y épanouir, y donner leur rendement maximum et y jouir d'une conscience et d'un bonheur maximum? Il s'élève de ce livre-procès-verbal un cri d'angoisse et de détresse assez tragique, mais on ne le perçoit qu'à la réflexion, un peu comme en rêve, sans être tout à fait sûr de sa portée révolutionnaire. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE, par *André Wurmser* (Editions de la N. R. F.).

Ce qui frappe surtout dans ce livre, c'est son accent de véracité, ce ton sincère, convaincant, insistant, chaudement irrésistible qu'on entend également dans la voix de Peter Schlemihl. Qu'un homme puisse vendre son ombre, qu'un assureur-conseil honorablement connu passe dans le corps d'un inconnu à la suite d'une chute dans un escalier, ce sont là des événements assez étranges, mais qui s'imposent à notre crédit, tant l'expérience de ceux qui les ont vécus et qui nous les rapportent paraît complète, totale, d'une seule coulée, sans une faute, sans une paille. On ne peut s'y tromper : pour exceptionnelles qu'elles soient, ces sortes d'aventures nous apparaissent dans un jour trop humain, trop fraternellement émouvant pour n'avoir pas été intégralement éprouvées. Certains malheurs de Sinbad le Marin donnent aussi cette impression.

Au reste, l'art de Wurmser comporte tout un aspect photographique qui confirme la réalité de son récit. Il y a des choses qu'on n'invente pas, a-t-on coutume de dire. De ces choses, certaines photographies jaunies, d'un incroyable pittoresque, mais d'une irrécusable fidélité, nous laissent le témoignage, photographies « trouvées dans des papiers de famille » et qui ne se savaient certes pas destinées à ridiculiser systématiquement les réalités d'avant-guerre dans les revues poétiques d'avant-garde. Le livre d'André Wurmser est un album de photographies de cette sorte, scènes de famille, bals du quatorze juillet, portraits d'oncles et de tantes, faire-parts, cartes de visite, lettres à en-têtes commerciaux, raisons sociales, repro-

ductions de confidences conventionnelles, plaisanteries mécaniques, le tout authentifié, par devant des notaires de vaudeville, de paraphes à fioritures anglaises ou bâtardes. C'est ainsi que le comique de la vérité photographique, comique d'une nature toute particulière et dans l'exercice duquel André Wurmser se retrouverait aux côtés de Max Jacob, forme la trame et le soutien d'une histoire dont le schéma tout sec, tout nu, abandonné à sa seule teneur, aurait pu à certains esprits sceptiques sembler invraisemblable.

Il y a là, estampillée par la lumière des ateliers de photographe, comme par la lumière que captent les microscopes et autres indiscutables appareils de laboratoire, une forme de lyrisme très singulière et dont les romanciers naturalistes, par exemple, n'avaient aucune idée, eux qui avaient platement choisi de raconter dans un style lyrique, épique, ou qu'ils croyaient tels, des histoires qui paraissaient ou pouvaient paraître vraies et dont, à nos yeux d'aujourd'hui, le vide et l'absurdité ne font plus aucun doute. Au contraire, le lyrisme dont il s'agit ici affecte le fond et la nature des événements, tandis que c'est leur figure qui revêt l'aspect d'une vérité contrôlable et quotidienne. Lyrisme assez puissant et assez assuré pour prendre ainsi les attitudes et le visage de la vie, pour s'exprimer dans le style de la vie, de la vie la plus authentique, la plus extraordinairement et grotesquement authentique. Cette puissance éclate à tout instant dans le livre d'André Wurmser et dans cette bonne humeur soutenue, ce pessimisme jovial qui animent le récit et le conduisent librement, sans crainte de ces surprises et de ces digressions où se reconnaît l'autorité d'un écrivain.

JEAN CASSOU

*
* *

L'HOTEL DU NORD, par *Eugène Dabit* (Les trois Magots).

De ce premier ouvrage, M. Dabit a eu l'habileté ou la prudence de ne pas faire un roman. C'eût été trop facile, du reste. Il a préféré des impressions directes, de courts récits, dont la vie d'hôtel fait seule l'unité.

Peintre de mœurs, il fallait tout d'abord éviter de sacrifier au

pittoresque extérieur, aux descriptions matérielles ; et en effet l'auteur ne nous donne rien de ce que le cinéma ou le dessin pourraient revendiquer plus que la prose ; je crois que M. Dabit pratique les arts plastiques en même temps que le roman : il semble mettre avec une rage sagesse chaque partie de son expérience à sa place

La justesse et la sobriété de ces petits tableaux semblent d'abord ne promettre rien de plus qu'une exacte documentation ; mais plus on avance dans cette lecture, plus la sobriété et la solidité de la facture, l'honnêteté rare avec laquelle sont rendues les observations, emporte l'intérêt et l'estime. Sans réalisme ni sentimentalité, sans tentative d'épopée, sans rien qui veuille nous élever au-dessus de cette médiocrité ni l'élever jusqu'au tragique ou à l'horrible, le goût de la vérité, un plaisir curieux et scrupuleux nous attache à ce livre sans intrigue. Si le portrait des patrons et celui de la bonne nous rappellent les bonnes nouvelles de Maupassant, quelques détails sur la femme de ménage et la psychologie du vol domestique sont plus neufs, et d'une rare vigueur dans leur sécheresse. Je m'étonne un peu que l'auteur nous propose en épigraphe cette pensée de Guéhenno ; « Désormais notre laideur même ne se voit pas. Rien qui distingue l'un de nous, le fasse reconnaître... » J'aimerais à proposer en contre-partie le mot de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve plus d'hommes originaux. » Dans le passé, ce n'est que l'art qui détache les individus, aidé par l'oubli, qui est le grand art de l'histoire malgré les historiens. Et quant au peuple, je ne crois pas que les plus humbles soient moins complexes et moins individualisés que les plus riches ou les plus cultivés : c'est la nature qui individualise, et dans la forêt il n'y a pas deux feuilles pareilles : plus la pensée s'élève, plus elle tend à l'uniformité : il n'y a qu'une mathématique pour tous esprits. Mais la complexité des gens du peuple est bien plus difficile à voir et à peindre, car ils n'en parlent guère, et les confidences semblent la grande ressource des pauvres diables d'écrivains psychologues. M. Dabit a pris un chemin plus modeste et plus patient, mais la précision de ses esquisses apporte déjà mieux que des promesses. Comme il n'y a dans *L'Hôtel du Nord* ni clinquant ni artifice d'aucune sorte, j'insiste et tiens à répéter

que ce livre n'est ni banal ni médiocre, qu'il est d'une pénétrante vérité, et semble promettre des œuvres excellentes.

JEAN PREVOST

*
* *

LA TABLE-AUX-CREVÉS, par *Marcel Aymé* (Editions de la N. R. F.).

Voici un roman de mœurs paysannes, sans aucune idylle ni aucun romantisme. Les héros de cette histoire sont pris dans les nécessités matérielles et sociales qui sont vraiment celles qui les environnent tous les jours : il faut avoir fauché pour telle date, avoir marié ses filles avant tel âge ; et pour celui qui se marie, la femme est une nécessité ménagère — ce qui ne supprime ni n'arrange les passions. La politique aussi est mise à sa place villageoise. L'hostilité entre les gens de la plaine et ceux du bois, ce n'est pas seulement en Franche-Comté qu'on peut l'observer, mais dans l'Yonne, les Ardennes. Et Marcel Aymé a très bien su noter, dans ces mœurs paysannes qu'on veut nous donner comme permanentes, voire éternelles, le regain d'esprit batailleur qui a suivi la guerre, et l'habitude de se servir des armes : dans la vallée de l'Aisne aussi, que j'habitais fin 19, on chassait le sanglier au mousqueton, le poisson à la grenade, l'homme à tous engins. Le cri « tue-le » n'était pas toujours plaisanterie ; j'ai vu passer à exécution. Ainsi la guerre privée que nous raconte *La Table-aux-Crevés*, si elle ne manque pas, non plus que l'autre, de traîtres, de responsables, de pacifistes et de palabres, reste locale et paysanne : franc-comtoise. Ce que j'aime surtout dans ce livre, c'est l'opposition des deux morales : les lois sont subies sans être respectées ; la bonne volonté niaise du garde-champêtre ne produit rien ; les exhortations du curé pour la paix et la vertu n'ont d'effet que sur les femmes, et pour un moment. Mais les hommes, ceux-là même qui sont ailleurs si près de leur intérêt, agissent en même temps selon la folle et grave morale de l'honneur, qui demande qu'on relève les défis les plus fous, et qu'on ne se soucie jamais des conséquences de ses actes. Ce n'est point par les bas penchants, mais par des passions pleines d'honneur et très proches de la vertu, qu'adviennent les crimes et les malheurs. Marcel Aymé l'a excellemment compris et rendu dans l'intervention de

Bregard, lorsqu'il arrête une plate bagarre indigne de sa vengeance. Si la scène où Coindet et son ami décident d'accepter le défi des bûcherons, et d'affronter un combat inégal, était un peu plus fouillée, moins facilement lyrique, plus étoffée, elle ferait du livre un chef-d'œuvre. Telle qu'elle est, elle rappelle en miniature la fiévreuse et hâtive bacchanale de la mobilisation d'août 14.

Cette œuvre de Marcel Aymé annonce donc un grand talent. Il est regrettable que ce jeune écrivain, particulièrement dans ses *Jumeaux du diable*, ait prouvé sa facilité avant son talent. Et à vrai dire il reste par-ci par-là, dans *La Table-aux-Crevés* quelques traces de cette facilité. Mais cette œuvre drue, vigoureuse sans être tendue, intelligente sans pédantisme, marque un progrès qui mettra bientôt, s'il se continue, Marcel Aymé au premier rang.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

CLASSE 22, par *Ernest Glaeser*. Introduction de *Cécile Knoertzer* et *Joseph Delage* (Attinger).

Est-ce pour en avoir entendu dire d'avance trop de bien, pour avoir trop espéré de ce livre sur la guerre vue par un enfant allemand, que *Classe 22* m'a été une déception ? Il ne s'agit pas de méconnaître l'intérêt documentaire d'un pareil ouvrage, c'est sa valeur littéraire qui est en question. M. Ernest Glaeser nous offre une série de types sommairement stylisés, auprès desquels les héros de Zola sont des abîmes de complexité. On ne peut nier que ces types soient heureusement choisis, qu'ils soient évocateurs, ni même qu'ils soient véridiques, mais ils sont vraiment par trop tout d'une pièce : l'ouvrier social-démocrate, le boutiquier juif, le professeur pangermaniste, le bourgeois, et l'ancien officier intelligent qui prévoit tout ; ou côté femmes : l'impudique demi-vierge, la paysanne qui a besoin d'un homme, la bourgeoise petite-fleur-bleue qui lit les poètes, etc...

Et d'autre part, cette poursuite du « secret » de la génération, compréhensible quand le héros a douze ans, mais ridicule et invraisemblable à dix-huit est, par sa lourdeur et sa crudité inutiles, assez gênante.

Les éléments autobiographiques du livre sont évidents, mais leur « romançage » est trop souvent forcé et malhabile, notamment dans le dernier chapitre, mélodramatique plus qu'il n'est permis.

A moins d'ignorer tout de l'Allemagne, on ne trouvera guère à apprendre dans *Classe 22* sur la psychologie de guerre allemande. Mais M. Glaeser a un don certain du récit qui fait lire son livre d'un trait. Il a aussi de la puissance. Les pages sur les derniers jours de la paix en Suisse et l'évocation qui suit de la mobilisation — mêlée au récit de la mort de Léon Silberstein — sont saisissantes. M. Ernest Glaeser est beaucoup plus à l'aise dans la peinture d'émotions ou de scènes collectives que dans le rendu des figures individuelles qu'il simplifie trop, en les réduisant à leur type social.

On serait injuste envers l'auteur de *Classe 22* en ne saluant pas son courage et en ne tenant pas son livre comme un signe des temps, mais il paraît difficile d'y voir plus qu'un « livre d'occasion ».

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LES ARTS

L'ART CUBISTE, par *Guillaume Janneau* (Charles Moreau) ; PIERO DELLA FRANCESCA, par *Roberto Longhi* (Crès).

Voici venir l'époque où la Révolution Cubiste paraîtra suffisamment lointaine, et d'une portée assez indiscutable, pour que les exégètes éprouvent le besoin d'en écrire l'histoire et d'en préciser les conséquences. A ce propos, il est poignant de constater combien rapidement s'installe le mystère dans les événements en apparence les plus clairs. La légende guette les existences les plus nettes, la confusion se glisse dans les fichiers les mieux tenus. Cela provient sans doute de l'incroyable faculté d'oubli des hommes et de la négligence dont on fait preuve à l'égard des événements les plus impressionnants. On ne me fera jamais croire, pour citer un exemple, que Cézanne, dont on ne sait à peu près rien, n'ait jamais confié à un de ceux qui l'ont approché, peintre ou amateur, quelqu'une

de ses préoccupations intellectuelles. « Je vous dois la vérité en peinture et je vous la dirai », écrivait-il à Emile Bernard. Ce sont là choses que l'on promet, mais que l'on ne tient pas. Un traité de peinture demande beaucoup de patience et d'orgueil ; mais dans la conversation, qui ne confesse pas ses intimes tourments ?

Bref, voici déjà que le premier livre important consacré au cubisme suscite des colères, des démentis, et n'a pas plus tôt jeté un peu de lumière sur la genèse du mouvement que des polémiques s'élèvent, et qu'un peu plus d'ombre s'amasse autour. M. Guillaume Janneau a eu le courage de lire à peu près tous les textes relatifs à cette nouvelle esthétique, d'en dégager le sens — tâche souvent ardue — et d'exposer les ambitions de l'école nouvelle avec une bonne foi, un désintéressement qu'on ne trouve habituellement pas dans ces sortes d'entreprises, et une intelligence également rares. Qui veut connaître l'évolution de la peinture cubiste doit lire cet ouvrage édité avec soin et contenant de belles reproductions en noir et en couleurs. Je parlerai plus tard des protestations soulevées par la publication de l'*Art Cubiste*, de leur portée, ainsi que des minuscules inexactitudes qui se sont glissées dans cet ouvrage.

Une des raisons qui ont suscité cette mauvaise humeur, vient probablement de ce que M. Janneau, s'en référant avec honnêteté aux catalogues d'exposition et à son œil, tout de même averti, refuse d'épouser le fanatisme dont firent preuve les théoriciens du groupe, et englobe dans le mouvement cubiste tous les peintres qui, dès 1911, peignirent des tableaux où la réalité était exprimée à l'aide de signes géométriques, nés de la dissociation des éléments plastiques contenus dans l'objet. M. Janneau, comme il sied, refuse d'accueillir les yeux fermés les palmarès officiels, les nomenclatures tendancieuses, les catalogues intéressés, et de tenir compte des omissions nées d'une querelle ou de quelque jalousie. Cette seule entreprise, qui le rendra suspect à plus d'un marchand, montre l'intégrité de l'historien.

Ainsi bien que le nom de Roger de la Fresnaye, un des plus brillants cubistes de la première heure, ne figure pas dans le livre de Gleizes et Metzinger « Du Cubisme », édité en 1912 ; bien que celui d'Henri Laurens rallié à la formule

nouvelle dès 1912, et celui d'André Lhote, puisqu'il faut le nommer, à qui dès 1910 MM. Maurice Denis et Druet reprochaient ses dissociations cubistes, ne figurent pas dans les livres d'Apollinaire et de Gleizes et Metzinger, M. Janneau les place logiquement parmi les novateurs. Il en va de même en ce qui concerne Robert Delaunay, que Gleizes, dans un cahier paru aux éditions « Le Rouge et le Noir », présente à juste titre comme l'un des plus audacieux révolutionnaires. Son nom fut d'abord rayé du livre d'Apollinaire, qui, la brouille terminée, lui consacra un poème enthousiaste. On voit à quel point la passion égare les créateurs, et combien il est bon que des esprits honnêtes et cultivés témoignent naïvement de ce qu'ils ont constaté, et redressent les erreurs commises dès le début.

Le chapitre qui ne laissera pas d'indisposer les cubistes orthodoxes est certainement celui où M. Janneau traite du « cubisme expressionniste », cette heureuse hérésie. Par contre il fera exulter Marinetti, père du futurisme, ce mouvement un peu fou qui parfuma un instant de naïve poésie l'atmosphère des Indépendants de 1911. En rattachant à l'idéal nouveau des peintres que la passion ou la fantaisie entraînèrent parfois hors des dures limites de la théorie, M. Janneau ne fait que devancer les jugements de la postérité, qui faisant fi des textes, des professions de foi, des protestations, des ligues et des excommunications, ne jugera les œuvres que du point de vue de la qualité. Et l'on sait que la qualité ne peut être atteinte que par le truchement de l'esprit. Aussi bien M. Janneau fait-il montre d'une grande sagesse en terminant son étude en ces termes : « La révolution de 1907 s'achève en 1924. Mais non pas sur un échec. Tout au contraire, elle a construit. On peut négliger ce que lui doivent les arts décoratifs et même les arts d'expression, c'est-à-dire le graphisme géométrique, éphémère convention d'écriture ; l'art tout court lui doit une réalité plus solide : la réintégration de l'Intellectuel. »

*

Parallèlement à *l'Art Cubiste,* on lira le volume consacré à *Piero della Francesca* où M. Roberto Longhi commente, avec intelligence et profondeur, quoique dans un style parfois trop emphatique et surchargé de termes techniques, l'art du grand

peintre du Quattrocento que M. Jean-Louis Vaudoyer avait raison d'appeler un grand méconnu. Ce n'est pas dire qu'on l'ignore, mais bien qu'on n'envisage pas son œuvre toute mathématique, avec l'attention et l'émoi intellectuel requis par un effort aussi évident pour doter la pensée d'une forme éternelle.

On sait quelle passion certains peintres de la pré-renaissance eurent pour les spéculations intellectuelles et quel prestige eut pour eux la mystique du Nombre pur. Parmi eux, Paolo Uccello l'illuminé et Piero della Francesca, auteur d'un traité fameux sur les cinq polyèdres platoniciens, furent les plus ardents partisans d'un art où rien ne fût soumis au hasard, où tout détail pût faire aux yeux de l'initié une discrète allusion à l'Eternité. Si l'on s'habitue au « logogriphe verbal trop romantique » de Roberto Longhi (l'expression est de lui), on trouvera dans ce livre, en plus d'une documentation extrêmement précise touchant la vie et les influences du grand peintre italien, une analyse à la fois méticuleuse et enthousiaste de toutes ses œuvres. On saluera en lui le premier cubiste, celui qui trouvant son plaisir à découvrir le continu sous le passager, la règle sous l'apparent désordre, soumit les objets qu'il représenta à un rythme divin.

Je reviendrai sur Piero, ainsi que sur Paolo Uccello lorsque j'aborderai le difficile problème de la composition. Pour l'instant je ne peux mieux faire que de donner un échantillon du style et de la méthode du célèbre commentateur italien : « Il semble en somme que la création de Piero, à la différence de l'art prétendu d'inspiration, qui parti d'une impulsion tend à la vérifier ensuite au moyen d'une froide révision de style, suive pour ainsi dire une voie opposée et, comme esquisse du tableau, pose au contraire un théorème qui paraît ensuite se revêtir tout doucement et comme s'attiédir de spectacle. De même que Léonard voyait les figures dans les taches des murailles, ou mieux, au contraire de Léonard, Piero les voyait d'abord dans les cages muettes des théorèmes euclidiens. »

Je ne saurais trop applaudir au choix des illustrations. En faisant suivre la reproduction de chaque œuvre des détails les plus significatifs, on eut une idée excellente. Chacun peut voir ainsi qu'au rebours des compositions rapidement établies, celles

qui ont été longuement méditées proposent au spectateur, dans la moindre partie d'elles-mêmes, une infinité de symboles éloquents, merveilleusement expressifs, qui par leur accumulation ordonnée rendent l'œuvre entière inépuisable.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

PAOLO UCCELLO, par *Philippe Soupault* (Rieder).

S'il est un problème qui s'est posé pour ceux de notre âge, c'est celui de l'arrivée à la maturité. Presque tous ceux qui venaient après la guerre, et n'avaient pas d'aînés immédiats, réussissaient en portant jusqu'à l'excès leurs dons de jeunesse ; et l'on ne peut rester jeune toujours. Ceux qui tentent de persister dans la même voie de puérilité et d'outrance montrent bien clairement qu'ils sont perdus. D'autres se sont perdus, moins honorablement, dans la recherche du succès à tout prix.

Philippe Soupault, dans sa première période, se distinguait par une conscience singulièrement nerveuse de lui-même, d'où sortait ce brusque lyrisme qui claquait au vent ; son intelligence ouverte et prompte allégeait toutes les idées, le douait d'une ironie rapide. La réunion, ou plutôt l'opposition voulue de ces dons a donné le *Bon apôtre ;* le premier seul a fourni *En joue*, et le second *Le Voyage d'Horace Pirouelle.* Puis suivit une période de tâtonnement et d'examen, dont quelques belles pages de l'histoire d'un blanc nous rendent témoignage. Presque en même temps, divers essais de critique littéraire et de critique d'art le montraient dans la bonne voie : il allait se renouveler par l'intelligence. Cet esprit ouvert et prompt, qui ne lui avait encore servi qu'à jouer, allait lui servir à comprendre, à voir plus largement lui-même et les choses.

C'est encore très près de ses premiers élans qu'il avait choisi les sujets de ses précédents essais ; cette fois, il s'en écarte davantage. Ce *Paolo Uccello* est peut-être, en conséquence, moins réussi que le *William Blake* de la même série ; mais il est certainement plus intéressant. La manière encore lyrique de composer qui réussissait pour le graveur mystique convient mal au vieux peintre réfléchi et savant, dont la biographie obscure n'offrait pas non plus de cadre tout tracé ; aussi

trouve-t-on des répétitions dans ce bref essai ; on y trouve aussi, très fréquentes, des expressions comme : indiscutablement, certainement, indéniablement — et ces expressions, comme le prouverait l'histoire du mot *sans doute*, décèlent l'hésitation qu'elles voudraient cacher. Mais cela n'empêche point que le problème de la peinture ne soit fort intelligemment posé : non pas imitation, mais interprétation, par quel moyen, par la composition ; composer, c'est simplifier, parfois transformer ; ici l'exemple d'Uccello montre que ce problème d'apparence scientifique n'admet pas de solution générale, que chaque solution est particulière au peintre et à l'œuvre. Tous les exemples sont frappants, et il n'importe guère que le milieu où vécut le peintre soit insuffisamment décrit, ni même que Soupault nomme largeur d'un tableau ce que les critiques sont convenus d'appeler sa hauteur.

Le Grand Homme de même, avec son homme d'affaires locomotive et son nègre, semble au premier moment nous ramener à des types déjà connus de l'œuvre de Soupault. Mais un progrès de compréhension et d'élargissement nous montre l'usine vivante autour de l'industriel, la salle vibrante devant le chanteur. On a eu plus d'une fois à regretter, dans l'œuvre des jeunes romanciers, l'absence de l'univers (c'est par là que le très grand talent de Julien Green est incomplet). Or c'est la présence de l'univers dans ce nouveau livre de Soupault qui marque le progrès et l'arrivée de l'auteur à maturité. Seul le style garde encore un peu trop les défauts de ses qualités : extrêmement vif et net, il reste un peu trop rapide et trop uniforme. Il devra s'étoffer, comme le fait déjà la pensée.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LES SPECTACLES

AMPHITRYON 38, par *Jean Giraudoux*, à la *Comédie des Champs-Elysées.*

Il n'est peut-être pas exact qu'un auteur dramatique fasse toute sa vie la même pièce, mais il est certain que chacun possède un schéma dramatique essentiel et spontané autour duquel il exécute des variations.

Tantôt ce schéma se déroule à partir d'une situation : c'est le cas de Racine, chez qui on trouve presque toujours au départ : X aime Y qui aime Z ; tantôt l'élément dynamique est fourni par un choix à faire : c'est le cas de Corneille. Chez Giraudoux, le thème dramatique profond, essentiel, qui fait le fond de *Siegfried* comme celui d'*Amphitryon 38*, c'est le thème de l'acceptation.

S'accepter français malgré tous les honneurs, toute la grandeur qui lui viendraient s'il se consentait allemand, c'est tout Siegfried. S'accepter mortelle et conjugale, c'est toute Alcmène, l'héroïne d'*Amphitryon 38*. L'Allemagne mobilisait tous ses généraux pour retenir Siegfried, l'Olympe mobilise Jupiter, aidé de Mercure, pour séduire Alcmène. En vain. Siegfried et Alcmène ne veulent être que ce qu'ils sont.

On pourrait aller plus loin dans la recherche des similitudes, constater par exemple que le ressort scénique des deux pièces est analogue : dans *Siegfried*, comme dans *Amphitryon*, l'anecdote est alimentée par un dédoublement de personne.

Mais le plus important est de souligner le thème de l'acceptation et de s'y arrêter un moment. M. Jean Giraudoux, l'été dernier, dans un feuilleton publié par *le Temps*, notait qu'au théâtre, on ne peut, comme en littérature, inventer de religion, qu'il faut se contenter d'y célébrer des messes. Des messes d'une religion connue déjà du spectateur. Mais cette religion connue peut être une religion oubliée, tout au moins délaissée, à laquelle un célébrant convaincu et habile vient redonner vie. A n'en pas douter, M. Jean Giraudoux, moraliste français, vise dans ses œuvres théâtrales à revivifier des vérités universelles négligées à tort selon lui.

A plusieurs reprises, dans ses derniers romans, M. Giraudoux s'était élevé contre le freudisme et l'introspection : « Juliette, écrivait-il dans *Juliette aux pays des hommes*, aperçut soudain au fond d'elle-même, immobiles, tous ces monstres que déchaîne la confession... Elle sentit tout ce qu'un être garde et défend en se taisant vis-à-vis de soi-même, et que tout humain qui n'est pas doublé d'un sourd-muet est la trappe par laquelle le mal inonde le monde. »

Siegfried, et surtout *Amphitryon 38* (dans *Siegfried*, le problème franco-allemand primait en effet sur les idées générales)

montre M. Giraudoux naviguant à contre-courant de toutes les écoles catholiques et mystiques d'aujourd'hui. Il condamnait hier les excès de l'introspection, il condamne aujourd'hui ceux qui, au nom du christianisme, s'attaquent à la vie terrestre. *Amphitryon 38* est avant tout un admirable cri humaniste, une admirable revendication terrestre et païenne. *Homo sum,* dit M. Giraudoux, et c'est assez, même si c'est tout. D'où le mythe nouveau qu'il imagine : le dieu jaloux de la condition humaine, — mythe qui, sur le plan de la poésie absolue et non pas seulement du théâtre, donne à son *Amphitryon* toute sa résonance.

Siegfried, se sachant français, se veut français. Alcmène, se sachant mortelle, se veut mortelle. Mais il n'entre dans cette acceptation aucune résignation, aucun regret. Tous les personnages de M. Giraudoux (à la seule exception de Jérôme Bardini) sont contents de leur sort et le sort les a comblés. Alcmène adore son mari, quel mérite a-t-elle à ne le point trahir ? Siegfried emporte en France sa conscience d'Allemand et, comme prime à sa réintégration dans son être français, il reçoit une femme qu'il aime, Geneviève.

Ce qu'ont simplement à écarter d'eux-mêmes pour s'accepter les héros de M. Jean Giraudoux, ce sont des tentations fort répandues, mais qui comptent peu pour des âmes nobles : la vanité, la gloriole, l'ambition sociale.

En somme, ni Siegfried, ni Alcmène n'ont le moindre tourment. Les obstacles qu'ils ont à vaincre viennent tous de l'extérieur. C'est ce qui permet de se demander si le thème central de M. Giraudoux dramaturge, le thème de l'acceptation est un thème capable d'animer des drames, autrement dit si la nature de M. Giraudoux est une nature d'auteur dramatique ou si simplement il applique au théâtre ses dons éclatants comme il les a appliqués à écrire des maximes ou récemment à faire de la critique.

Il est évident que M. Giraudoux ne conçoit pas (ou tout au moins n'a pas conçu ses deux premières pièces) sous forme d'un duel véritable. Aucune hésitation chez Siegfried, ni chez Alcmène. Et leurs adversaires ne sont pas de taille, ou plutôt M. Giraudoux ne leur donne pas la taille qu'ils pourraient avoir. Son Allemagne est représentée par des fantoches ou des maladroits. Quant à son Jupiter (et c'est là la plus grande faiblesse dramatique de son *Amphitryon 38*) il se laisse vraiment au IIIe acte

convaincre par Alcmène avec trop de facilité : le roi des Dieux, quand une fois il aime une mortelle, ne se contente pas si facilement de son amitié !

Par suite on imagine malaisément M. Giraudoux jouant comme Ibsen ou parfois Racine sur le tourment intérieur de ses héros, situant dans une hésitation entre deux voies à suivre le centre du drame. Et d'autre part, il n'a pas jusqu'ici pu ou voulu dresser en face de ses héros sûrs d'eux-mêmes des forces antagonistes assez puissantes, assez violentes pour risquer de les culbuter ou pour tout au moins les faire chanceler.

Il est possible que, dans un prochain ouvrage, M. Jean Giraudoux nous montre des héros tourmentés, bien que cela ne paraisse guère dans sa ligne. Il serait plus vraisemblable qu'il donnât plus de poids aux forces antagonistes qu'il leur opposera.

S'il refuse l'une de ces deux solutions, M. Giraudoux, de propos délibéré, s'écartera du drame pour aller vers le divertissement scénique. Déjà *Amphitryon 38*, qui n'a point derrière lui l'épaisseur de tragique et d'émotion que la guerre fournissait à *Siegfried*, est surtout un divertissement. Sa présentation, ses sinuosités, ses anachronismes, tout y fait penser à la manière de Shaw, plus soucieux de divertir que d'émouvoir. Mais à côté du grand thème que Shaw met toujours au centre de ses ouvrages comme une colonne vertébrale (ce grand thème, nous le trouvons aussi au centre d'*Amphitryon 38*), l'Irlandais prodigue les thèmes et les personnages secondaires qui lui permettent de donner libre cours à sa satire. Ce qui manque le plus à l'*Amphitryon*, ce sont ces thèmes et ces personnages accessoires. M. Giraudoux peut-il, veut-il être un grand satiriste ? L'avenir nous le dira, *Bella* nous permet de le supposer. C'est une troisième solution qui s'offre à l'auteur de *Siegfried*.

Il est certain que toutes les scènes d'*Amphitryon* où le grand thème est en jeu (amour conjugal, acceptation de la destinée mortelle), notamment tout le deuxième acte, sont d'une extraordinaire réussite et d'une complète originalité de dessin et d'expression. Le reste sent un peu le creux. Il est permis de se demander si, avec plus d'application et de travail, M. Giraudoux n'aurait pu meubler autrement que par des réflexions sur la guerre ou par le personnage du trompette tous les vides de son divertissement

et éviter ainsi au spectateur quelques moments languissants ou de moindre qualité.

Cela dit, répétons ce qui nous écrivions après *Siegfried*, à savoir que la venue de M. Jean Giraudoux à l'art dramatique est pour la survie du théâtre littéraire d'une grande importance. En ce qui concerne particulièrement *Amphitryon 38,* toutes les réserves qu'on pourrait formuler n'empêchent pas que d'un bout à l'autre de ces trois actes, comme on dit dans les matches de boxe : « la classe parle ».

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE FILM PARLANT.

Il était facile de juger le film parlant sur ses premières erreurs ; j'avoue que je suis allé le voir avec les plus forts préjugés ; et je reconnais volontiers que la *Mégère apprivoisée*, bien supérieure à *Broadway melody*, n'est point encore quelque chose d'excellent. Et je suis prêt, par-dessus le marché, à admettre que d'ici plusieurs années nous aurons à assister plutôt à un recul apparent qu'à un progrès du cinéma.

Pourtant je crois aux possibilités et à l'avenir artistique du film parlant. Je suis certain qu'il ne peut pas s'engager dans l'imitation du théâtre : les nécessités du rythme et de la variété s'opposent tout à fait à la continuité d'un texte. Et je sais maintenant que les talkies sont un instrument nouveau, et qui va permettre de travailler de nouveaux moyens d'expression des sentiments et des émotions humaines.

Qu'est le cinéma, comme instrument ? Une loupe qui a permis de voir les détails de l'homme avec une précision de plus en plus grande, Les talkies seront de même un microphone qui nous permettra d'entendre les émotions avec une netteté et une finesse toujours accrues. Déjà le rire, le grognement d'appétit de Douglas dans la *Mégère* sont choses — entre la comédie et la musique — qu'aucun autre art ne pouvait exprimer. Il faut qu'au delà du synchronisme (qui n'est pas en soi très intéressant) une convention s'établisse, un rapport des échelles : on saura que plus les plans sont proches sur le film, plus les bruits sont amplifiés ; dans les soupirs, les bruits du souffle et du sang, il reste à découvrir une infra-parole et une infra-musique

qui seront le domaine nouveau des talkies — sons captés si près de la source des émotions, qu'on peut les prévoir infiniment émouvants, contagieux.

JEAN PRÉVOST

*
* *

REVUE DES LIVRES

Extra-Muros, par *Louis Chéronnet* (Au Sans Pareil).

C'est pour son caractère provisoire, familier et menacé que la banlieue est aimée de Louis Chéronnet. A cause de cette émotion qui poigne l'auteur à la vue de ce qui passe et va se flétrir, *Extra-Muros* offre bien mieux qu'un intérêt documentaire : un intérêt humain. Ce que Chéronnet a su voir à Neuilly, c'est l'ennui dominical des valets de chambre qui ont abandonné leur livrée, et, aussi aisément identifiables que des agents en bourgeois, arpentent à petits pas l'avenue du Roule ; ce qu'il a su voir à Saint-Mandé, c'est la mélancolie provinciale des portes aux vitraux multicolores qui abaissent sous le porche une lumière atténuée ; ce qu'il a su découvrir dans la monstrueuse activité des usines de Javel, c'est cet *homme au sable* qui arrose sans cesse les moteurs d'un jet de sable fin à quoi rien ne résiste, *ni les bavures du métal, ni les poumons de l'homme*. Ce qu'il a su voir dans les cimetières parisiens. c'est l'application des braves gens qui, le Jour des Morts, jardinent bêtement autour des tombes. La bêtise, c'est encore avec attendrissement qu'il en parle. Chéronnet aime la banlieue comme on aime un animal ou un jeune frère arriéré.

A tant de spontanéité, à un tel amour des êtres et des choses, nuisent un peu la documentation, le résumé d'histoire, les dates, l'urbanisme, le désir secret et puéril d'être cité en référence par les écrivains spécialistes du siècle prochain. Du moins les belles lithographies d'Annenkoff (parfois tableaux presque ingénus, et parfois synthèses spirituelles ou décoratives) la moindre notation personnelle m'émeuvent-elles plus que la liste des grands personnages successivement détenus au donjon de Vincennes. Mais sans doute Louis Chéronnet a-t-il modestement jugé *sa* banlieue indigne de former à elle seule la matière d'un livre ; il y a joint toute la banlieue, et c'est tant mieux pour ceux qui demanderont un jour à *Extra-Muros* de leur rendre ce Grand Paris où nous aurons aimé, flâné, peiné, et qui ne tardera pas à mourir.

ANDRÉ WURMSER

*

La Guirlande Abd-el-Tif, par *Gabriel Audisio* (librairie Clerre Alger).

Cette parrhésie, qui, au dire de Hegel, distingue la poésie de l'Orient,

fait le prix de ces petits poèmes barbaresques, gracieusement cyniques, chansons qui chantent à peine par indolence, « fleurs de nopals » écloses au rivage d'une Afrique innocente, sans lois et toujours jeune.

Descente du ciel, voir
Unir les roses aux palmes
Et la hanche adolescente
Aux fuseaux des muscles chers

Rêveries des beaux voyous aux musoirs d'Alger, nègres tout nus, admiration des peintres, ce peuple sans conventions. En ces strophes élégantes, hardies, si vives de ton, un groupe de copains se défie, non pas selon le prophète Romains, mais selon la Minerve incisive de Toulet, sans pessimisme toutefois, et pour rire à la vie.

Bistrot de la rue Médée
Si madame emplit la tasse
Merde lui dit Amédée
C'est la secrète qui passe.

GABRIEL BOUNOURE

*

L'Ame Obscure, par *Daniel-Rops* (Plon).

Un grand sujet, le refus de l'être au bonheur, et une richesse de substance mise en œuvre avec simplicité et sérieux, donnent du poids à ce livre. Daniel-Rops a tenu à l'écrire tout uni, sans ironie ni malice. Et il a à peu près réussi une chose difficile : celle d'éviter un certain ton d'importance dans la présentation minutieuse et continue d'un personnage. D'un jeune homme surtout qui a de son âge le tumulte intérieur et cette sorte d'insatisfaction satisfaite d'être telle, que sa propre complaisance risque de rendre un peu niaise.

Mais de ce livre tout uni monte une poésie sans appareil littéraire à laquelle on sera sensible. Il introduit bien le lecteur dans une vieille maison de campagne, parmi les marais de Savoie et sur les terrasses où les jeunes femmes et les adolescentes de la guerre tâchaient de jouer avec le feu.

On ne le quitte pas qu'on ne l'ait achevé. Mais outre cet intérêt de péripétie, il a un intérêt plus haut. Un drame extérieur — le secret d'une mort accidentelle et la longue agonie d'un père taciturne — en donnant à la fatalité les couleurs de l'hérédité, ne fait ici que prêter une figure au drame intérieur. Cela peut être loué ou blâmé. N'est-il pas bien, cependant, qu'une âme se bâtisse son corps ?

Daniel-Rops avait le droit de faire apparaître la destinée sous les aspects du fantastique. Mais, il l'a marqué : le drame essentiel reste celui de Blaise Orlier qui entrevoit la vérité et la voie par le Christ, mais à qui sa mère morte fait dire en vain d'outre-tombe : « Il faut

qu'il veuille être heureux ». Et ce qu'on peut admirer dans ce roman, c'est cette impression qu'il communique d'une fatalité qui se forme on ne sait comment, qui pourrait sans doute être renversée, et qui, peu à peu, devient écrasante. Un être n'a pas su vouloir sa liberté.

H. P.

Carnets, par *Rainer Maria Rilke* (éditions Hartmann).

Ces petits poèmes en prose et en vers, que Rilke écrivit directement en français, sont d'une facture plus libre et parfois plus lâche que *Vergers ;* ils ont le même charme de candeur, de grâce et de gaucherie. Images décrassées d'habitudes, dont le lien est tout subjectif, et où les caprices sont fréquents. Cela contraste avec sa poésie allemande : il faut avoir lu le *Stundenbuch* dans le texte pour savoir comme Rilke pensait et créait en accord avec le rythme. Ici, ce sont des sauts, des détours, des arrêts et des broutillements de chèvre. Quelques morceaux plus lents d'allure, et d'une tendre fantaisie, sont plus prenants, et vont jusqu'à la grandeur.

J. PR.

***

REVUE DES REVUES

Sur la « littérature moderne ».

L'on ne partage certes pas ici tous les goûts de M. André Thérive. Mais ses réflexions sur l'ouvrage récent de M. André Berge « L'esprit de la littérature moderne » (*Le Temps* 29-XI-29) ne manquent ni de bon sens, ni de justesse :

On s'accorde mal sur les frontières du modernisme. On ne s'entend pas trop bien non plus sur sa définition esthétique.

Non point faute de professions de foi. Mais ces manifestes sont généralement obscurs, naïfs et prétentieux. Deux manuels de « littérature moderne » que l'on doit à des professeurs de faculté, MM. Bernard Faÿ et Bouvier, n'ont guère éclairci la question... Il me souvient pourtant d'un petit livre de M. Jean Epstein, qui depuis s'est voué au cinéma. Cet opuscule expliquait assez bien ce que l'auteur appelait « *un nouvel état de l'intelligence* », rien de moins, et qui, à son dire, présentait carrément « *le tableau clinique d'une légère fatigue intellectuelle* »... Je n'ai jamais trouvé plus admirable formule. J'ai cherché en vain de quoi détruire cette préférence dans le livre que M. André Berge vient de publier. Celui-ci est paru, s'il vous plaît, dans la *Revue des Deux Mondes* et s'édite sous la firme d'une librairie « académique ». C'est donc le moment de comprendre ou jamais.

Hélas ! J'ai le malheur de le tenir pour médiocre et puéril. Il ressemble à une dissertation de bachot, lourde et gauche, où les mots sont pris pour de

simples *flatus vocis*, où la suite des idées paraît sans cesse en péril ; pis encore, il ressemble à une sorte de palmarès, établi au hasard, mais surtout en l'honneur des petits copains. Cela lui enlève de la gravité.

Il sera toujours bien difficile de promulguer au commun des hommes la charte d'un art qui justement ne veut pas être communicable. M. André Berge nous dit que « *le regard de l'écrivain moderne tend à être plus fidèle à son objet : l'émotion qui en résulte est à peu près inexprimable* ». Ne l'exprimez donc point. Il ajoute : « *Elle est immédiate, et d'autant plus éloignée de l'émotion à forme sentimentale (?) soumise et adaptée à nos habitudes intellectuelles (?). Ce que nous appelons le sentiment, qu'est-ce d'autre, en effet, qu'un dérivé de la Raison plus ou moins coloré de sensibilité ?* » Là, je ne comprends plus, et je me demande s'il y a à comprendre ; mais un vocabulaire bien fait appartient peut-être aux époques abolies, et il est « moderne » de dire n'importe quoi n'importe comment... Voilà justement l'avis du théoricien de l'esprit moderne ; « *Il ne faut pas classer ni interpréter* », dit-il en propres termes. Je suis arrivé à une théorie beaucoup plus simple : on reconnaît un auteur « moderne » à ce qu'il se sent incapable de penser.

... Le chapitre que M. André Berge intitule « Recherches et directives » rivalise à peu près avec ce que nos pères nommaient emblématiquement les pensées d'un emballeur On y démêle, non sans peine du reste, cette idée, que la jeunesse moderne recherche l'absolu. Premièrement en y croyant. Secondement sans y croire. Et que, dans les efforts que lui cause cette dure recherche, elle se sent rudement mal à la tête. Ainsi s'expliquent le surréalisme, le goût des sports, le néo-mysticisme, le syncrétisme, la philosophie de l'alternance, le libertarisme gidien, l'intellectualisme valéryen, le désir de l'action brutale, et l'amour forcené de l'introspection. Tout est dans tout, et réciproquement. Il y a beaucoup de demeures, vous voyez, dans la maison de la modernité. Et si vous êtes convaincu de cette vérité-là, si vous comprenez enfin qu'il n'y a rien à comprendre, vous commencez à avoir l'esprit moderne.

Mais où réside donc cet esprit ? M. André Berge parle en un endroit de « *cette civilisation des bars qui est la nôtre* ». Je crains bien qu'il ne confonde un tout petit noyau de littérateurs sans lettres et la société. Je crains bien qu'il n'appelle moderne la part la moins vivante, la plus artificielle, j'allais dire le membre mort, la branche sèche, du corps humain. Si on essayait après lui de faire le bilan de l'art d'aujourd'hui, on serait forcé de porter des jugements de valeur fort différents de ce mêli-mêlo arbitraire. On reconnaîtrait que la littérature qui compte est tout à fait étrangère à ces principes saugrenus et mal dégagés, et que les maîtres d'aujourd'hui n'en ont cure. Je crois pouvoir répéter qu'à mes yeux nous vivons à une époque extrêmement riche et fertile. Mais, comme à tous les siècles, ce qui est durable et robuste, est moderne sans le vouloir.

*
* *

Sur la guerre et les guerriers.

L'on nous a assommés, tant que durait la guerre, de romans belliqueux, où les soldats tenaient joyeusement de petits discours à leur

baïonnette, qu'ils appelaient Rosalie. Les poncifs ont changé : l'on nous écrase aujourd'hui de soldats désespérés, qui ne parlent que suicide, catastrophe et révolution. Cette nouvelle mode n'est pas plus déplaisante que l'autre : il arrive qu'elle soit pleine de bonnes intentions. Mais l'on en abuse un peu. Benjamin Crémieux écrit à ce sujet dans *Candide :*

Pour avoir dit dans la *N. R. F.* que je trouvais le livre de Remarque bien uniformément pessimiste, je me suis fait taxer de « cynisme » et « d'habileté », et j'ai reçu d'un écrivain bourgeois devenu communiste une lettre véhémente : « Si vous n'avez pas été fantassin — fantassin dans une section — tout s'explique, et vous excuse. Si vous l'avez été, traître à vous-même, traître à l'Histoire, vous êtes deux fois traître. Salutations communistes. »

J'ai été fantassin dans une section, comme en témoignent trois blessures dont les dates : 7 novembre 1914, 25 avril 1918, 26 septembre 1918 (surtout si l'on y joint encore celle d'une citation à la Malmaison : 24 octobre 1917) montrent que j'étais au front à la fin comme au début des hostilités. Et je ne me sens ni traître à moi-même, ni traître à l'Histoire, lorsque je prétends qu' « un jeune homme normal de dix-huit ans, même sans lyrisme, n'était pas malheureux à la guerre, ou, du moins, ne l'était pas aussi profondément, aussi continûment » que le Baümer d'*A l'Ouest, rien de nouveau.*

...Il n'y aura peut-être pas toujours des guerres, mais ce n'est pas en accréditant la légende du soldat en proie perpétuelle au « cafard » qu'on les supprimera. Et qu'ici tous ceux qui m'accusent de bellicisme me comprennent bien : *la pire horreur de la guerre fut que les hommes qui la faisaient aient pu la faire avec la même conscience que n'importe quel autre travail,* qu'ils aient constamment pu oublier, à la faveur d'un litre de vin, d'une permission, d'un grand repos, d'une marraine, ce qu'était la guerre.

Il y a là, chez le combattant moyen, un manque d'imagination et de mémoire, une atonie, une acceptation de vivre dans l'instant et rien que dans l'instant qui seraient confondants, inexplicables si on ne faisait pas entrer en ligne de compte le peu d'épaisseur du vernis de civilisation qui recouvre l'homme élémentaire.

...Cette diminution de l'élément d'humanité dans l'homme, cette abolition de toute idée générale, de toute réflexion, cette réduction à l'instinct de défense, voilà ce que je voudrais trouver dans un livre de guerre et que je n'y ai encore jamais rencontré, comme je n'y ai jamais trouvé exprimées l'*incohérence* et la *discontinuité* de la guerre qui sont une des clés de l'attitude des combattants.

On nous présente la guerre, l'état d'âme des combattants comme un bloc homogène. Non. La guerre, sous forme d'un obus, arrivait quand on ne l'attendait pas. Mais un ordre pouvait arriver d'un moment à l'autre, qui vous retirait du danger pour un temps. D'où le fatalisme et l'espoir tenace du soldat. D'où sa promptitude à oublier la guerre, dès qu'elle s'écartait de lui, ne fût-ce qu'un instant... Ajoutez-y la vanité, la satisfaction du devoir accompli, la réaction contre la peur trop étalée d'un camarade, et vous aurez un certain nombre d'éléments psychologiques explicatifs.

Ce qu'on perd de vue, me semble-t-il, c'est la vérité psychologique, et c'est

en son nom que je réclame. Il n'est pas vrai que l'homme moyen — en particulier le Français moyen — soit incapable de s'adapter à la guerre. Que ce soit par patriotisme, par esprit de troupeau, par hystérie collective, ou pour de tout autres raisons, on peut en discuter à l'infini. Je connais — c'est un fait — d'anciens fantassins pour qui la guerre reste « le bon temps ». Pourquoi fermer les yeux devant cette réalité ? Si la guerre — comme je le crois — est un crime, ayons, anciens combattants, la loyauté de reconnaître que nous en avons été les complices, les complices bernés et trompés tant qu'on voudra, mais les complices.

*

La *Revue du Cinéma*, puis la *Révolution surréaliste* ont publié le scénario du *Chien andalou*, le film de Luis Bunuel et Salvador Dali ; Luis Bunuel déclare à ce propos : « Le *Chien andalou*, que la foule imbécile a trouvé beau ou poétique, n'est qu'un désespéré, un passionné appel au meurtre. »

*
* *

MEMENTO

Europe (15 Déc.) : *Bois des îles*, par Boris Pilniak ; *Mort de la morale bourgeoise*, par E. Berl.

La Gazette Française (17 Oct.) : *Notes sur la poésie*, par Pierre Desclozeaux.

Latinité (Décembre) : *Lettres* du Marquis de Sade.

La Revue Européenne (1er Déc.) : *Une illusion*, par Emmanuel Bove.

La Revue Philosophique (1er Déc.) : *L'idéalisme magique de Novalis*, par Claude Estève.

Sagesse (Automne 1929) : *Mise au point*, par J. R. Duron ; *Jules Romains et son théâtre*, par R. Maublanc.

J. G.

*

C'est Marcel Arland qui obtient le prix Goncourt, pour l'*Ordre* ; Georges Bernanos le prix Femina, pour *la Joie*.

Marcel Aymé, auteur de la *Table-aux-crevés*, reçoit le prix Théophraste-Renaudot.

*

La *Revue Universelle* fonde un prix, qui récompensera un ouvrage de philosophie, de critique ou d'histoire. Il faut l'en féliciter. « Il ne s'agit pas pour nous, écrit Jacques Bainville, de rétablir une hiérarchie des genres, mais de disputer à un seul genre, le roman, son omnipotence ou son privilège. »

*

L'étude de François-Paul Alibert sur André Gide, dont on a lu plus haut quelques passages, doit paraître prochainement aux « Œuvre Représentatives » (41, rue de Vaugirard).

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

L'INSTANT PSYCHOLOGIQUE

La sensible dépression, qui a affecté depuis fin octobre, tous les marchés financiers du monde, a déjà fait couler beaucoup d'encre et s'il paraît superflu de revenir sur les causes qui l'ont déterminée, il convient cependant de remarquer que la baisse a corrigé, dans une large mesure, des exagérations regrettables et ramené les niveaux de la plupart des valeurs à l'étiage du bon sens et des rendements raisonnables.

Sans entrer dans des détails qui dépasseraient le cadre de cette courte chronique, on peut obtenir actuellement à des prix abordables des titres de premier ordre que l'on se disputait au printemps dernier à des cours supérieurs de 40 °]o à ceux qui sont cotés aujourd'hui. Pour ne citer que des têtes de série, voici le *Suez* revenu à 19.000, c'est-à-dire à 7.000 frs. au-dessous de son plus haut cours de l'année 1929. Le *Chemin de fer du Nord* cote 2.330 contre 2.720 ; *l'Electro Dves* 2.240 contre 3.950 ; *Pechiney* 3.350 contre 4.780 ; le *Crédit Lyonnais* 2.985 contre 4.695 ; la *Compagnie Générale d'Electricité* 3.100 contre 4.750 ; la *Compagnie Générale Transatlantique* 975 contre 1.545 ; *Dollfus-Mieg* 11.100 contre 13.750 ; le *Creusot* 1.820 contre 2.620 ; *Chatillon-Commentry* 4.500 contre 6.500 ; *Saint-Gobain* 6.805 contre 9.250 ; les *Ciments Français* 7.400 contre 9.800.

Je n'ai cité, à dessein, que des valeurs types, bien classées dans les portefeuilles et qui ont toujours benéficié d'une cote d'amour malgré la faiblesse de leurs rendements respectifs. Ces quelques exemples suffiront cependant à démontrer que le marché semble maintenant arrivé à

la limite des sacrifices raisonnables et que le moment approche où la baisse se mettra au cran d'arrêt.

L'instant psychologique des achats est donc imminent et comme il est pour ainsi dire impossible de placer ses ordres aux cours les plus bas, le bon sens le plus élémentaire commande de s'approvisionner quand la Bourse offre des occasions aussi propices que celles qui se présentent à l'heure actuelle.

Je ne reviendrai que pour mémoire, sur tous les facteurs monétaires, budgétaires et économiques propres à engendrer l'optimisme des capitalistes. Leur résultante peut se résumer d'un seul mot : la prospérité. Toutes les branches de notre activité travaillent à plein rendement et sur la base des dernières répartitions, non dépourvues d'ailleurs d'élasticité, on peut prédire que nos grandes valeurs industrielles n'auront aucune peine à justifier dans l'avenir les cours auxquels elles sont estimées actuellement par notre marché financier.

A chacun donc de prendre ses responsabilités et de jeter, sans hésitation, son dévolu sur les compartiments qui offrent les meilleurs perspectives de hausse. A ce point de vue, j'attire particulièrement l'attention de mes Lecteurs sur les valeurs de *métallurgie.* Après avoir offert une résistance significative à la baisse, elles ont dû, par la force des choses, enregistrer un recul général devant l'avalanche des offres massives de l'étranger. Mais elles n'en ont pas pour cela démérité en aucune manière et restent, parmi les branches de notre activité, une de celles qui conserve la plus remarquable vitalité.

Il s'agit pour l'instant de faire preuve de sang-froid et de décision, car ceux qui auront raté le coche ne trouveront pas de longtemps l'occasion de s'embarquer pour une belle étape de hausse.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

E. M. Paris. — Ces titres ont été injustement délaissés ; ils regagneront certainement le terrain perdu, car leur rendement est très intéressant. D'ailleurs, le résultat des filiales de la Société est en progression.

B. D. Toulouse. — C'est un titre de qualité que vous pouvez garder en toute confiance. Nous vous conseillons, en outre, de profiter de tout fléchissement pour augmenter votre participation dans l'affaire, celle-ci devant, à la longue, vous donner toute satisfaction.

V. M. Monte-Carlo. — C'est un arbitrage intéressant pour vous et nous vous conseillons de l'effectuer au plus tôt. La Société pétrolifère a amélioré ses résultats mais ne donne pas encore de dividende.